

156  
LETTRES

SUR L'EDUCATION

DES

PRINCES.

*Par M. de Fontenay.*

*Avec une Lettre*

de MILTON,

Où il propose une nouvelle maniere  
d'élever la Jeunesse d'Angleterre.

*Gratum est quod Patria civem Populoquo  
dedisti,*

*Si facis ut Patria sit idoneus, utilis agris,  
Utilis & Bellorum & Pacis rebus agendis.*

*Juven. Sat. XIV.*



A EDIMBOURG,

Chez JOHN TRUE-MAN, à l'Enseigne  
de Platon.

---

M. DCC. XLVI

13\*





# P R E F A C E.

**C**ES Lettres ont été écrites à M. le Duc de CHARTRES, depuis Duc d'ORLEANS, & Régent du Royaume, par M. de FONTENAY, qui a eu la plus grande part à son éducation. Ce sont à proprement parler les Leçons de sagesse & de vertu qui ont été données à ce Prince, qui s'est montré si digne du Gouvernement, & dont le génie supérieur a su, dans des tems de minorité toujours difficiles, entretenir la paix dans le Royaume, & rendre la Nation formidable au dehors. La sixième Lettre est une espece de Traité de la maniere dont on doit élever un Prince dès son enfance, jusqu'à ce qu'il sorte des mains des Gouverneurs. On y en a joint deux autres du même Auteur, qui contiennent des leçons très-sages pour de jeunes gens qui ont de la naissance, & que l'on veut avancer dans le monde & à la

Cour, Au ton de simplicité & de vérité qui régne dans les unes & dans les autres, il est aisé de s'appercevoir que l'Auteur ne les a écrites que pour remplir son devoir, ou satisfaire des amis, qui avoient confiance en lui. M. de Fontenay y paroît bien loin de cette présomption qui fait que l'on expose au grand jour de l'impression tant d'Ouvrages qui en sont si peu dignes : il n'avoit conservé des copies de ces Lettres que pour l'instruction de ceux de sa famille. Loin d'époufer à cet égard la façon de penser trop modeste de l'Auteur, on a cru que le Public en pourroit retirer quelque utilité. Et c'est l'unique motif qui ait déterminé à les faire imprimer. La formation des mœurs des Princes est un des plus grands objets qu'un Citoyen vertueux puisse embrasser ; leurs bonnes ou mauvaises qualités influent sur toute la société \*, & font souvent la gloire ou la honte, le bonheur ou le malheur d'une Nation.

\* *Quo perniciosius de Republica merentur vitiosi Principes, quod non solum vitia conspiciunt ipsi, sed ea infundunt in Civitatem : neque solum ob sunt quod ipsi corrumpuntur, sed etiam quod corrumpunt, plusque exemplo quam peccato nocent.*  
Cicer. de Legibus. Lib. III.

M. de Fontenay étoit un Gentilhomme, ou comme il le dit lui-même, un *Cadet de Basse Normandie*, qui n'a dû qu'à lui seul une science où il a excellé, & peut-être la première de toutes pour un Gentilhomme, la science du monde. Rien n'est si nécessaire, à celui sur tout qui est chargé de l'éducation d'un Prince, que cette intelligence, qui consiste à connoître le naturel & le penchant d'un chacun, & à s'y accommoder sans bassesse & sans flatterie, à parler & à se taire à propos (a). Il avoit coutume de dire : qu'il n'avoit eu d'autre Précepteur que les Moqueurs; & c'est une grande preuve qu'il avoit le cœur & l'esprit également bien faits; sçavoir ainsi profiter de la malignité des autres, c'est convertir les poisons en médecine.

La famille de Fontenay est ancienne. Parmi les cent Gentilhommes qui, en 1424 défendirent le Mont S. Michel contre les Anglois, sous la conduite du Sire d'Estouteville, il s'en trouve un nommé *Charles de Fontenay*, dont on voit encore les armes peintes sur le mur vis-

(a) Un grand point de sagesse est de bien régler sa langue. *Qui in verbo non offendit, hic perfectus est.* Charon. de la Sagesse, Liv. III.

à-vis la Chapelle du Saint. Malleville a donné les noms de tous ces braves François dans son Histoire Sommaire de Normandie. (a)

M. de Fontenay a laissé un fils & une fille tous deux morts sans enfans, à sçavoir M. de Nocé (b), dont on a beaucoup parlé pendant la Régence, & Madame du Torp sa sœur, connue & estimée

(a) IV. Partie. Liv. XIII.

(b) M. de Nocé avoit épousé M<sup>me</sup> de la Méfângere, fille de la célèbre M<sup>me</sup> de la Sabliere, & qui, au raport de ceux qui l'ont connuë, avoit hérité de l'esprit de sa mere. M. de Nocé, digne fils de son pere du côté de la probité, & courtisan sans être flateur, a sçu se concilier à la fois l'estime du public & l'amitié de son Prince. Sans parler du goût qu'il avoit pour les Arts, c'étoit lui-même un homme de beaucoup d'esprit, plein de feu & d'imagination; mais trop enclin à la raillerie. On l'a accusé d'avoir abusé plus d'une fois de la facilité qu'il avoit de faire rire aux dépens des autres. Le Duc de Brancas défunt avoit coutume de dire de lui : Nocé à *no-scendo*, & peut-être s'est-il permis l'exageration pour jouer sur le mot. Quoiqu'il en soit, la gloire d'être le fleau des Ridicules, coûte souvent cher, & bien évaluée est peu de chose. *Lingua placabilis*, dit le Sage, *lignum vita; qua autem immoderata est conteret spiritum*. D'ailleurs la façon de penser singuliere de M. de Nocé l'a toute sa vie écarté du bonheur qui devoit être la récompense de l'honnêteté.

de tous les gens d'esprit de ce siècle. (a)  
 On auroit souhaité pouvoir recueillir  
 quelques faits particuliers qui fissent  
 connoître davantage au Public l'Auteur  
 de ces Lettres ; mais on n'a fait sur cela  
 que des recherches inutiles. Sa famille est  
 éteinte , & il se trouve aujourd'hui peu

(a) M<sup>me</sup> du Torp a relevé le prix des graces  
 naturelles à son Sexe par une sagesse qui ne s'est  
 jamais démentie. C'étoit le fruit d'un grand sens  
 dont elle étoit douée , & qui l'a fait jouir jus-  
 qu'au milieu des contrariétés qu'elle a éprou-  
 vées dans les plus belles années, d'une tran-  
 quillité que son frere n'a pu goûter dans le sein  
 même de la prospérité. S'il ne falloit se méfier  
 des diseurs de bons mots , on seroit tenté de  
 croire que malgré la douceur de ses mœurs , son  
 esprit avoit quelque teinture de celui de son  
 pere, M. le Duc d'Orleans demandant un jour  
 au Duc de Brancas, dont nous venons de parler,  
 ce qu'il pensoit de M<sup>me</sup> du Torp , il répondit que  
 c'étoit *Nocé passé à la fleur d'Orange*. Son portrait  
 peint par Santerre a donné lieu aux vers suivans,  
 qui sont de M. de Fontenelle.

C'est ici Madame du Torp,  
 Qui la voit sans l'aimer a tort,  
 Mais qui l'entend & ne l'adore,  
 A mille fois plus tort encore ;  
 Pour celui qui fit ces vers-ci,  
 Il n'eut aucun tort Dieu merci,

de gens vivans qui l'ayent connu. Il faut le regarder comme un de ces hommes vertueux dont la vie ne demeure ignorée que parce qu'ils ont toujours été sages & honnêtes. Il est rare que l'on parle de celui qui ne cherche point, à faire parler de lui ; & l'homme d'un vrai mérite songe moins à faire du bruit qu'à remplir les devoirs. La véritable vertu ne souhaite pas un plus ample, ni plus riche théâtre pour se faire voir que sa propre conscience. Plus le Soleil est haut, moins il fait d'ombre, plus la vertu est grande, moins elle cherche de gloire. Tout ce que l'on a pû apprendre de M. de Fontenay, c'est que ç'a été l'un des hommes de son siècle qui a eu le plus de probité. Quel éloge ! & que font en comparaison tous les talens, toutes ces qualités brillantes dont le commun des hommes fait tant de cas ?

Les Lettres que l'on publie aujourd'hui prouvent que c'étoit un homme d'un excellent jugement. On y voit qu'il pensoit comme Solon, *ou qu'il ne faut point approcher des Princes, ou qu'il faut leur dire la vérité & les bien conseiller* (a). Tout y respire la probité & cette noble

(a) Plutarque, vie de Solon.

hardiesse qu'inspire la vertu. On y sent ce que Montagne dit qu'il apperçoit es écrits des Anciens, que celui qui dit ce qu'il pense l'assene bien plus vivement que celui qui se contrefait.

La flatterie, dit un de nos anciens Auteurs, (a) est très-difficile à éviter & à s'en garder, non-seulement aux femmes, à cause de leur foiblesse & de leur naturel plein de vanité & amateur de louanges, mais aux Princes à cause que ce sont leurs parens, amis & premiers Officiers, & ceux dont ils ne peuvent se passer qui font ce métier. (b) Alexandre, ce grand Roi & Philosophe, ne s'en put deffendre : & il n'y a aucun particulier qui ne fut pis que les Rois, s'il étoit assiduellement essayé & corrompu par cette canaille de gens comme ils sont. Que ne fait pas au contraire l'Auteur de ces Lettres pour mettre en garde le jeune Prince à qui il écrit contre les pièges des flatteurs, & pour le précautionner contre le poison de la louange, dont la jeunesse se laisse si facilement enivrer ? (c) Quel-

(a) Charon. De la Sageffe, Liv. III.

(b) Omnia assentari, is quastus nunc est multo uberrimus. Terent. Eunuch.

(c) Necessarium est admoneri & habere aliquem advocatum bona mentis, éque tanto premi-

x

que matiere qu'il traite, ce n'est point un Maître qui le régent, c'est un ami qui le conseille. S'il l'exhorte à la vertu, c'est avec une telle efficace qu'on sent qu'il parle de l'abondance du cœur.

La plupart de ceux que l'on place auprès des Enfans des Princes, sont plus instruits dans les intrigues de Pompée & de César que dans celles des Cours de France & d'Allemagne: ce sont gens qui ont beaucoup lû, mais qui n'ont rien vû. M. de Fontenay paroît rel dans ses Lettres, que Montagne desiroit que fût fait un homme chargé de l'important emploi dont il étoit honoré. *Je voudrois, dit ce Philosophe François (a), qu'on fût soigneux de choisir un Conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, & qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la science, & qu'il se conduisît en sa charge d'une maniere toute nouvelle.* M. de Fontenay avoit senti de quelle conséquence étoit pour la France l'éducation de l'illustre Eleve qui lui avoit été confié. On voit qu'il n'a eu en

*tu falsorum, unam denique audire vocem . . . qua tantis clamoribus ambiciosus exsurdato salutaris insusurret.* Sen. Ep. xxx. iv.

(a) Essais. Liv. I. Chap. XXV.

vûë que la gloire de son Prince , & qu'il connoissoit que la veritable consiste dans l'exercice des vertus les plus utiles à la société. (a)

Rien n'est si rare que ce que notre Auteur appelloit un faiseur d'honnêtes gens (b). Comme les Princes doivent servir d'exemple & de modèle aux autres (c).

(a) *Non nobis solum nati sumus , ortusque nostri partem Patria vindicat , partem amici.* Cic. de Offic. Lib. 1.

(b) Voici les qualités que Quintilien demande dans un Gouverneur : *Ipse nec habeat vitia , nec ferat , non austeritas ejus tristis non dissoluta comitas : ne inde odium hinc contemptus oriatur. Plurimus ei de honesto ac bono sit sermo. Nam quo sapius monuerit hoc varius castigabit. Minime iracundus , nec tamen eorum qua emendanda erunt dissimulatur , simplex in docendo , patiens laboris , assiduus potius quam immodicus. Interrogantibus libenter respondeat , non interrogantes percontetur ultro. In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus , nec effusus , quia res altera tadium laboris , altera securitatem parit. In emendando qua corrigenda erunt non acerbis minimeque contumeliosus , nam id quod multos à proposito studendi fugat , quod quidam sic objurgant quasi oderint. . . . Vix autem dici potest quanto libentius imitemur eos quibus favemus.* Inst. Orat. Lib. II.

(c) *Ceteris specimen esto. Quod si est , tenemus omnia. Ut enim cupiditatibus Principum & vitiis infici solet tota Civitas , sit emendari & corrigi continentia.* Cicero.

on exige encore davantage de ceux qui se chargent de les former ; on est en droit , pour ainsi dire , de leur demander des chefs d'œuvres. De voir un homme vertueux ou de l'être , ce n'est pas une chose étonnante , mais il faut être passé maître en vertu pour y savoir ranger les autres. Un Gouverneur à proprement parler est un Médecin qui guérit les maladies de l'ame. Ainsi quoi de plus précieux qu'un Ouvrage qui contient les principes & la pratique d'un art si utile au bonheur du genre humain ! Sans parler de ceux qui sont chargés de l'éducation des Princes , il est sûr que l'emploi de Gouverneur si peu estimé parmi nous , est un des plus importans pour l'Etat. La jeunesse en est la pépinière. Comme de jeunes arbrisseaux soigneusement arrosés éclatent par leur verdeur & portent du fruit ; ainsi l'ame arrosée par de sages instructions , s'avance dans la perfection , & produit les fruits de la vertu (a). Locke dit que la différence qu'il y a entre les mœurs & la capacité des hommes , vient plus de la différence d'éducation qu'ils ont reçue , que d'aucune autre

(a) Fili à juventute tuâ excipe doctrinam , & usque ad Canos invenies sapientiam. Eccles. Cap. 6.

chose (a). Les Sages de tous les tems ont tous été sur cela de même avis. Selon Plutarque : *La source de toute vertu & de toute prudence est d'avoir été bien élevé de jeunesse.* (b)

Cependant il y a long-tems qu'on en a fait le reproche aux Grands & aux gens riches de tous Etats, ils choisissent pour montrer le chant & la danse à leurs Enfants, les meilleurs Maîtres de ces deux Arts & leur donnent pour Gouverneur ou pour Précepteur le premier Pédant de College qui leur est offert. (c) Ceux

(a) De l'éducation des Enfants.

(b) C'est aussi le sentiment de Quintilien : *Falsa enim est querela, paucis hominibus vim percipiendi qua tradantur esse concessam, plerosque vero laborem ac tempora ingenii tarditate perdere. Nam contra plures reperias & faciles in excogitando & ad discendum promptos. Quippe id est homini naturale : ac sicut aves ad volatum, equi ad cursum, ad saviā fera gignuntur : ita nobis propria est mentis agitatio atque solertia : unde origo animi caelestis creditur. Hebetes vero & indociles non magis secundum naturam hominis eduntur quam prodigiosa corpora & monstris insignia. Sed hi pauci admodum. Fuerit argumentum, quod in pueris elucet spes plurimorum : qua cum emoritur aetate, manifestum est non naturam defecisse, sed curam.* Inst. Orat. Lib. i.

(c) L'homme le plus vertueux n'est point assez, selon le même Auteur, pour un pareil em-

qui sont plus difficiles veulent qu'un Gouverneur ait les airs, & connoisse les manieres du monde, quant aux mœurs on ne s'en informe pas, ce qui prouve que l'on fait plus de cas des talens les plus frivoles, que de la vertu & de l'honnêteté. On prend beaucoup de soin pour qu'un enfant sache déclamer avec grace, tandis qu'on ne lui apprend pas même à penser; car c'est en vain que la nature en a donné l'aptitude, si on n'exerce pas cette faculté, elle demeure en pure perte. Le moyen de s'étonner après cela si la plupart de nos jeunes gens ne sont en effet que des Histrions & des Baladins!

Il est vrai, comme le remarque encore l'un des plus judicieux Auteurs de l'Antiquité, (a) que pour faire un homme parfaitement vertueux, il faut que trois choses y concourent. La nature, la raison & l'usage. Il appelle raison la connoissance, & usage, la pratique de ses devoirs. Le

*ploi : Et Preceptorem eligere sanctissimum quemque (cujus rei precipua prudentibus cura est.) & disciplinam qua maximè severa fuerit, licet; ut teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat, & ferociore à licentia gravitas deterreat. Idem, Lib. II. Cap. 2.*

(a) Plutarque, œuvres morales.

commencement nous vient de la nature, le progrès & l'accroissement de la raison, & l'accomplissement, de la pratique de ce qu'elle nous enseigne. (a) La vertu ne peut qu'être défectueuse si une de ces parties vient à l'être, car la nature sans la connoissance n'est qu'un agent machinal & aveugle; la connoissance sans la nature n'opere jamais assez. Aristote a formé Alexandre, Seneque n'a pû former Néron. Quant à la pratique, elle sera toujours imparfaite tant qu'elle sera déstituée des deux premières parties. C'est le concours de toutes les trois qui fait les Titus & les Trajans. Voilà pour ce qui regarde les Eleves.

A l'égard des Gouverneurs, il est fort rare d'en trouver de bons, & plus encore des gens qui sachent les choisir. Les uns ne sont pas assez attentifs à chercher le mérite, les autres n'ont pas assez de connoissance pour le découvrir, & presque personne ne sçait l'employer. Souvent même on le rejette comme incommode. Il faut être honnête pour cher-

(a) Salomon dit lui-même, en parlant de l'éducation de sa jeunesse: *Puer autem eram ingenuus, & sortitus sum animam bonam.* Sap. Cap. 3.

cher l'honnêteté. Il faut avoir l'esprit bien fait & la conscience bien pure pour s'attacher des personnes qui ayent des lumieres & de la probité. Avouons la vérité, la plupart des gens aiment mieux payer fort cher un Cuisinier qui mette leur table en réputation, que de songer à placer auprès de leurs enfans un homme éclairé & honnête, capable d'en faire des Citoyens vertueux & propres à servir leur Patrie dans les différens emplois où ils peuvent être appelés. (a) En cela sans le sçavoir les gens du monde suivent un des principes de la Philosophie d'Epictète. Apprenez, dit ce Philosophe Stoïque, *que vous devez plutôt souffrir que votre fils devienne méchant, que de vous rendre mal-*

(a) Pylarque dans un Traité que nous avons de lui sur la maniere d'élever les enfans, rapporte un mot d'Aristippe plein de sens: Un Pere surpris qu'il lui demandât mille dragmes (100 liv.) pour instruire son fils, Quoi! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un esclave; vous en aurez deux pour un, repliqua le Philosophe; voulant dire par là à ce Pere avare qu'il ne feroit qu'un esclave de son fils. M. Rollin dit à ce sujet, que les gens sensés & raisonnables doivent voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Secrétaire, quelquefois même un Portier fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du Fils de la Maison.

heureux.

*heureux.* (a) Maxime véritablement dangereuse pour la Société, puisqu'elle porte l'homme à la négligence de ses devoirs.

Qu'arrive-t-il de ce peu d'attention que l'on apporte au choix de ceux à qui l'on confie ses Enfans ? C'est que l'on traite sans égard ceux que l'on a pris sans estime. On ne les regarde que comme les premiers Domestiques de la Maison ; un Enfant s'en apperçoit, il prend les mêmes sentimens, & dès-lors le Précepteur ne peut plus rien pour son éducation ; c'est en vain qu'on ordonne à des Enfans, quelques jeunes qu'ils soient, de respecter ceux qu'on traite avec mépris ; on ne peut leur inspirer que les sentimens dont on leur donne l'exemple. C'est avec raison que M. de la Motte a dit : (b)

*Que qui forme les Rois est presque leur égal.*

Cela est encore plus vrai dans les autres Etats à proportion. Celui qui élève un Enfant ne fait que remplir l'office de son Pere ; & comment veut-on qu'il s'en acquitte, lorsqu'on traite comme un Domestique celui que l'on devroit traiter comme son ami ? Celui qui vous rend le plus essentiel de tous les servi-

(a) Enchir. Epiët.

(b) Inès de Castro.

ces, en se chargeant de ce que Dieu & la nature exigent de vous, d'élever vos Enfans.

Malheureusement ceux mêmes qui souhaiteroient le plus de leur donner une bonne éducation, sont quelquefois les dupes de l'artifice que l'on employe pour leur en imposer. (a) Le faux mérite n'oublie rien pour passer pour le vrai. Combien de gens se laissent surprendre par les choses mêmes qui devroient les mettre sur leurs gardes ? En effet, tout ce qui s'efforce de ressembler au mérite, est trop inquiet pour y ressembler long-tems. Moins un homme se sent honnête, plus il employe d'art à le paroître ; mais malgré tous ses efforts, il ne peut établir dans toute sa conduite, cette harmonie qui se trouve naturellement dans celle d'un homme dont la probité n'est point affectée. (b) La nature s'échape de tems en tems ; il n'y a que le vrai qui soit égal. La vertu n'a qu'un visage.

Les Princes en particulier sont souvent encore plus mal élevés que les autres, & sur ce sujet M. de Fontenay

(a) *Fallit enim vitium specie virtutis. Juven.*

(b) *Non est hujus animus in recto cuius acta discordant. Sen.*

donne les avis les plus judicieux , & qui tendent également à leur bien particulier & à celui de la société en général. C'est ainsi qu'avec raison il soutient que l'on doit les élever comme destinés au Gouvernement de l'Etat , que comme leur naissance les approche du Trône , ils doivent mettre leur plus grande gloire à en être les soutiens , qu'elle les met à portée d'aspirer au plus grand bonheur qu'un être raisonnable puisse souhaiter , c'est d'être profitables au Public en se mêlant des affaires , & aux particuliers , en protégeant les foibles contre l'oppression des forts. Il leur fait sentir combien un Prince doit rougir d'être le premier par le rang & après beaucoup d'autres par le mérite. (a) Cyrus disoit qu'il n'appartenoit à nul de commander , qu'il ne fût meilleur que ceux à qui il commandoit.

Ce sage Gouverneur tâche de les convaincre de quelle importance il est pour eux de se rendre aimables & bienfaiteurs. (b) La hauteur fait souvent haïr ce-

(a) *Magnam fortunam , magnus animus decet.*  
Sen. de Clem.

(b) *Nihil tam secundam naturam , quam juxta  
confortem natura.* Plin.

*Nec ullum tam immanifuerum animal est , quod*

lui qui d'ailleurs a les plus grandes qualités. (a) Elle fait mépriser ceux qui ne la peuvent justifier que par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes (b). Au contraire tout ce qui prouve qu'un Prince est sans orgueil, prouve qu'il est véritablement grand. Il ne peut ajouter à son élévation qu'en affectant d'en descendre, & de prouver par là qu'il en est digne, puisqu'il n'y est pas attaché (c). Combien les Princes n'ont-ils pas à gagner à se montrer ainsi affables, débonnaires, modestes même? Le Peuple par un tribut d'estime, d'amour & de vénération, leur rend cent fois plus qu'ils ne quittent pour s'abaisser jusqu'à lui. Si pourtant c'est s'abaisser que d'être homme avec des hommes: Plutarque remarque que le célèbre Dion, qui chassa les Tyrans de Siracuse & y rétablit la liberté, avoit quelque chose de dur & d'austere

*non cura mitiget, & in amorem sui vertat. Seneca de Benef.*

(a) *Vanam superbia magnitudinem, & qua in odium etiam amanda perducatur. Idem.*

(b) *Odibilis coram Deo est & hominibus superbia. Ecclesi. Cap. 10.*

(c) *Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest si se ipse submittat, secutus magnitudinis suae. Paneg. Traj.*

dans l'humeur qui éloignoit un peu de  
 lui jusqu'aux plus gens de bien, & jus-  
 qu'à ses meilleurs amis. Platon qui l'avoit  
 souvent averti de ce défaut, l'en fit sou-  
 venir depuis dans une Lettre où il lui par-  
 loit ainsi : » Songez, je vous prie, qu'on  
 » trouve que vous manquez de douceur,  
 » mettez-vous bien dans l'esprit, que le  
 » moyen le plus sûr de faire réussir les  
 » affaires, c'est de se rendre agréable à  
 » ceux avec qui l'on a à traiter. *La fierté*  
*écarte tout le monde, & réduit un homme*  
*à la solitude.*

Les Princes sont sans cesse occupés des  
 avantages de leur naissance ; ils n'en con-  
 noissent pas réellement les plus grands.  
 Ils peuvent acquérir de la considération  
 à peu de frais ; on leur rend beaucoup  
 pour le peu qu'on leur demande ; on  
 leur fait une vertu de leur soumission à  
 la Loi, on admire en eux ce qui rendroit  
 à peine un particulier remarquable. Qu'ils  
 soient seulement des hommes, nous en  
 faisons des Dieux ; témoin ce mot des  
 Athéniens à Pompée : *Ainsi est-tu Dieu*  
*comme tu te reconnois homme.* Si un Prince  
 raisonneoit conséquemment, comment  
 pourroit-il mettre au rang des privilèges  
 de sa naissance, celui de se soustraire à la

Eloi, de qui seule il tient toute sa grandeur? Le véritable intérêt de ceux qui doivent tout à l'ordre établi, est d'être les premiers à le respecter. Dans un Etat où il n'y auroit plus de Loix, il n'y auroit bientôt plus de Princes. Non, ce n'est point un avantage, c'est un malheur que de pouvoir être injuste avec impunité, puisqu'un penchant pervers porte la plupart des hommes à tout le mal qu'ils peuvent faire.

On peut dire que M. de Fontenay parle des Sciences en homme qui en connoissoit bien l'objet, & qui sçavoit faire le choix de celles qu'on doit montrer aux Princes. Son principe paroît avoir été *paucis opus esse literis ad bonam mentem*. En effet quelle folie que de persecuter un enfant pour le forcer à s'appliquer à des choses qui lui seront un jour totalement inutiles. Pourquoi retenir dans les vetilles de la Grammaire Latine, celui à qui l'on ne peut trop tôt montrer la carrière de la gloire où il est appelé par sa naissance. Il n'est pas nécessaire que celui qui est chargé de l'instruction d'un Prince lui montre tout, il suffit qu'il lui montre l'usage de tout. Malheur aux Princes qui, comme le dit Charron, \* sont élevés

\* De la Sagesse, Liv. 3.

par ces gens qui font de Science métier & marchandise, Science mercenaire, pédantesque, sordide & mécanique. C'est là l'espèce de Science qui ne se rencontre jamais avec la sagesse, (a) & qu'un des plus sages & des plus sçavans hommes qui aient vécu (b) appelle non-seulement vaine, mais encore nuisible, pénible & fâcheuse (c).

Si Jacques I. Roi d'Ecosse & d'Angleterre eût été élevé suivant ces sages principes, il n'eût pas négligé les soins du Gouvernement, pour passer son tems à des disputes de Théologie, que l'on doit laisser à ceux qui sont faits pour l'enseigner, & où il ne convient point à un Prince de se livrer comme un Professeur d'Université. Combien même est-il de choses qu'il vaut mieux ignorer, que d'ignorer qu'elles sont vaines (d). Il est

(a) *Socrates hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere. Senec. Ep. 2.*

(b) L'Ecclesiaste.

(c) *Cujus ista errores minuent? Cujus cupiditates prement? Quem fortiozem, quem justiozem, quem liberatiozem facient. Sen. de Brevitate vitæ. Cap. 14.*

(d) *Et mirantur hac homines & stupent qui nesciunt ea, & exultant atque extolluntur qui sciunt, & per impiam superbiam, recedentes & deficientes à*

toujours à craindre que celui qui est grand dans les petites choses , ne se trouve petit dans les grandes.

*C'est un grand-ornement que la Science , dit Montagne à Madame Diane de Foix , & un outil de merveilleux service ; notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune comme vous l'êtes ; à la vérité elle n'a point son vrai usage es mains viles & basses ; elle est bien plus fiere de prêter ses moyens à conduire une guerre , à commander un Peuple , à pratiquer l'amitié d'un Prince , qu'à dresser un argument dialectique , ou à plaider un appel , ou ordonner une masse de pillules ( a ).* Voilà le but que celui qui préside à l'éducation d'un Prince ne doit jamais perdre de vûe , c'est de ne lui montrer que les Sciences qui peuvent lui être utiles , & qui sont vraiment dignes de lui. Au lieu de l'éclairer , il l'aveugle , s'il ne lui apprend pas que toutes les Sciences du monde ne font rien au prix de la sagesse. ( b )

*lumine tuo , tanto ante solis defectum futurum provident & in presentia suum non vident. D. Aur. August. Confess. Lib. 5.*

( a ) Essais , Liv. 1. Chap. 25.

( b ) *Sapientia vera nihil aliud est quam in omni materia veritatis scientia. Ea vero cum memoria*

Nous

Nous ajouterons comme une espece de Commentaire à ce passage de Montagne, que rien n'est si avantageux, ou plutôt si nécessaire à un Prince que d'être éloquent. (a) L'éloquence est ce qui fait éclater les dons de l'esprit; c'est par elle qu'un Prince assujettit les inférieurs, & se relève au-dessus de ses égaux. C'est par son éloquence qu'il s'acquiert des amis, & qu'il fait trembler ses ennemis. Les paroles douces & obligeantes qui sortent de la bouche d'un Prince, gagnent les cœurs les plus fiers: quelquefois par un seul mot prononcé à propos, il se fait admirer, craindre & aimer. Comme un flambeau éclaire bien mieux quand il est placé en haut, ainsi l'éloquence qui est la lumière de l'esprit, a bien plus d'éclat dans la bouche d'un grand Prince, que dans celle d'une personne du commun. C'est par la parole qu'il exécute les résolutions que la prudence lui sug-

*rerum per appellationes certas & definitas excitata derivatur, non animi acris & repentini impetus, sed rationis recta, id est Philosophia opus est. Hobbes.*

(a) *Est enim eloquentia una quadam de summis virtutibus, &c.*

*Eloquentia vero qua & Principibus maxima ornammento est, &c. Cicero.*

gere, & qu'il achève heureusement les entreprises les plus périlleuses (a). La parole d'un grand Prince inspire du courage, donne de la force & de la hardiesse, & fait trouver des mains & du cœur même à ceux qui sembloient n'en point avoir. César n'a pas moins dû les succès à son éloquence qu'à sa valeur; il n'eût point triomphé à Pharsale, s'il n'eût sçu auparavant s'assurer l'affection des soldats qui y combattirent pour lui. (b)

Des Lettres, comme celles de M. de Fontenay, peuvent être également utiles, & aux Princes & à ceux qui les instruisent (c). Comme on dit peu la

(a) *Neque enim hoc concesserim rationem rectæ honestæque vitæ (ut quidam putaverunt) ad Philistophos relegendam; cum vir ille civilis & publicarum privatarumque rerum administrationi accommodatus, qui regere conciliis urbes, fundare legibus, emendare judiciis possit, non alius sit profecto quam Orator. Quint. Inst. Orat. lib. 1.*

(b) Il arrive quelquefois que des Généraux d'Armée, faute d'avoir leur esprit cultivé par les Belles-Lettres, diminuent eux-mêmes l'éclat de leurs victoires par des relations seches, informes & languissantes, & que leur plume soutient mal les exploits de leur épée. Ils sont en cela bien différens de César, de Polybe, &c. M. Rollin.

(c) *Dignissima certe scientiarum, hæc ipsa est, quæ ad Principes pertinet, hominesque in regendo*

verité aux Princes, il est bon qu'il y ait des Livres qui la leur disent. Ce sont communément les seuls bons Conseillers qu'ils soient à portée de consulter. C'est pour cela qu'au rapport de Plutarque, Demetrius, surnommé le Phalérien, conseilloit au Roi Ptolomeus d'acheter & lire les Livres qui traitent du Gouvernement des Royaumes & Seigneuries; car ce que les mignons de Cour n'osent dire à leurs Princes, est écrit en ces Livres-là. (a)

Il n'est guere même de Particulier, de quelque état qu'il soit, à qui la lecture de ces Lettres ne puisse être profitable. Ce qui suffit pour faire un bon Citoyen, ne seroit pas assez pour former un grand Prince; mais assurément on ne peut être un grand Prince sans être un bon Citoyen. Les vertus civiles sont la base de toutes les autres. D'ailleurs si le Ciel n'a pas voulu que nous soyons nés Princes, il ne nous deffend pas d'avoir les sentimens dignes d'un Prince; C'est en ce sens seul qu'il est permis à chacun de sortir de son état: tout ce qui eleve l'ame, la porte à l'amour des grandes choses,

*generis humano occupatos. Hobbes, de Cive.*

(a) Oeuvres Morales.

& toutes celles de ce monde ne sont si mal gouvernées , que parce qu'elles sont entre les mains de gens au-dessous de leur place par leur façon de penser.

Indépendamment de l'éducation des Princes, de quelle importance n'est pas celle des Grands , qui sont en beaucoup plus grand nombre , & qui à bien des égards doit être la même. Combien ne sont pas coupables , & envers leurs enfans & envers la société même , les peres insensés qui négligent d'y veiller ! (a) Ne devroient-ils pas regarder ce soin comme le plus sacré de leurs devoirs ? Ils se privent par là des prospérités que le Ciel répandroit sur leur famille (b) :

(a) Cette négligence chez les grands vient d'un défaut qui est commun parmi eux , & qu'un ingénieux Ecrivain de ce siècle a très-bien remarqué : *Ils aiment , dit-il , leur postérité & ne se soucient point de leurs enfans.* C'est dommage qu'un Auteur qui a si bien peint nos mœurs ne se soit pas proposé pour but de les corriger. C'est entendre mal ses intérêts , que d'employer son esprit à des écrits aussi dangereux que les vices dont ils sont la censure.

(a) *Qui docet filium suum , latabitur in illo , & in medio domesticorum in illo gloriabitur.*

*Mortuus est pater ejus , & quasi non est mortuus , similem enim reliquit sibi post se. Eccles. cap. 30.*

La plus grande gloire, le plus grand plaisir pour un pere ne consiste-t-il pas à se voir revivre dans un fils digne de lui ? Plutarque remarque le soin particulier que prit Paul Émile pour l'éducation de ses enfans, & qu'il se faisoit un devoir d'assister lui-même le plus souvent qu'il lui étoit possible à tous leurs exercices. Aussi eut-il l'avantage de donner à Rome un second Scipion l'Africain, vainqueur de Carthage & de Numance.

Quels éloges ne mérite pas la conduite de Philippe Roi de Macedoine ! C'est au milieu de ses conquêtes & de ses plus grands exploits qu'il devint Pere ; il écrivit aussi-tôt à Aristote une lettre qu'Aulugelle nous a conservée (a), & que nous rapporterons ici comme une leçon digne de ce grand Prince sur l'importance d'une bonne éducation ; Voici la Lettre : *Je vous donne avis qu'il m'est né un Fils. Je ne remercie pas tant les Dieux de sa naissance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espère qu'élevé de votre main & par vos soins, il deviendra digne de la gloire de son Pere & de l'Empire que je lui laisserai.*

(a) Liv. IX. Chap. 3.

Outre les vertus qui doivent être propres à ceux qui sont nés pour gouverner, il en est, comme nous l'avons dit, qui sont également nécessaires ou avantageuses dans tous les états. Dans les Pais même où la naissance a les plus grands privilèges, en combien d'occasions est-elle obligée de céder les places au mérite? Plusieurs sont arrivés par cette voye aux premières dignités de l'Eglise, des Armes & de la Robbe, & il feroit à souhaiter que les exemples en fussent plus communs. En un mot quel que éloigné que l'on soit de ces premières places où la Providence appelle si peu d'hommes, combien en est-il qui parviennent à commander à leurs Concitoyens, & à exercer sur eux une autorité qui les met à portée de faire des heureux ou des malheureux? Les uns sont destinés à commander des Armées, les autres à l'administration des loix, ceux-ci aux fonctions importantes du Ministère. Il n'existe que trop d'hommes qui ont assez d'autorité pour en pouvoir abuser impunément.

A quelque point que nous nous soyons étendus sur l'objet de ces Lettres, il nous paroît si intéressant pour la Société, que

nous ne craignons pas d'entrer encore dans quelques détails sur les Ouvrages écrits dans notre Langue, qui traitent de la même matiere.

Un des meilleurs en ce genre est celui qui a pour titre : *De l'Education des Enfans, & particulièrement de celle des Princes, où il est démontré de quelle importance sont les sept premières années de la vie.* (a)

Comme ce Livre a eu le sort de presque tous les Livres qui ne sont qu'utiles, c'est-à-dire, qu'il n'en a paru qu'une édition, qui est devenue fort rare; nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'en extraire un Chapitre, pour en faire sentir le mérite & connoître l'esprit.

## DE LA VAILLANCE.

### CHAPITRE XXV.

» Puisque la vaillance est la vertu  
» qui a emporté le prix sur toutes les au-  
» tres, elle est sans doute la plus rare &  
» la plus difficile à produire dans le cœur  
» de ceux qui ne l'ont pas, parce qu'il  
» n'y a pas de vertu qui dépende plus du

(a) A Amsterdam, chez Daniel Elzevier.  
1679.

» tempérament (a). La justice & la prudence s'acquièrent par l'étude & par l'expérience ; (b) mais la vaillance ou

(a) Le Comte de Rochester dans sa *Satire contre l'Homme*, dit que tous les hommes seroient lâches s'ils osoient l'être. M. Hobbes dans son *Leviathan*, chap. 6. prétend que le courage & la colere sont la même chose. Le Comte de Shaftesbury remarque judicieusement que le Poète & le Philosophe n'ont prouvé autre chose sinon qu'ils étoient tous deux poltrons. Le véritable courage est calme, & les hommes les plus braves sont les plus éloignés d'une insolence brutale. Ce qui est fait dans la colere ne doit pas être mis sur le compte de la valeur, autrement, dit-il, les femmes auroient droit de se donner pour le sexe le plus courageux. Leur haine & leur colere sont plus constantes & plus fortes que celles des hommes. *Essai sur la liberté de l'esprit.*

(b) Les Rois de Perse avoient coutume de placer auprès de leurs enfans quatre hommes d'élite pour veiller à leur éducation ; un Sçavant qui leur enseignât les Sciences, un homme prudent qui corrigeât leurs affections, un homme juste qui formât leur esprit à l'équité, & enfin un homme brave qui leur apprît l'Art Militaire, & qui les mît dans le chemin de la gloire. Il est certain que ce dernier Maître ne pouvoit réussir qu'autant qu'il trouvoit un Prince capable de recevoir ses leçons. Aussi est-il dit qu'il enseignoit l'Art Militaire & non pas la bravoure, qui ne peut s'enseigner. Il seroit heureux de trouver toutes ces qualités réunies dans celui qu'on donneroit à un Prince pour Gouverneur.

» la valeur naît d'une certaine éléva-  
 » tion d'ame qui ne s'acquiert point par  
 » l'étude. C'est, dis-je, une force natu-  
 » relle qui ne se donne point : (a) il est  
 » vrai que sans la justice & la prudence,  
 » elle n'est point une vraie valeur, mais  
 » une fureur qui se rencontre dans les bê-  
 » res, & dans les hommes les plus bru-  
 » taux; (b) mais il faut avouer aussi que  
 » sans cette force naturelle que l'on  
 » nomme le cœur ou le courage, toute la  
 » politique ne sçauroit rendre un hom-  
 » me vaillant. Il n'y a point de raisonne-  
 » ment qui ne succombe sous la lâcheté.  
 » Combien voit-on de personnes qui ont  
 » beaucoup d'esprit pour les delibera-  
 » tions, mais qui n'ont point de cœur  
 » pour l'exécution? Il est donc vrai qu'une  
 » personne qui a l'ame forte, & qui ne  
 » se trouble point du danger, en est sur-  
 » tout obligée à la naissance, & à l'heu-

(a) *Timidorum contemptrix; qua terribilia & sub jugum libertatem nostram mittensia, despiciunt, provocat, frangit.*

(b) *Non solum scientia qua remota est à justitia, calliditas potius quam sapientia est appellanda, verum etiam animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audacia potius nomen habet quam fortitudinis. Plato apud Cicer.*

» reufe constitution de fon tempérament;  
 » mais les plus grands avantages naturels  
 » doivent être cultivés par l'adrefle de  
 » l'éducation, fi l'on ne veut qu'ils s'a-  
 » batardiffent; & il eft incomparable-  
 » ment plus aifé de gâter les dons de la  
 » nature, que de remédier à fes défauts.  
 » (a) Car fi un enfant eft né lâche, où  
 » eft le moyen de lui donner du cœur?  
 » Mais qu'il foit naturellement hardi, il  
 » n'y a rien de plus aifé que de le rendre  
 » timide. Cette timidité s'apperçoit plus  
 » naturellement aux enfans des Princes,  
 » quoiqu'il y ait fujet de croire qu'ils  
 » ayent tiré de leurs illuftres Ancêtres un  
 » fens plus noble & une ame vigoureufo.  
 » & la caufe de cela eft affûrément de  
 » ce qu'ils ont eu le malheur d'être éle-  
 » vés les fix ou fept premières années de  
 » leur vie avec des femmes; (b) qui ne  
 » croyent pas fe montrer affectionnées  
 » au bien du Prince, fi elles ne trem-  
 » blent toujours de peur autour de lui.  
 » S'il fe heurte légèrement en jouant,  
 » elles l'effrayent tellement par leurs ex-

(a) *Nam bona facile mutantur in pejus; nunc quando in bonum verteris vitia?*

(b) *Cur hoc quantulumcumque eft, ufque ad feptem annos, lucrum, fastidiamus.*

» clámations, qu'il doute s'il est encore  
 » en vie; ce qui est cause qu'il demeure  
 » foible & chancelant, & qu'il le faut  
 » tenir quatre ou cinq ans par la li-  
 » fiere. On lui donne de la frayeur de  
 » tout, du feu, du vent, du Soleil, de  
 » la pluye. Cette petite créature qui est  
 » toute nouvelle venue au monde, croit  
 » que tout y est fait pour lui nuire. On  
 » en vient jusqu'à cette imprudence de  
 » lui faire peur des armes, qu'il faut  
 » qu'il apprenne à manier pour sa dé-  
 » fense, & de la mort qu'il doit moins  
 » craindre qu'aucune chose qui soit au  
 » monde (a). C'est ainsi qu'on sème  
 » la lâcheté dans les âmes de ceux qui  
 » sont faits pour faire vivre les peuples  
 » en assurance.

L'Auteur de cet Ouvrage est parti des  
 mêmes principes que Montagne (b), &  
 M. Locke (c). Il a comme eux senti l'in-

(a) *Item à nullâ re honestâ periculi aut labo-  
 ris magnitudine deduci oportere: Antiquiorém mor-  
 tem turpitudinē haberi.*

(b) *Essais, Liv. 1. chap. 23. De l'institution  
 des Enfans.*

(c) *De l'éducation des Enfans.* Il y a gran-  
 de apparence que le Chapitre de Montagne  
 que nous venons de citer, a donné lieu à l'Ou-

fluence du Physique sur le Morale, & qu'à l'âge où un enfant n'est pas encore en état de comprendre ce que c'est que le vice ou la vertu, on peut néanmoins par la façon de l'élever, le rendre plus ou moins susceptible des impressions de l'un ou de l'autre. Les pensées des hom-

vrage de M. Locke, il n'y fait que développer les principes de Montagne, & en faire sentir toute l'importance. C'est ainsi que ce passage d'Aristote : *Nihil est intellectu humano quod non prius fuerit in sensu*, est le germe fécond dont ce célèbre Philosophe Anglois a su tirer son Essai sur l'Entendement humain, Ouvrage qui lui a fait tant d'honneur. Ni tous ceux qui ont commenté la Philosophie d'Aristote, ni ceux qui l'ont enseignée dans les Collèges, n'avoient pas apperçu les conséquences d'un principe si lumineux. La plupart des hommes & des Sçavans même sont aveuglés par le préjugé. Ils vont chercher au fond d'un puits la vérité qui est devant leurs yeux.

Quant au Traité de l'Education des Enfans de M. Locke, ceux qui y sont employés en peuvent tirer de grands secours ; & les Maîtres de Pension, qui en cette partie ont tant besoin de guide, n'en peuvent choisir un meilleur. Après nous avoir appris dans son *Essai sur l'Entendement*, comment l'esprit devient capable de penser, il enseigne en ce petit Traité de quelle façon il faut s'y prendre pour que chaque homme pense de la manière la plus avantageuse pour son bonheur & pour celui de la société où il est né.

mes naissent de leurs inclinations, leurs discours sont proportionnés à leur sçavoir, mais comme l'a remarqué Machiavel, l'habitude seule règle & détermine leurs actions.

Un Ecrivain qui s'est cru fait pour montrer aux autres : *l'Art de former le cœur & l'esprit d'un Prince*, (a) ne raisonne pas à beaucoup près avec autant de justesse & de solidité, lorsqu'il dit que le Ciel prend soin de mettre dans les âmes destinées à être les maîtresses du monde, je ne sçais quelles semences de vertu qu'on ne voit pas dans le commun des hommes, & qu'elles sortent en meilleur état des mains de leur Créateur. Rien n'est plus dangereux que de flatter les Princes au point de leur persuader qu'ils sont faits d'une pâte différente des autres hommes. Tout Prince qui sera élevé selon ces principes, courra risque d'en éprouver la fausseté & de valoir moins que le commun de ceux qui lui sont inférieurs par la naissance.

Loin d'entretenir un orgueil, qui ne se fait que trop tôt sentir dans les enfans, & qui croît à mesure que la bassesse de ceux qui sont autour d'eux les font mieux

(a) A Paris chez la veuve Thiboult 1678.

appercevoir de leur élévation, (a) on ne peut trop leur répéter que nous tirons tous notre origine de la même source, (b) Princes & Rois, vous descendez comme nous de celui qui a été formé du limon de la terre. De quoi les Grands du monde peuvent-ils s'enorgueillir? Sont-ils autre chose qu'une poussière placée un peu plus haut? Cette naissance est un pur effet du hazard, & ne met en eux aucun mérite réel; mais l'honnêteté, la vertu, l'application aux grandes choses, dépendent de leur choix & leur font un mérite propre & personnel (c). Ceux, dit Charon, (d) qui n'ont rien en soi de recommandable que cette noblesse de chair & de sang, la font fort valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues & le cœur (ils veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) à cela les cognoist-on, c'est signe qu'il n'y a

(a) *Hac satis ad juvenem quem nobis fama superbam tradit & inflatum, plenumque Nerone propinquo.* Juven.

(b) *Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo a tero nobilior, nisi cui rectius ingenium, & artibus bonis aptius.* Senec. de Benef. Lib. III.

(c) *Quasitam meritis sume superbiam.* Horat.

(d) *De la Sagesse Liv. I.*

rien plus, puisque toujours ils s'y arrêtent. (a)

Non seulement on doit apprendre à un Prince à ne se point laisser éblouir par l'éclat de sa naissance, on doit lui apprendre encore à ne point avoir de mépris pour ceux dont la naissance est obscure; car c'est un défaut où ils penchent volontiers. *Contemptior animus & superbia commune nobilitatis malum* (b). Un grand nom est un grand avantage; mais si celui qui le possède n'en est pas digne, on ne lui doit qu'un respect extérieur & de pure formalité. C'est une belle ame qu'il faut estimer & aimer (c). *Quis generosus? ad virtutem à naturâ bene compositus animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere* (d).  
 » L'avantage des grands sur les autres  
 » hommes est immense par un endroit;  
 » je leur cède leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs fous &

(a) *Miserum est aliorum incumbere fama.* Juven.

(b) Sallust.

(c) *Æsopo ingentem statuam posuere Attici, servumque collocarunt aterna in vasi, Patere honoris scirent ut cuncti viam.* Phæd.

(d) Senec.

*Nobilitas sola est acque unica virtus.* Juven.

leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit, & qui les passent quelquefois. (a)

Nous croyons devoir mettre au rang des Ouvrages dont la lecture peut être avantageuse à ceux qui sont chargés de l'éducation des Princes les *Maximes pour l'éducation d'un jeune Seigneur, avec les instructions de l'Empereur Bazile à son Fils.* (b) On ne connoît point quel est l'Auteur de ces Maximes, & l'anonyme qu'il a gardé prouve bien qu'il n'a eu d'autre dessein que d'être utile aux hommes, & que le désir de la réputation n'y a eu aucune part.

On prétend qu'une des choses sur lesquelles M. Paschal avoit le plus réfléchi, étoit l'instruction des Princes, & qu'on lui a souvent entendu dire qu'il n'y avoit rien à quoi il désireroit le plus de contribuer ; ainsi on fut fort surpris à sa mort de ne rien trouver sur cette matière parmi ses papiers. C'est vraisemblablement ce qui lui a fait attribuer le Traité intitulé : *De l'Education d'un Prince, di-*

(a) La Bruiere.

(b) A Paris, chez Simon Langrogne 1690.

*visée en trois Parties (a)*, qui a paru sous le nom du sieur *De Chanterefne*, que beaucoup de gens regardent comme un nom supposé. La plus commune opinion néanmoins est que ce *Traité* est de M. Nicole, & l'on a coutume de l'ajouter à la suite de ses *Essais de Morale*. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que ce ne soit un Ouvrage de Messieurs de Port Royal, & un de ceux qui leur fait le plus d'honneur, soit par la maniere dont il est écrit, & les maximes judicieuses qu'il contient, soit par les grandes vûes qu'on s'y est proposé, & la piété éclairée qui y régné d'un bout à l'autre. Les vérités sublimes de la Religion, & la perfection de sa morale y sont traitées d'une maniere digne du sujet, qui élève l'esprit, qui touche le cœur, qui convainc la raison (b). Après avoir exposé les gran-

(a) A Paris, chez la veuve Savreux 1670. Dans la seconde édition de 1671. on a changé le titre en celui-ci. *De l'éducation d'un Prince, avec quelques autres Traités sur diverses matieres morales.*

(b) On peut dire avec bien plus de raison des vérités de la Religion, ce qu'un sage du Paganisme a dit de la connoissance des Corps célestes: *Omnia profecto, cum se à celestibus rebus refert ad humanas, excelsus magnificentissque & dicet & sentiet. Cicero.*

des & magnifiques idées de la nature divine, on enseigne aux Princes les moyens d'en approcher autant que l'imperfection de la nôtre le permet.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé des Ouvrages qui traitent de l'éducation des Princes destinés à régner. Ceux-ci sont d'une nature plus relevée, & sont aussi plus connus; cependant nous espérons que le Lecteur ne trouvera pas mauvais que nous hazardions quelques remarques sur ceux de cette espece qui y peuvent donner lieu.

Nous croyons d'abord devoir profiter de cette occasion pour rendre au Télémaque de M. de Fénelon la justice qui lui est dûe. C'est assurément le premier Ouvrage qui ait été composé en ce genre, & il est étonnant qu'un Auteur, qui d'ailleurs paroît montrer de l'esprit, en ait parlé avec si peu de retenue. (a)

(a) Or maintenant Monsieur du Télémaque,  
Vantez-nous bien votre petite Itaque,  
Votre Salente & ces murs malheureux,  
Où vos Crétois tristement vertueux,  
Pauvres d'effet & riches d'abstinence,  
Manquent de tout pour avoir l'abondance;  
J'admire fort votre stile flatteur,

Sans doute qu'emporté par un enthousiasme poétique, qui quelquefois fait dire tant de sottises ; il n'a pas assez réfléchi à la manière dont il a traité un Prélat qui a fait tant d'honneur à notre Nation, & dont le nom doit être précieux à tous les gens de bien. Une Critique pareille, à la supposer sérieuse, ne peut faire de tort qu'à celui qui se l'est permise ; comme badinage, elle est encore de la dernière indécence. D'ailleurs elle n'en imposera guère qu'à ceux qui sont assez peu judicieux pour prendre les plaisanteries pour des raisons. On se seroit bien gardé d'y répondre, si pour l'accréditer, on ne s'étoit avisé de la faire paroître sous un des plus grands noms que l'on puisse porter dans la Litterature. Mais comment se persuader qu'un Auteur qui a fait tant d'Ouvrages estimables à tous égards, ait pû s'oublier au point de s'en permettre un qui seroit un si grand tort à

Et votre prose encor qu'un peu trainante :

Mais, mon ami, je consens de bon cœur

D'être fessé dans vos murs de Salente,

Si je vais là pour chercher mon bonheur.

*Défense du Mendsin.*

son jugement, & qui est entièrement contraire à l'honnêteté?

On ne prétend pas que le Télémaque de M. de Fénelon soit un Ouvrage sans défaut (& quel est celui qui en est entièrement exempt ?) On croit seulement que l'équité ne permet pas de juger avec tant de sévérité un Livre fait pour de jeunes Princes, qu'il falloit amuser en les instruisant. Des Traités réguliers de Morale & de Politique, comme la *Sagesse de Charon* ou le *Citoyen* de Hobbes, la *Bibliographie Politique* de Naudé, ou le *Discours sur le Gouvernement* d'Algernon Sidney, n'eussent point été à leur portée (a). Un Auteur travaille toujours inutilement, s'il ne trouve pas l'art de se faire lire avec plaisir par ceux pour qui il écrit. Feu M. l'Abbé de S. Pierre, qui a con-

(a) Il faut (dit M. Rollin) donner aux enfans des Maîtres qui ne leur soient pas suspects, & dont ils ne puissent se défier. Ils écoutent volontiers les leçons que leur font un Camille, un Scipion, un Cyrus, & ces sortes d'instructions cachées & comme déguisées sous le nom d'histoires, font d'autant plus d'impression sur eux, qu'elles paroissent moins recherchées, le pur hazard semblant les leur présenter.

*De la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres. Discours préliminaire.*

facré tant de veilles à l'utilité publique, ne sera jamais loué que sur l'honnêteté de ses intentions; c'est en vain qu'il a appelé à la postérité du peu de cas que les Contemporains ont paru faire de cette multitude de Projets politiques, (a) en quelque siècle qu'on les lise, on l'accusera toujours d'avoir trop présumé de lui-même, ou pas assez de ses Lecteurs.

De quelle forme agréable M. l'Archevêque de Cambray n'a-t-il pas revêtu ses préceptes? Les graces dans son Ouvrage sont continuellement associées aux Muses. L'imagination la plus heureuse se fait également sentir & dans la sagesse du plan, & dans la beauté de l'exécution. En un mot c'est un véritable Poème en Prose, & la sienne fût-elle aussi *trainante* qu'on le lui reproche, cela n'empêche pas que du côté de l'invention, ce ne soit le plus heureux qui ait été composé en notre Langue. Les vers seuls ne font pas un Poème, ils ne sont à la fiction que ce qu'est le coloris au tableau. Pour mériter le titre de

(a) Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe, 3 vol.

Ouvrages de Politique, 8 vol.

Oeuvres diverses, 2 vol. &c.

Poète, il faut être créateur.

Du côté de la Morale, (a) cette petite Itaque que l'on a voulu rendre ridicule, est l'école de vertu la plus respectable. La sagesse qui y préside nous y enseigne ce que c'est qu'un Roi, qu'un Héros, qu'un Conquérant. Un Prince y apprend qu'en devenant Roi, il devient le Pere de son Peuple, que sa famille est son Royaume, que ses Sujets sont ses enfans, qu'il doit les défendre, les protéger, & pour les rendre heureux, préférer leur intérêt au sien propre, qu'il ne peut être vraiment grand que par l'amour de ceux qui lui obéissent; c'est à

(a) A l'égard de sa Morale (de Platon) en vérité est-elle comparable à celle du Télémaque de l'illustre Archevêque de Cambray, M. de Fénelon? Si cet Ouvrage étoit écrit en Grec & qu'il eût deux mille ans, nous le regarderions comme un chef-d'œuvre. Pourquoi transporter à un Philosophe si éloigné de nous, une admiration qui est dûe avec plus de justice au grand homme que j'ai nommé, & que nous avons vu de nos jours. Jamais autre n'a pensé si noblement ni si vertueusement, & son Télémaque, dont les principes sont liés à une Religion purement naturelle, est par là même propre à tout Lecteur, & sera toujours du goût de quiconque en aura pour la vertu.

*L'Abbé Godoy, Des Anciens & des Modernes.*

dire, par l'usage & non par l'étendue de sa puissance. Un Prince n'a pas besoin de ces leçons lorsqu'il a devant les yeux le plus parfait modèle qu'il puisse imiter, (a) lorsqu'un Roi, l'amour de ses Sujets & l'admiration de ses voisins, prend soin de le former lui-même dans le grand art de régner, lorsque lui montrant par son exemple à partager la fatigue & le péril du moindre Soldat, il ne le rend témoin de ses triomphes que pour lui apprendre comment on doit user de la victoire (b). Mais qu'il est

(a) *Affiduis bonisatibus argumentis probavit non rem publicam suam esse, sed se vaipublica.* Sen. de Clem. Lib. I. cap. 19.

(b) C'est peu que le front calme & la mort dans ses mains,

Il ait lancé la foudre avec des yeux serains;

C'est peu d'être vainqueur, il est modeste & rendre,

Il honore de pleurs le sang qu'il fit répandre;

Entouré des Héros qui suivirent ses pas,

Il prodigue l'éloge & ne le reçoit pas;

Il veille sur des jours hazardés pour lui plaire;

Le Monarque est un homme, & le Vainqueur un pere;

Ces Captifs tout sanglans portés par nos Soldats,

rare que le Ciel accorde aux Peuples des  
Rois tels que LOUIS LE BIEN AMÉ ! (a).

Le même esprit d'équité qui nous a  
fait prendre la défense de l'Ouvrage de  
M. de Fénelon , fait que nous nous  
croyons obligés de relever quelques er-  
reurs qui se sont glissées dans le *Traité*  
*de l'institution d'un Prince* de M. l'Abbé du

Par leur main triomphante arrachés au trépas ,  
Après ces jours de sang , d'horreur & de furie ,  
Ainsi qu'en leurs foyers au sein de leur patrie ,  
Des plus tendres bienfaits éprouvent les dou-  
ceurs ,

Consolés, secourus, servis par leurs Vainqueurs :  
O grandeur véritable ! O victoire nouvelle !  
Eh quel cœur enivré d'une haine cruelle ,  
Quel farouché ennemi peut n'aimer pas mon  
Roi ,

Et ne pas souhaiter d'être né sous sa Loi ?

Poème de FONTENOY , Monument di-  
gne de ce grand événement , & le seul de tant  
d'Ouvrages qui ont été faits à ce sujet , qui mé-  
rite de passer à la postérité.

( a ) *Gratius nomen est pietatis quam potestatis.*  
Tertul.

*Quod tutius imperium est , quam illud quod  
amoris & caritatis munitur ? Quis securior quam  
REX ille quem non metuunt , sed cui metuntur  
subditi.* Synes , de Regno.

Gaet ,

Guet, erreurs d'autant plus dangereuses, qu'il seroit à craindre que la célébrité de l'Auteur ne les mît en crédit. (a)

M. l'Abbé du Guet a composé ce Traité, comme il le dit lui-même dans une de ses Lettres, pour le Prince de Piémont, que les ennemis de la France se flattoient de placer sur le trône d'Espagne, & à qui sur leur parole, il avoit eu la confiance de le promettre. C'est sans doute avec raison que l'Auteur de sa vie a dit que *quand il n'auroit fait que cet Ouvrage, il mériteroit des louanges infinies, & que sa réputation seroit immortelle*. Aussi ne prétent-on pas y porter la moindre atteinte. Mais on peut dire du moins que comme l'événement a démontré qu'il eût été alors imprudent de se fier à ses prédictions, peut-être seroit-il aujourd'hui dangereux d'adopter tous les principes pour l'éducation d'un Prince.

(a) *Nam in illis rebus quas ingenii exercendi causa speculamur, si quis error irrasperit, innoxius est, neque sit jactura nisi temporis tantum. In his vero qua quisque vivendi causa meditari debet, non modo ab errore, sed etiam ab ignorantia, offensiones, rixas, caedes oriri necesse est. Hobbes, de Cive.*

1  
On ne peut trop louer la grande érudition, la piété, & les bonnes intentions de M. l'Abbé du Guet; mais premièrement on est surpris qu'éclairé comme il l'étoit, il ne se soit point apperçu du tort que fait à son Ouvrage l'esprit de parti qui y régné; en cela il s'est écarté de ce lui de charité dont il a si bien décrit les caractères d'après S. Paul (a). Qu'il est humiliant pour l'humanité que les plus grands esprits ne puissent se défendre de cette contagion! Qu'il est triste pour la Religion que ce mélange vicieux ternisse si souvent l'éclat des vertus les plus éminentes! La piété fait un crime de la simple médisance, & l'on se permet sans le moindre scrupule les satires les plus violentes & les plus noires calomnies. Ainsi l'on croit suivre un zèle religieux, lorsqu'on ne fait que se livrer à toute l'injustice des mécontentemens particuliers. Il est question de former les mœurs d'un jeune Prince, & l'on cherche adroitement à flétrir la mémoire d'un Monarque que l'Europe a respecté à juste titre. On se dit fidèle à son Prince, au

(a) Explication des qualités ou des caractères que S. Paul donne à la Charité. Amsterdam, 1723.

moment, que par toutes sortes de voyes on cherche à le rendre odieux à ses Sujets. (a)

Secondement M. l'Abbé du Guet a voulu parler de tout, & il n'avoit pas également approfondi toutes les matieres sur lesquelles il a écrit. Celles qui regardent la Politique & le Gouvernement que tant d'Auteurs entreprennent

(a) *Ne parlez point mal du Prince de votre Peuple.* Cette parole de l'Ecriture, comme l'a remarqué le sage Auteur de *l'Education d'un Prince*, dont on a parlé ci-dessus, doit s'entendre de tous les Supérieurs tant Ecclesiastiques que Séculiers. L'honneur leur est dû, & il est utile qu'ils soient honorés; & comme le commun du Peuple n'a pas assez de lumiere ni d'équité, pour condamner les défauts sans mépriser ceux en qui il les remarque, on est obligé de demeurer en une extrême retenue, en parlant des Grands & de tous ceux à qui l'honneur est nécessaire. C'est pourquoi c'est une chose très-contraire à la véritable piété, que la liberté que le commun se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent; car outre que l'on en parle souvent témérairement, & contre la vérité, parce qu'on n'est pas toujours assez informé; on en parle presque toujours avec injustice, parce qu'on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner. *De l'Education d'un Prince, par le Sieur de Chantersne, III. Pars.*

de traiter , sont d'un ordre où il n'est pas donné à tous les hommes d'atteindre (a). On peut méditer long-tems inutilement sur ces matieres dans le silence de la retraite. On y prend des idées de réforme qui ne s'accordent pas avec le gouvernement des Etats. Les lumieres & la piété de M. l'Abbé du Guet pourroient égarer un Prince , qui en tout le prendroit pour guide. Celui qui agiroit conséquemment à ses principes , feroit périr non-seulement les Arts , qui sont la gloire d'une Nation , mais les Manufactures mêmes les plus utiles à un Etat. Sous prétexte de réformer quelques abus , il courreroit risque de tout bouleverser (b) ; il feroit fermer tous les spectacles , bruleroit tous

(a) *Post Socratem , Plato , Aristoteles , Cicero , ceterique Philosophi Græci , Latini , denique omnes omnium Gentium , non modo Philosophi , sed etiam otiosi , scientiam hanc civilem , quasi facilem , nullo studio ambiendam , cujuslibet ingenio naturali expositam & propositam atrectaverunt , atrectant quo.* Hobbes , de Cive.

(b) *Sed ratiocinationes hominum interdum rectæ , interdum erroneæ sunt , & proinde id quod concluditur & tenetur pro veritate quandoque veritas , quandoque error est. Errores autem , etiam circa Philosophica hæc aliquando nocent publicè , magnarumque seditionum & injuriarum occasionem præbent. Idem.*

les tableaux & briseroit routes les statuës : & qu'ont fait de pis les Goths qui ont saccagé Rome ! Nous prêchera-t-on toujours la barbarie sous le spécieux prétexte de la dévotion ? Est-ce le moyen de l'inspirer que de la peindre si sauvage ? Quel bizarre fanatisme que de vouloir convertir les Villes en Cloîtres, & les Palais des Princes en Retraites de Solitaires ! Rougissons pour l'humanité de tous ces excès, & n'imputons point à la Religion, mais à l'esprit de domination dont la plupart de ces Docteurs outrés sont possédés, des maximes qui ne tendent qu'à la destruction de la Société.

Avant que d'entreprendre de remédier à un mal, il faut être bien sûr qu'on ne s'expose pas à un plus grand. L'argent que l'on dépense soit en spectacles, soit en édifices publics, n'est pas toujours un argent perdu, comme le suppose l'Auteur de *l'institution d'un Prince*. A Paris, à Rome l'Etat en retire l'interêt par celui qu'y dépensent les Etrangers que la curiosité y attire. D'ailleurs il est avantageux à une Nation d'inspirer à ses voisins une haute idée de sa puissance. Il est aujourd'hui bien reconnu que toutes celles de l'Europe sont à peu près aussi bra-

c iij

ves les unes que les autres. Les Arts sont ce qui met entr'elles la plus grande différence.

Il est, dit M. l'Abbé du Guet, (a) de l'intérêt du bien public que le Prince ne permette pas des Manufactures qui sont tort aux pauvres & aux petits artisans, en leur enlevant la matière de leur travail, & faisant par des machines où le vent & l'eau sont employés, ce qui occupoit le petit peuple. Il doit aussi s'opposer à toutes les inventions, qui font qu'un seul homme tient lieu de plusieurs, & qui leur ôtent par conséquent les moyens de travailler & de vivre. Le grand soin du Prince est que tout le monde soit employé (b). C'est finir par une

(a) Institution d'un Prince, ou Traité des qualités, &c. Par M. l'Abbé du Guet. Vol. II. Chap. XIII. Art. 3. §. 8.

(b) On ne peut mieux réfuter le sentiment de M. l'Abbé du Guet, qu'en lui opposant celui de l'Auteur, quel qu'il soit, qui a pris le nom de Chanterefne : Qu'y a-t-il de plus commode à la vie de l'homme que l'art de faire servir ces deux grands agens de la nature, le vent & l'eau ? La plupart des choses ne se font présentement que par les forces que l'on emprunte de ces deux corps. La moindre science des Mécaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages que l'on en tire ; puisqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en est jamais difficile. On peut

maxime très-sage, mais qui n'a rien de contraire à tout ce qu'il condamne, ou plutôt sur toutes ces matieres, il s'explique en homme très-charitable, mais en fort mauvais politique. Cet Auteur n'a pas songé que c'est réellement multiplier les hommes que de simplifier leur travail, & qu'au contraire de ce qu'il avance, il est du bien public de ne pas faire faire par plusieurs ce qu'un seul pourroit exécuter, parce que ce seroient des bras employés inutilement pour l'Etat. La nécessité qui éveille l'industrie, forcera ceux à qui on ôtera le travail ordinaire, de s'en choisir un autre : il est même de la sagesse du Gouvernement de les aider & de les diriger en cela. D'ailleurs il est peu de Pais où la terre manque aux hommes, & presque par tout les hommes manquent à la terre. En cette partie ils trouveront toujours de l'emploi. La plupart des terres que l'on regarde comme infructueuses, ne le sont que faute d'être cultivées. Il n'y en a presque point où l'on ne puisse dire avec assurance que les hommes ne feroient jamais si simples que de se réduire à ne faire qu'à force de bras ce qu'ils font si commodément par le moyen de l'eau & du vent. De l'Education d'un Prince,

III. Part.

que point qui ne puisse produire quelque chose.

Nous avons devant les yeux l'exemple d'une Nation voisine, qui n'est si riche que parce qu'elle est celle de l'Europe qui connoît le mieux ses intérêts. L'Angleterre est communément mieux cultivée que la France, & nulle part les Manufactures ne sont plus florissantes; ce n'est pourtant pas que, proportion gardée, elle soit beaucoup plus peuplée que nos Provinces, c'est qu'on y tire un plus grand parti du travail & de l'industrie des hommes. Les Anglois accoutumés à calculer, connoissent le prix de chaque homme; ils sçavent que moins ils en emploient dans leurs Manufactures, plus ils rendent de Cultivateurs à la terre, ou de Matelots à leur Commerce. Ce seroit perfectionner les Métiers que de diminuer le nombre de ceux qui y sont employés. (a) Il en est où l'on pourroit faire

(a) Nous apprenons avec plaisir que M. Vaucanson vient d'imaginer un moyen aussi simple qu'ingénieux, de faire aller par le même mouvement douze métiers d'étoffe de soye, & que par cette invention une seule personne suffira pour les conduire. Toutes les fois que des hommes feront un pareil usage de leurs talens, ils

exécuter par, des femmes ce qui occupe  
des hommes dont nos campagnes ont  
besoin. Voilà quel doit être le but de  
nos Mécaniciens, & non d'amuser le  
Peuple par des Machines de pure curio-  
sité, & qui plus elles supposent d'habi-  
leté, plus elles mettent en droit de re-  
procher à ceux qui les ont inventées, (a)  
le tems qu'ils ont donné à des merveilles  
inutiles.

Il n'est pas étonnant que les voyages de  
Cyrus & Séthos, Romans composés dans  
le même esprit que celui de Télémaque,  
n'aient pas eu le même succès. Les Au-  
teurs de ces Ouvrages, d'ailleurs très-  
estimables, du moins par le but qu'ils se  
sont proposé, ne parlent qu'à l'esprit,  
si on veut persuader la vertu, aux jeu-  
meriteront d'être regardés comme des personnes  
utiles à l'Etat.

(a) *Mechanicus autem, dit le Chancelier Ba-*  
*con, si ei contigerit jam prius inventa subtilius po-*  
*lire aut qua separatim observaverit componere & si-*  
*mul representare, sa demum inter rerum inventores*  
*numerari.* Et c'est avec raison qu'il reproche aux  
hommes de se laisser ainsi duper par cette es-  
pece de charlatans, & *huc descendere ut minores*  
*istas industrias & inventorum addisamenta pro no-*  
*vis inventis estimant.* Baconi Philos. cogitata &c.  
vifa.

nes gens sur-tout, c'est au cœur qu'il faut s'adresser. (a) Les raisonnemens les fatiguent : dans l'âge même où on a le plus de besoin de Maîtres, (b) on n'en veut point ; on ne veut que des amis. Celui qui vous touche, vous paroît le vôtre. *Quodque à docentibus desideramus, id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur : non solum mite ac placidum, sed plerumque blandum & humanum, & audientibus amabile atque jucundum.* (c) Dans celui qui prend la voye du sentiment pour nous enseigner nos devoirs, on ne voit plus un Maître qui ne cherche qu'à exercer son empire & contrarier nos penchans, on ne voit qu'un ami qui s'intéresse à notre bonheur. (d)

Que le Lecteur nous permette de faire à ce sujet une réflexion qui peut être utile

(a) *Docere debitum est, permovere necessarium.* Cicer.

(b) « Au seul nom de Leçon les Enfans prennent l'allarme ; ils se tiennent sur leurs gardes, & leur esprit se ferme à tout ce qu'on leur dit, comme si on avoit dessein de leur dresser des embûches » M. Rollin, de la maniere d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres.

(c) Quint. Inst. Orat. Lib. VI.

(d) *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit.* Ecclesi.

à ceux qui se mêlent d'écrire. En quelque genre d'Ouvrage que ce soit, c'est entendre bien mal ses intérêts que de ne pas tourner du côté du sentiment les matières qui en sont susceptibles : Quel usage plus avantageux peut-on faire de son esprit qu'à donner une bonne idée de son cœur ! Quand vous lisez Télémaque vous sentez que de l'amour de l'Ouvrage vous passez à l'amour de l'Auteur. Combien d'Ecrivains au contraire se font haïr ou mépriser par le seul ton de leurs écrits ! Celui qui veut faire trop valoir sa science ou son esprit, indispose ses Lecteurs contre lui : le ton de maître qu'il prend avec eux, les révolte. De tous les caractères le plus odieux, c'est celui d'un homme qui veut toujours paroître éminent. C'est en quelque façon un reproche taie qu'il fait au reste de l'espèce humaine. Il semble vouloir humilier les autres en s'élevant. Ceux qui ont cette supériorité, se gardent bien de l'affecter, & ceux qui l'affectent, sûrement ne l'ont pas. M. de la Motte, l'homme du monde le plus aimable dans la société, ne s'est fait tant d'ennemis que par cet air de vanité & de présomption qui règne dans beaucoup de ses Ouvrages. Un de ses Antagonistes le-

sage Auteur de l'*Epire de Cléo*, a éprouvé de combien la modestie releve le prix des talens ; & quant au sentiment, c'est à la maniere dont il l'a traité dans le *Préjugé à la mode* & dans *Mélanide*, qu'il doit cette réputation si flatteuse, qui fait également honneur à ses mœurs & à son esprit. Que ceux qui sont le plus scrupuleux sur les Ouvrages que l'on doit permettre aux jeunes gens de lire, ne s'étonnent pas de ce que nous citons des Comédies ; celles-ci n'ont rien du frivole qui régné dans la plûpart de nos Pièces modernes, où plutôt elles ne contiennent que des leçons qui peuvent leur être utiles (a), l'honnêteté & la vertu y sont

(a) Il y a peu d'Ouvrages de Théâtre dont on puisse tirer plus de parti pour l'éducation de la jeunesse, que de ceux de M. de la Chaussée. Nous n'en donnerons qu'un exemple ; Voici comment parle une mere aussi tendre que sage à un fils sans fortune :

- « Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
- « Ayez donc sur vous même un peu plus de pouvoir ;
- « Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
- « Il faut au fond des cœurs vous faire un héritage :
- « Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment.

peintes de couleurs si vraies & si attrayantes, qu'on ne peut les lire sans en estimer & aimer l'Auteur. On croit y voir ses mœurs dans celles qu'il se plaît à exprimer. Tel est le but que tout Ecrivain sage doit se proposer. C'est pour leur propre avantage que nous conseillons à ceux qui travaillent à des Ouvrages de Theatre de suivre à cet égard l'exemple de M. de la Chaussée. On exige qu'un Poète soit Philosophe, & de plus qu'il prête à la Morale les charmes du sentiment. Il doit dans tout ce qu'il fait paroître honnête & ami de la vertu. (a) Ce n'est que par là qu'il peut plaire aux personnes

» On les gagne avec peine, on les perd aisément ;

» Mais la douceur attire & retient sur ses traces

» La faveur, l'amitié, la fortune & les graces ;

» La hauteur n'a jamais produit que des malheurs, &c. *Mélanide.*

Peut-on donner à tous ceux qui sont dans le même cas une leçon plus instructive & plus touchante ?

(a) *Speciosa locis morataque recte:  
Fabula . . . . .*

*Validius oblectat populum, meliusque moratur  
Quam versus inopes rerum nugaeque canore.  
Horat. de Arte. Poët.*

sages & raisonnables , & parmi celles qui le sont le moins , il n'en est point d'assez corrompues pour ne pas l'approuver. C'est ainsi qu'a pensé le sage & sçavant Strabon , qui dit que le génie & l'excellence du véritable Poëte ne consistent dans aucune autre chose que dans une juste imitation de la vie , que son art s'exerçant principalement sur les hommes & sur les mœurs , il ne peut y réussir s'il ne connoît la vertu & l'excellence de la nature humaine , à laquelle il doit nous rappeler , & qu'il est impossible qu'il soit un grand Poëte , s'il n'est auparavant parfaitement un honnête homme. (a) Un autre Auteur célèbre de nos jours , c'est celui de *Mérope* , a dû principalement à l'art avec lequel il a touché le sentiment dans cette Pièce le grand succès qu'elle a eu. La II. Scene du II. Acte est un chef-d'œuvre en ce genre (b). Dans ses premières Pièces il

(a) Livre I.

(b) Nous n'en rapporterons que quelques traits.

MÉROPE.

Et quel rang vos parens tiennent - ils dans la Grece ?

EGISTE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse.

a trop employé le ton épique qui lui est  
familier, & qui est entièrement étranger  
à la Tragédie. Elles sont remplies de  
choses belles à la vérité, mais souvent  
aussi déplacées que le sont dans les Ro-  
mans qui ont donné lieu à cette digres-

Ceux dont je tiens le jour Policlete, Sirris,  
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris;  
Leur sort les avilir; mais leur sage constance  
Fait respecter en eux l'honorable indigence.  
Sous ces rustiques toits, mon pere vertueux,  
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

Ce faux instinct de gloire égara mon courage;  
A mes parens flétris sous les rides de l'âge,  
J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours:  
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours;  
Le Ciel m'en a puni; le Ciel inexorable  
M'a conduit dans le piège & m'a rendu coupable.

M E R O P E.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité:  
Le mensonge n'a point cette simplicité.  
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;  
C'est un infortuné que le Ciel me présente.  
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux,  
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.

fron, un long détail de Science (a) ou des Dissertations Théologiques (b). Les Auteurs de ces deux Ouvrages pour avoir trop songé à donner une haute idée de leur sçavoir, ont manqué leur but, s'ils avoient celui de se faire lire. D'ailleurs de quelle utilité peut être un pareil étalage d'érudition dans des Ouvrages de cette espèce; ils ne seront toujours que frivoles pour ceux qui sont instruits: ceux qui ne le sont pas, ne sont pas faits pour y rien comprendre.

Celui qui a entrepris de nous donner *l'idée d'un Roi parfait* (c) ne l'avoit pas,

Il me rappelle Egiste; Egiste est de son âge;  
Peut-être comme lui de rivage en rivage,  
Inconnu, fugitif, & par tout rebuté,  
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté;  
L'opprobre avillit l'ame & flétrit le courage, &c.

Ceux qui élèvent la jeunesse devraient choisir dans nos Pièces de Theatre de pareils morceaux pour exercer la mémoire des enfans. Ce seroit un des meilleurs moyens de leur former tout-à-la-fois & l'esprit & le cœur.

(a) Séthos.

(b) Les Voyages de Cirus.

(c) *L'idée d'un Roi parfait*, par M. de Chancierge. A Paris, 1719.

& on ne doit pas en être surpris , puisqu'il avouë lui-même que le regard seul d'un Prince qui ne pouvoit alors être remarquable que par les graces de la jeunesse , lui a inspiré ce qu'il a écrit dans son Livre. Ce n'est point dans les traits du visage qu'il faut chercher une idée qui ne demande pas moins que l'assemblage de toutes les vertus. Le regne glorieux de ce Prince , règne déjà consacré par l'amour de ses Peuples , en laissera une plus complete que celle que tant d'Auteurs ont tâché de nous tracer.

Nous aurions tort de passer sous silence le petit *Traité de l'institution du Prince* de M. de Péréfixe , Précepteur de Louïs XIV. il est écrit en Latin ; c'est un Sommaire très-judicieux de la maniere d'élever & d'instruire un Prince né pour gouverner un grand Etat.

Nous mettrions au rang de ces Ouvrages le *Recueil des maximes veritables & importantes pour l'institution du Roi.* (a), qui fut fait dans la minorité de Louïs XIV. attendu qu'il est en effet rempli de leçons excellentes pour les Rois. Mais indépendamment de la haine violente que l'Auteur y témoigne pour le Cardi-

(a) A Paris , 1663.

nal Mazarin, on y trouve aussi beaucoup de principes & sur la Religion & sur la Politique, dont les conséquences pourroient être dangereuses, & qui furent alors censurées avec justice par le Magistrat. (a)

Une des maximes sur lesquelles il appuie le plus, paroît ne renfermer qu'une vérité commune, mais cependant importante; puisqu'on ne s'apperoit pas que dans le monde on en soit persuadé, c'est que la véritable science des hommes, & particulièrement des Princes, c'est la morale. C'étoit bien aussi l'opinion de Platon qui l'a toujours eu pour seul & unique objet de sa Philosophie. Les Princes ne sont pas seulement des hommes, mais ils doivent commander à des hommes; & comment le peuvent-ils

(a) L'Auteur y a ajouté une Traduction en vers François du Poëme Latin, du Chancelier de l'Hôpital sur le sacre de François II. & qui contient une excellente instruction de la manière dont un Roi doit gouverner son Etat. Un célèbre Académicien François a fait par ordre de M. le Duc, alors Premier Ministre, des Maximes en vers sur le Gouvernement, que pour l'intérêt du Public nous souhaiterions de voir paroître. La postérité perdrait beaucoup si elle étoit privée de ce précieux morceau.

faire, s'ils ne se connoissent eux-mêmes  
 & les autres dans leurs défauts & dans  
 leurs passions, & s'ils ne sont instruits  
 de leurs devoirs : C'est par conséquent  
 dans cette science qu'il faut principale-  
 ment former l'esprit des Princes. Peu  
 d'Ouvrages sont plus propres pour cet  
 effet que la Citopédie. Ce doit être le  
 Manuel des Princes nés pour régner. Ils  
 peuvent tirer aussi un grand profit de la  
 lecture de Philippe de Comines, le Prin-  
 ce de nos Historiens. (a) C'est bien avec  
 raison qu'il a dit que : Bêtes ne simples  
 gens ne s'amuseroient pas à lire ses Mémoi-  
 res, mais que Princes & autres gens de  
 Cour y trouveroient de bons avertissements.  
 (b)

C'est ce que nous croyons pouvoir

(a) L'Histoire, quand elle est bien enseignée,  
 devient une École de Morale pour tous les hom-  
 mes, elle décrie les vices, elle démasque les  
 fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des  
 préjugés populaires, elle dissipe le prestige en-  
 chanteur des richesses, & de tout ce vain éclat  
 qui éblouit les hommes, & démontre par mille  
 exemples, plus persuasifs que tous les raisonne-  
 mens, qu'il n'y a de grand & de loisible que  
 l'honneur & la probité. (M. Rollin, de l'utilité  
 de l'Histoire.)

(b) Livre III. Chap. 8.

assurer avec confiance des Lettres de M.  
de Fontenay, & c'est pourquoi nous n'a-  
vons pas craint de les faire imprimer  
après les differens écrits dont nous ve-  
nons de parler. On ne peut trop multi-  
plier les Ouvrages qui tendent à rendre  
les hommes meilleurs, ne fût-ce que pour  
opposer une digue au torrent d'écrits  
pernicieux pour les mœurs dont le pu-  
blic est infecté.

Jamais on ne vit paroître tant d'Ou-  
vrages frivoles & indécens que dans ce  
siècle (a). Despreaux s'est plaint que de  
son tems la lecture des Romans gâtoit  
la jeunesse: qu'eût-il dit de ceux d'au-  
jourd'hui, où le libertinage le plus scan-  
daleux est peint des couleurs les plus at-  
trayantes? (b). A mesure que le Théâtre  
est devenu plus châtié, la licence qui  
en a été proserite, s'est emparée de ce  
nouveau genre d'écrits (c). Un bel es-  
prit de nos jours a dit que: *l'Histoire*  
*étoit le Roman de l'Antiquité*. Et que nos  
*Romans étoient l'histoire de ce siècle*. Si cela

(a) *Hæc nunc seria deducunt in mala. Horat.*

(b) *In vitæ va' tanquam vulnera attingo: sed  
visi' hæc va' tanquam sanari non possunt. Tit. Liv.*

(c) *Certatur ingenti quodam nequitia certami-  
ne. Senec. de Ira. Lib. II.*

est ainsi, à quel degré de dépravation  
ne sommes-nous pas parvenus! (a) Il  
est vrai que le goût que l'on a pour ces  
fortes de Livres, ne justifie que trop son  
idée; mais il est bien étonnant que ceux  
qui se reconnoissent dans ces portraits,  
ne s'apperçoivent pas de leur difformité.  
Nous ne craignons pas de blâmer ou-  
vertement ce que ceux d'entre ces Ecri-  
vains qui ont quelque honnêteté, sont  
forcés de condamner eux-mêmes, & ce  
que ceux qui ont le plus d'esprit ne vien-  
droient pas à bout de justifier. On se  
trompe lorsque l'on croit les Livres in-  
différens; ils influent beaucoup sur les

(a) *Maximas virtutes jacere omnes necesse est  
voluptate dominante. Cicero de fin. Il est sûr que  
la Nation est entièrement changée, pour ne pas  
dire corrompue, depuis que le goût des choses  
frivoles s'en est emparé. Malarum rerum indus-  
tria invastit animos. Cansandi, seltandique nunc  
obscena studia effeminatos tenent. Paris est aujour-  
d'hui ce qu'étoit Rome du temps d'Ammien Mar-  
cellin. Paucis domus studiorum feris cultibus ante  
celebrata, nunc ludibriis ignavia torrentes exun-  
dant, vocali sono, perslabili immittit fidium resul-  
tantes. Denique pro philosopho cantor, & in locum  
oratoris doctor artium ludicrarum accitur, & Biblio-  
thecis sepulcrorum ritu clausis, fabricantur hydrau-  
tica, & lyra, sibiaque, & histrionici gestus in-  
strumenta. Ammian. Marcell.*

mœurs. (a) C'est par cette voye que les vices de la Capitale se répandent sur toute la surface du Royaume. Nos Romans modernes, qui ne font autre chose que l'apologie de nos vices, sont les Catéchismes de la jeunesse. Il est du bel air de les avoir lûs, & d'en sçavoir raisonner. Peut-on s'étonner après cela de la voir donner avec tant de fureur dans le libertinage le plus dissolu.

Tels sont les Ouvrages qui seuls aujourd'hui ont le privilege de passer pour ingénieux; on s'y trompe, ils ne sont qu'indécens. Les hommes les plus ignorans sont les plus habiles à écrire des obscénités, & personne n'en écrit que sans d'esprit & d'invention. C'est la pensée d'un Philosophe Anglois, (b) qui a toujours eu pour objet la réforme des mœurs de la Nation & le bien de l'humanité en général. Si tous les gens raisonnables regardent comme l'ami & le bienfaiteur de son pais celui qui fait un usage si hon-

(a) *Sed va tibi flamen moris humani quis resistet tibi? Quamdiu non sillaberis? ... Non omnino per hanc turpitudinem verba ista commodius discuntur, sed per hac verba turpitude ista confidentius perpetratur.* D. Aur. August. Confess. Lib. I.

(b) M. Addison.

nête de ses talens , peut-on s'empêcher de donner les noms contraires à celui qui ne les employe qu'à corrompre les mœurs?

Les femmes même qui auroient tant de raisons de se plaindre de ces Livres , qui font des portraits si odieux de leurs mœurs, ne rougissent pas d'en prendre le parti. Depuis qu'à la honte du Sexe & de notre Nation , on croit louer une femme en disant que c'est un *honnête homme* (a) , il y en a plus qui se contentent d'aspirer à cet éloge , qu'il n'y en a qui le méritent (b) , & toutes ne prennent pas garde qu'on ne le leur donneroit pas , si on pouvoit les louer sur leur vertu. (c) Que la célèbre Ninon Lenclos, on dit célèbre, parce qu'on peut l'être par toute sorte de voye , que la célèbre Ninon Lenclos donc se soit contentée d'un pareil éloge , à la bonne heure , elle n'avoit pas vécu de façon à

(a) » Il ne faut louer ni les hommes pour être  
» semblables aux femmes , ni les femmes pour  
» ressembler aux hommes. « *Plutarque. Dits*  
*Notables des Lacédémoniens.*

(b) *Nomina honesta praecanduntur vitiis. Tacit.*

(c) *Definit esse remedium locis , ubi quae fuerant  
vicia mores sunt. Sen. Ep. 39.*

prétendre à un autre. Mais comment tant de femmes peuvent-elles être flattées d'une louange que la vertu de celle qui la reçoit lui attire souvent moins que le vice de celui qui la lui donne ! Il est, il faut l'avouer, assez étonnant qu'aujourd'hui que toutes les idées d'honnêteté sont entièrement renversées, on ne se soit pas encore avisé d'écrire les Mémoires de cette Ninon tant vantée, (a) pour la proposer comme un modèle à notre siècle. Ce seroit une matière propre à exercer la plume d'un jeune homme qui voudroit se faire une réputation de bel esprit.

Enfin les Contes des Fées, autrefois uniquement destinés à l'instruction des enfans, & à leur inculquer les premiers principes de la Morale, sont devenus des sources empoisonnées de dépravation. Voilà à peu près ce qui forme l'éducation de notre jeunesse. Ceux qui veulent s'instruire davantage, bornent leur lecture à toutes ces misérables Brochures qu'enfante la malignité, & qui leur gâtent l'esprit. Comme les premiers leur

(a) *Qualem commendas etiam atque etiam aspice ne max. Incutiant aliena tibi peccata pudorem.*  
Horat.

corrompent

corrompent le cœur. C'est dans ces Ecrits superficiels, fruits hâtifs d'une plume mercenaire & famelique (a) l'amusement des gens oisifs & la pâture des ignorans, que nos jeunes gens puisent cet esprit de satire, qui leur est si familier, & qu'en effet ils deviennent méchans, sans devenir plus habiles. (b) Ces prétendus préservatifs contre le mauvais goût du siècle, la principale Ecole de toute notre jeunesse de Robbe, sont des Critiques aussi ameres qu'injustes, & dont une ironie, communément plus insultante qu'ingénieuse, fait le principal mérite. (c) Souvent même ce sont des Libelles, qui n'ont de remarquable que l'impudence

(a) *Verum ita riores, ita commendare dicaces  
conveniet sargros. Horat.*

(b) « Il ne faut point, dit la Bruère, mettre  
« un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le  
« goût, c'est corrompre son jugement & celui  
« des autres; mais le ridicule qui est quelque  
« part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace,  
« & d'une manière qui plaise & qui instruisse. »  
Faute d'honnêteté, nos Critiques modernes  
font continuellement ce que ce judicieux Ecrivain condamne; parce que faute d'esprit, ils ne peuvent faire ce qu'il prescrit.

(c) *Non tali auxilio nec defensoribus istis tempus eget. Virg.*

de l'Auteur, qui ose les avoüer, impudence que les honnêtes gens se scandalisent de voir toujours la même & toujours impunie. Les Livres de Cicéron, de Sénèque, de Plutarque, en un mot tous ceux qui sont propres à éclairer l'esprit & à former les mœurs, sont regardés comme des Ouvrages de Pédanterie. On ne fait plus de cas que de ces Livres nouveaux, qui ne blessent pas moins le sens commun que l'honnêteté, & où l'on trouve tant d'esprit, (a) aujourd'hui que l'on a de si fausses notions de toutes choses. *Refli apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est.* (b)

(a) Ceux qui ne suivent pas les maximes de notre siècle, ne peuvent mettre de trop bonne heure entre les mains de leurs enfans un Livre que M. l'Abbé Dolivet vient de publier, & qui a pour titre : *Pensées de Cicéron pour servir à l'éducation de la jeunesse.* A Paris, chez Coignard 1744.

*L'instruction d'un Pere à son Fils sur la manière de se conduire dans le monde,* par M. du Puy la Chapelle.

*Les instructions pour un jeune Seigneur, ou l'idée d'un galant homme,* par M. de la Chétardie.

*Les avis d'une Mere à son Fils & à sa Fille,* par M<sup>me</sup> la Marquise de Lambert, sont encore des Ouvrages dont nous croyons que la lecture peut être très-utile aux jeunes gens.

(b) Senec. Epist. 123.

» Penser peu , parler de tout , ne dou-  
 » ter de rien , n'habiter que les dehors  
 » de son ame , & ne cultiver que la su-  
 » perficie de son esprit ; s'exprimer heu-  
 » reusement , avoir un tour d'imagina-  
 » tion agréable , une conversation légère  
 » & délicate , & sçavoir plaire sans se  
 » faire estimer ; être né avec le talent  
 » équivoque d'une conception prompte ,  
 » & se croire par là au-dessus de la réflé-  
 » xion ; voler d'objets en objets sans en  
 » approfondir aucun ; cueillir rapide-  
 » ment toutes les fleurs , & ne donner  
 » jamais aux fruits le tems de parvenir à  
 » maturité ; c'est une foible peinture de  
 » ce qu'il a plû à notre siècle d'honorer du  
 » nom d'esprit. » ( a )

Dans le tems que nous nous proposons  
 de donner ces Lettres au Public, il nous en  
 est tombé entre les mains une de MILTON,  
 qui n'a pas encore paru dans notre Lan-  
 gue , & qui contient un plan de Réfor-  
 mation de la maniere d'élever la Jeunesse  
 en Angleterre. Nous espérons que le  
 Lecteur nous sçaura gré de ce nouveau

( a ) *Extrait d'un Discours prononcé à l'ou-  
 verture du Parlement de Paris par M. Daguesseau ,  
 alors Avocat Général , aujourd'hui Chancelier de  
 France.*

présent que nous lui faisons. Le fruit de plusieurs années d'étude & de réflexions de l'Auteur du PARADIS PERDU, ne peut pas être un Ouvrage indifférent pour le Public. Si cette Lettre ne regarde pas immédiatement l'éducation des Princes, on ne peut pas dire qu'elle y soit totalement étrangère. En général elle interesse le bien de l'humanité, & tout ce qui peut y contribuer, en quelque façon que ce soit, est toujours précieux. Nous nous croyons plus polis que nos voisins; mais nous sommes forcés d'avoüer qu'ils sont plus sages que nous. Rien ne fait tant d'honneur à l'Angleterre que de voir que le plus grand Poëte & l'un des plus célèbres Philosophes \* qu'elle ait eus, ont assez senti de quelle importance étoit l'éducation des Enfans, pour s'en occuper sérieusement. Platon leur en avoit donné l'exemple, & ils ne l'ont suivi que parce qu'ils étoient comme lui de cet ordre supérieur des hommes qui voyent comme grand ce qui semble petit aux yeux du vulgaire, & trouvent en effet petit ce qui lui semble grand. C'est dans les Ecrits de celui que l'on doit regarder comme le Père de la Philosophie

\* Locke.

Morale (a), que le Poëte Anglois a puisé une partie de ses Principes, & celui-ci sur-tout, qui est la base de tous les autres : *que le but de l'instruction des jeunes gens, aussi bien que du Gouvernement des Peuples est de les rendre meilleurs.* La multiplication des vertus naît de la bonne institution & de la bonne discipline des Sociétés. » Quand il seroit vrai, » ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un » autre cœur ni une autre complexion, » qu'elle ne change rien dans son fonds, » & ne touche qu'aux superficies, je ne » laisserois pas de dire qu'elle ne lui est pas » inutile. » (b) C'est la Bruiere qui s'exprime ainsi, & constamment il n'en dit pas assez. Un seul exemple en fournira la preuve. » Agesilas, dit Plutarque, » (c) eut cela de propre plus que les autres de cette qualité, qu'il vint au degré de commander, ayant appris dès l'enfance à obéir, ce qui fut cause qu'il » scût beaucoup mieux que nul autre Roi » s'accommoder & se comporter avec ses

(a) Platon,

(b) Caracteres de Théophraste.

(c) Vie d'Agesilas, Traduct. d'Antyot.

» Sujets , ayant ajoûté à la grandeur  
 » Royale & aux façons de Prince qu'il  
 » avoit de nature , la courtoisie & la pri-  
 » vauté qu'il avoit de nourriture. » (a) Le  
 Philosophe Xénophon qu'il avoit auprès  
 de lui , qu'il aimoit & duquel il faisoit  
*grand compte , lui persuada d'envoyer querir*  
*ses enfans pour les faire nourrir en Lacédé-*  
*mone , là où ils apprendroient la plus belle*  
*science que les hommes sçauroient appren-*  
*dre , c'est à sçavoir obéir & commander.*

(a) C'est parce que Henri IV. avoit eu une  
 éducation à peu près semblable , qu'il est devenu  
 un des plus grands Rois de la Monarchie Fran-  
 coise , & qu'il a sçu conquérir par sa valeur un  
 Royaume qui lui étoit dû par sa naissance , &  
 qu'il méritoit par ses vertus. Puisse le jeune He-  
 ros d'Ecosse , qui suit si glorieusement ses traces ,  
 triompher aussi heureusement de ses ennemis !  
 Comment ne s'intéresseroit-on pas au sort d'un  
 Prince , qui pour monter sur un Trône qui lui  
 appartient , fait aujourd'hui ce qu'ont fait les  
 plus grands Héros de l'antiquité. Il peut bien  
 dire avec l'Egiste de M. de Voltaire :

» Hercule , ainsi que moi , commença sa carrière ;  
 » Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;  
 » Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité ,  
 » Pour avoir , comme moi , vaincu l'adversité.

Merope , Acte IV.

Et ce que nous lisons dans l'Histoire des Siècles & ce que nous voyons tous les jours sous nos yeux, tout nous prouve également non-seulement les avantages, mais la nécessité absolue d'une bonne éducation.

Dans les Réflexions de Milton il y a beaucoup de choses qui ne sont propres qu'à son pays; il y en a aussi qui se sentent de la haine qu'il avoit pour le Gouvernement Monarchique. Il n'est pas étonnant qu'il ait adopté les principes de Cromwel, dont il étoit Secrétaire, & qu'ayant la tête chaude, il se soit laissé emporter à cet enthousiasme Républicain, qui lui a fait composer l'Ouvrage le plus violent qui ait jamais été fait contre la Royauté. (a) Mais dans cette Lettre même il est aisé de s'appercevoir que ç'a été un des plus sçavans hommes qui aient vécu. C'est par cette vaste érudition, jointe à un heureux génie, qu'il est devenu le plus grand de tous les Poètes modernes. Aussi son *Paradis Perdu* n'est-il pas l'Ouvrage de sa jeunesse: Peut-être alors en avoit-il conçu l'idée; mais avant que de l'exécuter, il avoit

(a) *Defensio pro Populo Anglicano*, &c.

vécu avec les hommes, il avoit connu l'usage & la puissance des passions, il avoit l'esprit orné de la connoissance de toutes les Sciences & de tous les Arts. (a)

Sans examiner si la maniere d'élever la jeunesse que Milton propose est aisée à réduire en pratique ; il est sûr que son plan est rempli de vûes très-fines & très-sages, & qu'il paroît contenir tout ce qui est nécessaire pour former un Citoyen utile à sa Patrie & agréable à la société. (b). Ce qui suppose des sentimens vertueux dans l'ame, des lumieres dans l'esprit & des graces dans la personne. Les études du Grec, de l'Hebreu & des Dialectes Syriacques & Chaldéens ne peuvent convenir qu'à peu de personnes, & sont absolument inutiles aux Princes ; mais rien ne convient mieux à

(a) Ce que Cicéron demande dans un Orateur, n'est pas moins nécessaire pour former un grand Poëte. *Mea quidem sententiâ, nemo esse poterit omni laude cumulatus Orator, nisi erit omnium rerum magnarumque artium scientiam consecutus.* Il en donne la raison ailleurs ; *Omnes Artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quoddam inter se continentur.* Cicer. pro Archia. Poëtâ.

(b) *Quid debeat quid non ; quæ virtus quæ ferat error.* Horat. *De Arte Poëtâ.*

leur éducation que l'ordre des connoissances qu'il propose ; il est proportionné au progrès des forces de l'esprit , & par conséquent les augmente par la maniere sage de les employer. Elles sont de la même nature que celles du corps. D'un côté elles se perdent dans l'inaction , de l'autre un trop grand effort les épuise.

Nous croyons aussi devoir laisser au Lecteur judicieux à peser les raisons qui ont porté Milton à ne commencer son plan d'éducation qu'à seize ans , contre l'avis de tant d'Auteurs qui reprochent comme une perte irréparable celle des premières années. (a) Et il faut avouer que ce seroit lui faire une injustice que l'accuser d'abandonner entièrement un tems si précieux. Seulement il juge que c'est à seize ans qu'il est plus convenable de commencer l'éducation commune dont il donne le projet.

Il est certain que les plaintes qu'il

(a) Voyez le Livre que nous avons cité , où l'Auteur se propose sur-tout de faire sentir de quelle conséquence sont les sept premières années de la vie.

Les Grecs pour dire qu'un homme excelloit dans un art , disoient qu'il le sçavoit en homme qui l'avoit appris dès son enfance , *αὐθιγάς*.

fait de la maniere ordinaire d'élever la jeunesse, ne sont que trop bien fondées. (a). Le même abus règne parmi nous, ou plutôt il est général. L'exemple & la mode gouverne les hommes, rarement la raison. On passe 9 ou 10 ans dans un College à n'apprendre qu'imparfaitement quatre mots latins, que l'on oublie sitôt qu'on en est sorti, & cela parce qu'on y est condamné par un pere, qui n'a pas lui-même été mieux élevé. C'est de tout tems qu'on s'est arrêté à l'étude des mots, & qu'on a négligé celle des choses. (b) Vainement dans les siècles éclair-

(a) » La nature elle-même, toute grossière  
 » qu'elle est dans sa premiere simplicité, est un  
 » meilleur guide en toute chose, que cette Lo-  
 » gique de College & ce sçavoir pédantesque...  
 » Les simples amusemens des gens du monde  
 » forment mieux la jeunesse que les profondes  
 » recherches des Pédans. Le commerce des pre-  
 » miers est l'unique antidote que nous ayons  
 » contre le génie particulier à ceux-ci, qui n'est  
 » propre qu'à rendre la Science même & le Sça-  
 » vant également haïssables.

Le Comte de Shaftesbury. *Avis à un Auteur,*

(b) *Quos videmus omni curâ morum post ha-  
 bitâ, quæ vera Philosophia est, in nescio quibus ar-  
 gumentatiunculis, in nugis sophisticis, in puerilibus  
 argutiolis quod suâ jam atata Euphrates Themisius  
 conquerebatur summam sapientiam ponere!*

21. Casaub. in Prefatione Commentarii ad Pers.

rés des esprits sages se sont élevés contre une méthode si défectueuse (a), & qu'on devoit renvoyer à ces tems barbares où l'ignorance Monachale tenoit lieu de science. (b) Les efforts que l'on a faits pour introduire des méthodes raisonnables, ont été inutiles. Ceux qui sont chargés d'élever la jeunesse, se sont constamment refusés à toutes celles qui sortent d'un usage purement mécanique. L'excellente *Méthode d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres* de M. Rollin a plus réussi auprès des gens du monde, qu'auprès des gens de Collège. Ceux-ci la lisent sans fruit, puisque soit paresse, soit incapacité, ils ne la mettent pas en pratique. Pour suppléer à ce défaut, nous conseillons fort aux jeunes gens qui veulent s'avancer dans les sciences & dans la vertu, de prendre M. Rollin

(a) *Cogitavit & illud in moribus & institutis Academicarum & similium Convocationum quæ ad doctorum hominum sedes & operas munus destinata sunt, omnia progressui scientiarum in ulterius adversa inveniri, &c.*

Fran. Baconi scripta in naturali & universali Philosophia. Cogita & visa.

(b) Montagne remarque judicieusement que la meilleure partie des Sciences qui sont en usage, sont hors de notre usage.

pour guide. Ils profiteront beaucoup à recommencer pour ainsi dire un nouveau cours d'étude avec lui. Le conseil que nous leur donnons est fondé sur l'expérience, & c'est en ce sens que l'on doit entendre ce que M. l'Abbé d'Olivet a dit de lui, *que personne n'a écrit pour la jeunesse ni avec de meilleures intentions, ni avec plus de succès.*

Quant à nos Ecoles publiques, elles sont encore les mêmes, & c'est avec raison qu'un Sçavant (a) que nous venons de perdre s'étonne que les Colleges qui ne doivent se proposer que l'utilité publique, ne changent pas leur ancienne manière qui y est si contraire. A l'exemple de tant d'autres Auteurs célèbres dont nous avons parlé, il a écrit lui-même aussi sur l'éducation des enfans. *Point important, ce sont ses propres expressions, & dont dépendent plus que de tout autre, la gloire & le bonheur d'une Nation;* (b) point rebattu, mais qu'avec raison il soutient ne pouvoir l'être trop, puisqu'il est toujours négligé.

(a) M. l'Abbé Gédoyen.

(b) Oeuvres diverses de M. l'Abbé Gédoyen, de l'Académie Française, *De l'éducation des Enfans.* A Paris chez de Bure, 1745.

La maniere particuliere d'instruire les jeunes gens, qu'il propose, pour nous servir encore de son langage, est très-propre à leur embellir l'imagination, à leur élever l'esprit & à leur donner une certaine finesse de goût qui de toutes les qualités de l'esprit est peut-être la plus rare (a). Le grand défaut de l'éducation des jeunes gens en France est qu'on donne une grande attention à leur former le corps, & qu'on ne prend pas le moindre soin de cultiver leur esprit. On fatigue leur mémoire sans éclairer leur entendement. Dans cette espece de Dissertation que M. l'Abbé Gedoyne a faite pour l'Académie des Inscriptions dont il étoit Membre, il examine de nouveau cette question tant de fois discutée, & que Quintilien a traitée avec plus d'étendue & d'éloquence que personne : sçavoir si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particuliere. M. Rollin qui en a fait un des articles de son Traité des Etudes (b), a adopté le sentiment de ce grand Maître de l'Elo-

(a) *Ingenuas didicisse fideliter artes. Emollis mores, nec finis esse feror.* Ovid.

(b) Tome IV. Livre VI. Article 2.

quence, & s'est comme lui déclaré en faveur de l'éducation publique. L'un & l'autre l'ont cruë plus favorable à l'avancement dans les Sciences, & quant aux mœurs, le point en effet le plus essentiel; (a) & qui seul paroît les avoir fait balancer; il n'est malheureusement que trop vrai que les Enfans à cet égard ne sont guère plus en sûreté au sein de leur famille, que dans les Colleges publics. Quoi de plus dangereux pour eux que le mauvais exemple de leurs parens! (b) L'autorité de ces deux grands Maîtres n'a pas empêché M. l'Abbé Gedoyne d'être d'un avis contraire au leur. (c) Il ap-

(a) *Potior mihi ratio vivendi honeste quam vel optime dicendi videretur.* Quint. Lib. I.

(b) *Velocius & citius nos corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis cum subeunt animos auctoribus.* Juvén. Sat. XIV.

(c) M. Locke s'est aussi déclaré pour l'éducation particulière, & cela uniquement parce que la vertu est beaucoup plus difficile à acquérir que la connoissance du monde, & que le vice est plus à craindre que l'ignorance. Quoiqu'on dise en faveur des Ecoles publiques, il les regarde comme dangereuses pour les mœurs. Il faut, dit-il, qu'un homme fasse une estime prodigieuse des mors, lorsque préférant les langues des Grecs & des Romains à ce qui les a rendus si recommandables, il ne craint pas de hazarder l'innocence & la

pelle de leur jugement à un Maître encore plus grand qu'eux ; c'est l'expérience qui nous fait voir que de cinquante enfans , il n'y en a pas dix qui prennent du goût pour le Latin ; comme néanmoins on ne leur enseigne pas autre chose , il s'ensuit qu'il y en a quarante qui , après avoir passé huit & dix ans au Collège , en sortent sans y avoir rien appris , & que par une suite toute naturelle , ils demeurent ignorans toute leur vie.

Il remarque que ces Ecoles publiques , si vantées par Quintilien , n'avoient presque rien de commun avec les nôtres : l'éducation y étoit totalement différente de ce qu'elle est dans nos Collèges. (a) Chez les Romains on enseignoit le Grec ,

*vertu de son fils pour un peu de Grec & de Latin. C'est aussi le sentiment de M. Addison , qui dit que l'éducation particulière est la méthode la plus naturelle & la plus sûre pour former un homme à la vertu , & que l'éducation publique est plus propre à le former aux affaires.*

(a) La Fontaine n'en a donné une idée que trop juste lorsqu'il a dit :

Un Ecolier qui sentoit son Collège ,  
Doublement sot & doublement fripon ,  
Par son jeune âge & par le privilege  
Qu'ont les Pédans de gêner la raison. &c.

comme on enseigne le Latin parmi nous; mais ils étoient trop sages pour ne pas donner la préférence & leurs premiers soins à la Langue maternelle. On en apprenoit les principes aux enfans dans les Ecoles, on vouloit qu'ils la scussent à fond, & qu'ils la parlassent bien; & c'est pour cela que devenus grands, ils avoient tant de facilité à l'écrire.

D'ailleurs, pour qui Quintilien a-t-il écrit? Pour les Romains. Et quel étoit son but? de former un Orateur parfait, c'est-à-dire un homme d'Etat. L'éloquence alors menoit à tout. Est-ce là ce qu'on se propose dans nos Collèges, & peut-on se le proposer sous une forme de gouvernement tel que le nôtre?

Quant à M. Rollin, nous ajouterons, qu'il étoit juge & partie dans la cause qu'il a décidée: il étoit trop attaché à l'Université, pour pouvoir prononcer autrement. Outre que modeste comme il l'étoit, & accoutumé à bien penser des autres, il a pû se tromper, en supposant à ceux qui sont faits pour enseigner, cette habileté & cet attachement à ses devoirs qui le distinguoient si fort des autres Professeurs.

Au surplus M. l'Abbé Gedoy donne

aux

aux Peres un conseil dont il seroit à souhaiter que tous ceux qui ont des enfans au College voulussent profiter. Il veut qu'après qu'un Précepteur aura conduit un enfant jusqu'à la fin de ses études, on le laisse encore quelques années auprès de lui dans le monde, non plus avec le titre de Précepteur, qui seroit odieux à un grand garçon, mais avec le titre de Gouverneur, qu'il supporteroit plus volontiers, sur-tout dans un homme à qui il seroit tout accoutumé, & qui auroit pris empire sur son esprit. Il l'entretenendroit dans ses études, il le préserveroit des mauvaises compagnies, il l'accompagneroit à l'Académie, aux Spectacles, aux promenades, même dans ses premières campagnes ou dans ses voyages ; (a) car l'éducation dont il

(a) » A cette cause [ pour l'instruction de la  
 » jeunesse ] le Commerce des hommes est mer-  
 » veilleusement propre, & la visite des pais  
 » étrangers, non pour rapporter seulement à la  
 » mode de notre noblesse Françoisse, comben  
 » de pas à *Santa Rotunda*, ou la richesse des Ca-  
 » leçons de la *Signora Levis*, ou comme d'au-  
 » tres, combien le visage de Néron de quelque  
 » vieille ruine de là, est plus long ou plus large  
 » que celui de quelque pareille Médaille ; mais  
 » pour en rapporter principalement les humeurs

donne l'idée , en cela conforme à celle que Milton propose , demande qu'un jeune homme employe quelques années à voyager dans les pais étrangers , si l'on veut qu'il se façonne , & qu'il acquiere au moins une partie de cette expérience qu'Homere a tant vantée dans un de ses Héros ,

*Qui mores hominum multorum vidit & urbes.*

C'est pourquoi , selon lui , il seroit à souhaiter que ceux qui se destinent à élever de jeunes gens , prissent non l'habit Ecclesiastique , mais l'habit commun , dans la vûe de remplir auprès d'eux la fonction de Gouverneur , après s'être acquités de celle de Précepteur.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes trop étendus sur les differens Ouvrages dont nous avons parlé dans cette Préface. Comme nous ne nous y sommes proposés d'autre but que de concourir à l'utilité publique , nous avons

» de ces Nations & leurs façons , & pour froter  
» & limer notre cervelle contre celle d'autrui, &c.

Essais de *Montaigne* , Livre I. Chap. 25. de l'Institution des Enfans. Ce Chapitre est celui de tous qui mérite la préférence , soit par la maniere qui en est le sujet , soit par la maniere dont elle est traitée.

eru pouvoir compter sur l'indulgence des Lecteurs instruits, & nous nous sommes flattés que ceux qui ne le sont pas, nous en sçauroient quelque gré. Les effets d'une mauvaise éducation sont si pernicioeux, & pour l'esprit & pour le cœur, si funestes aux particuliers & à la société même en general, qu'on n'entend autre chose dans le monde que les plaintes continuelles qui s'y font à ce sujet. Nous avons cru devoir faire connoître aux personnes raisonnables, aux Citoyens vertueux, qui sont touchés de ces abus, les Auteurs qui ont enseigné les moyens les plus efficaces pour y remédier. (A) Si en rapportant ce que

(A) M. Addison est de ce nombre. Plusieurs feuilles de son *SPICERARIUM* sont d'excellentes leçons pour la jeunesse, sur-tout la 215<sup>e</sup>, où il fait sentir les avantages de l'éducation par une comparaison assez naturelle.

« le considère, dit-il, l'ame d'un homme  
« qui n'a point d'éducation comme le marbre  
« dans la carrière, où l'on n'apperçoit au-  
« cune de ces beautés *inhérentes*, jusqu'à ce que  
« le sçavoir de l'Ouvrier en fasse sortir les con-  
« leurs, en polisse la surface & en découvre  
« toutes les veines & toutes les taches qui en  
« font le mérite. De même l'éducation, lors-  
« qu'elle travaille sur un esprit noble, expose  
« à la vuë chaque vertu, chaque perfection ca-

quelques-uns d'eux ont écrit ; nous avons pris la liberté d'y joindre nos propres réflexions, ç'a été toujours dans l'unique vûe de rendre leurs leçons plus instructives pour la jeunesse. (b) Notre dessein du moins est louable, si l'exécution n'y répond pas. C'est vainement que les gens frivoles de ce siècle croient jeter du ridicule sur des discours de morale ; il retombe tout entier sur eux-mêmes. Ces discours sont des meilleurs moyens dont nous puissions faire usage pour perfectionner nos esprits, acquérir une vraie connoissance de nous-mêmes, & conséquemment nous préserver des vices, de l'ignorance & des préjugés auxquels nous sommes sujets par notre nature. (c) Et en effet, comme l'a dit ce célèbre Consul, qui au milieu des affaires les plus importantes du Gouvernement dont il étoit chargé, veilloit de si près à l'éducation de son fils & de son

chée, qui sans un pareil secours, n'auroient  
jamais été capables de briller & de produire  
aucun effet.

(b) *Et vera numerosque modestaque vivere vita.*  
Horat. Ep. II. Lib. II.

(c) *Sapient enim quod in aliis audimus culpam à nobis vitari solet.*

neven, Quod munus Reipublica afferre  
 majus, meliusve possumus, quam si doce-  
 mus atque erudimus juventutem? His pra-  
 fertim moribus atque temporibus, quibus iam  
 prolapsa est, ut omnium opibus refrenanda  
 ac coercenda sit. (a).

(a). Cicer. De Divin. Lib. II.





---

*Fautes à corriger.*

PREFACE.

Page vij, Note a, ligne 12, pere, *lisez* Frere.

LETTRES.

Page 24 ligne 20, en le, *lisez* en les.

Pag. 75 lig. 16, des, *lisez* les; importantes;  
*lisez* importants.

P. 76 l. 1, s'il est Prince, que, *lisez* que, s'il  
est Prince.

P. 77, l. 5, les autres, il, *lisez* les autres. Il

P. 130, l. 11, traités, *lisez* traitées.

P. 144, l. 5, gravé, *lisez* gravées.

Table des matières.

## PREFACE

Page vi. Note, ligne 12, port, 1825 France.

## LETTRES

Page 1. Ligne 10, en la, 1825 en la.  
Page 2. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 3. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 4. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 5. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 6. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 7. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 8. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 9. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.  
Page 10. Ligne 10, des, 1825 des, importantes.

## LETTRES



# LETTRES

## SUR L'ÉDUCATION

### DES PRINCES.

---

#### LETTRE I.

**I**L ne tient qu'à moi, MONSEIGNEUR, de vous reconnoître pour un Héros, toutes les Lettres de l'Armée vous donnent cette qualité, tout Paris y consent; je vous assure, Monseigneur, que j'y consens encore plus volontiers que personne; cependant per-

A

mettez-moi de vous dire à l'oreille ce que je vous ai dit plusieurs fois , que les véritables Héros se font à loisir , & en y pensant sérieusement ; que ceux qui se font à la hâte , sont souvent assez imparfaits , & qu'ils sont d'ordinaire plutôt Héros par leur naissance que par leur mérite ; ce n'est pas assez d'exposer sa vie , il faut bien d'autres qualités pour mériter un nom si glorieux. La valeur est très-estimable quand elle est accompagnée des autres qualités qui font un honnête-homme , mais quand elle est seule , elle n'empêche pas qu'on ne soit fâcheux & incommode , & quelquefois très-méprisable. Que vous seriez à plaindre , Monseigneur , & que vous meneriez une vie triste , si vous étiez obligé de la passer avec un homme très-vaillant qui seroit incapable d'amitié & de recon-

noïssance , qui n'aimeroit point la vérité, qui se prêteroit à toutes les railleries, & à toutes les médisances qu'on feroit de ceux qui passeroient pour ses meilleurs amis, qui n'auroit ni fidélité ni secret, qui seroit attaché à ses intérêts, & qui suivroit sans peine les mauvais exemples & les mauvais conseils ! Avouez qu'un pareil Héros au lieu d'être un demi-Dieu, seroit bien peu de chose, puisqu'il ne seroit pas un demi-homme, particulièrement s'il étoit incivil, inégal, colère & de difficile accès. Il n'est pas nécessaire de m'étendre sur la difformité de tous ces défauts, la bonté de votre esprit & de vos inclinations vous la découvriront assez. Après vous avoir représenté ce qui fait les faux Héros, ne seriez vous point bien aise de voir ce qui fait les véritables ? il me semble qu'un

A ij

Prince qui auroit de l'esprit & de la raison, de la fermeté, du discernement, qui seroit liberal, qui chercheroit la vérité & qui aimeroit la justice, ne seroit gueres éloigné de la perfection; examinez, s'il vous plaît, si ce que je viens de vous dire, rendroit un Prince excellent. Il est vrai que c'est la nature qui donne de l'esprit, mais il est encore aussi vrai que c'est l'attention & le commerce des honnêtes gens qui l'éclairent & qui l'augmentent; la raison applique l'esprit aux connoissances les plus importantes, & lui montre la différence qu'il y a entre celles qui sont nécessaires pour se faire aimer & pour se faire estimer, & entre celles qui ne sont propres qu'à satisfaire la curiosité, & qui donnent quelque sorte de réputation de n'être pas ignorant. C'est la raison qui doit être la

règle de notre conduite ; & on  
 ne doit rien entreprendre sans  
 la consulter ; la lecture , les ré-  
 flexions , les bonnes compagnies  
 la fortifient , sans la raison il n'y  
 a ni ordre , ni beauté , ni rien  
 d'estimable dans la vie de tous  
 les hommes ; un homme qui né-  
 glige la vérité , s'expose à vivre  
 dans une erreur , & dans une  
 illusion continuelles , à confondre  
 les gens de mérite avec ceux  
 qui n'en ont point , ceux qui ont  
 tort avec ceux qui ont raison ,  
 à se méprendre en toutes occa-  
 sions , & à s'attirer le mépris de  
 ceux qui ont du discernement &  
 de l'intelligence. Un Prince sans  
 justice seroit une chose mon-  
 streuse , on n'est Prince que pour  
 la pratiquer & la faire observer ;  
 Prendre le bien d'autrui , ou souf-  
 frir qu'on le prenne quand on  
 peut l'empêcher , écouter la mé-  
 disance avec plaisir , sur-tout

quand elle est injuste , négliger les personnes de mérite , traiter agréablement des misérables , parce qu'ils sont flatteurs , ou qu'ils rendent des services honneux , toutes ces choses sont si injustes , & deshonnorent tellement un Prince , qu'elles le mettent au-dessous de tous les autres hommes. La libéralité est une vertu qui vous est si naturelle , qu'il seroit inutile de vous en parler ; il est heureux d'être porté par son penchant aux vertus de son état. Celle-ci dans un Prince relève l'éclat de toutes les autres. Au contraire celui qui est sans libéralité , donne tout lieu de soupçonner qu'il manque également & de bonté & de justice. Voilà , Monseigneur , une partie de ce qui peut contribuer à rendre un Prince parfait , cela mérite bien d'être approfondi , & ce sera quand vous l'aurez agréa-

blé, & que j'aurai l'honneur d'être auprès de vous; en attendant ce tems si heureux, trouvez bon que j'ajoute que la valeur, qui est si nécessaire à un Prince, doit être accompagnée de bonté & de modestie; il ne lui est pas permis de se donner des louanges à lui-même, lors même qu'il les mérite, ni de témoigner avoir trop d'envie d'en recevoir; mais il donneroit & de son cœur & de son esprit l'idée la plus avantageuse, s'il faisoit valoir les actions des braves gens, & qu'il les louât avec chaleur devant ceux qui peuvent les récompenser, & même s'il excusoit les foiblesses dont les plus braves sont quelques fois capables, & s'il n'accabloit pas par ses mépris & par ses railleries, des gens qui ne sont déjà que trop malheureux; il seroit à désirer qu'il s'appliquât à faire valoir ce qu'il y auroit de

bon & de louable dans ceux qui l'approcheroient, qu'il ne fît pas comme la plupart des jeunes gens qui ne cherchent que les défauts, & qui croient que tout l'agrément de l'esprit consiste dans la raillerie. Ils font rire, mais ils ne s'apperçoivent pas que ce sont eux qui sont ridicules. C'est un des plus grands malheurs qui puissent arriver aux personnes de grande qualité, & qui souvent a des suites très-fâcheuses. Enfin, Monseigneur, soyez, s'il vous plaît, convaincu qu'un Prince qui feroit tout le bien qu'il pourroit faire, seroit adoré de tout le monde, & que ceux qui n'ont pas perdu une occasion de donner des marques de leur bonté, ont été nommés les délices du genre humain. Si tous les Princes étoient dans cette disposition, il n'y auroit plus de malheureux sur la terre, il n'y

9  
auroit que les méchans qui le se-  
roient , parce qu'ils seroient in-  
dignes de leurs soins , & même  
ils ne le seroient pas long-tems ,  
s'ils étoient capables de se corri-  
ger. Que j'aurois de joie , Mon-  
seigneur , si je vous voyois appli-  
qué sérieusement à connoître en  
quoi consiste l'honnêteté : si vous  
la connoissiez bien , vous l'aimer-  
riez , & je serois assuré de vous  
voir heureux : sans elle il n'y a  
point de bonheur , point de vérita-  
bles plaisirs , point de vérita-  
bles honneurs , ce ne sont ni la nais-  
sance , ni les richesses , ni l'auto-  
rité qui mettent la différence &  
la supériorité réelle & véritable  
entre les hommes , & c'est assu-  
rement le plus honnête-homme  
du monde , qui est le premier  
homme du monde.

---

---

## LETTRE II.

**J'**AI reçu, MONSEIGNEUR, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, elle étoit écrite avec beaucoup d'esprit : mais ce qui m'a touché d'avantage, elle étoit pleine de bonté. Les Princes ont d'ordinaire assez d'esprit, mais s'ils n'y prennent garde, la grandeur leur inspire un orgueil qui les applique à eux-mêmes, & qui leur fait négliger le reste du monde ; cependant ils ne sont Princes que pour rendre heureux ceux à qui ils commandent, & pour faire toutes les actions de bonté & de justice qui sont en leur pouvoir. Les Princes qui pensent autrement sont dans une grande erreur, & ce qui est de plus fa-

cheux, cette erreur dure souvent  
 autant que leur vie; les per-  
 sonnes qui les aiment pourroient  
 leur ouvrir les yeux, mais pres-  
 que tous ne veulent que des flat-  
 teries, & ne veulent point de  
 conseils. Votre conduite est bien  
 différente, Monseigneur, vous  
 m'ordonnez de vous donner les  
 miens, & vous voulez qu'ils  
 soient sincères. Si j'avois autant  
 d'habileté que j'ai de passion pour  
 votre service, vous seriez bien  
 servi; quoique je sois fort éloi-  
 gné de le présumer, je ne laisse-  
 rai pas de faire ce que vous me  
 commandez, parce que je serois  
 trop heureux, si je pouvois con-  
 tribuer en quelque chose à vous  
 rendre un Prince parfait, & par-  
 ce que je vous ai toujours vû re-  
 cevoir avec une douceur admi-  
 rable, les avis de ceux qui ont  
 eu l'honneur d'être auprès de  
 vous.

Vous passerez votre vie à la Cour & à l'Armée, Monseigneur, pensez donc sérieusement, s'il vous plaît, à bien remplir la place que vous devez tenir en ces lieux-là. Faites tous vos efforts pour devenir grand Capitaine, & pour être habile & sage Courtisan : si vous négligiez d'acquiescer ces qualités, votre vie ne seroit ni heureuse, ni glorieuse. Je ne vous parlerai point des règles de la guerre, je ne les sçai pas assez, Monseigneur; je vous dirai seulement ce qui me paroît nécessaire pour les bien apprendre; il faut, ce me semble, entretenir souvent, & chercher avec soin ceux qui sont les plus capables de vous instruire, avoir une grande attention à tout ce qui se passe dans l'Armée, sçavoir la cause des moindres mouvemens qu'elle fait, observer les marches, les campemens, le passage des rivie-

res, les sièges, demander aux Généraux les raisons de toutes leurs entreprises, & de toutes leurs résolutions; ils se feront un plaisir de vous satisfaire, si vous leur témoignez de l'estime & de la confiance, & si vous leur parlez de maniere à les persuader, que vous cherchez à vous instruire & à profiter de leurs conseils. Votre naissance, Monseigneur, vous donne de grands avantages; les questions que font les particuliers incommodent assez souvent, celles que font les Personnes de votre qualité, honorent beaucoup ceux à qui elles s'adressent; en leur donnant occasion de faire paroître ce qu'ils sçavent, ils ne vous cachèrent rien. Feu M. le Prince a gardé cette conduite pendant toute sa vie; il faisoit parler ceux qui excelloient en quelque chose, il tiroit d'eux dans une conversation, ce qui

leur avoit coûté des années entières, & c'est peut-être ce qui a le plus contribué à le rendre un homme extraordinaire. La plupart des jeunes gens parlent & agissent sans dessein; quand ils sont arrivés dans un Camp, ils pensent au jeu & à la bonne chere, le reste du tems ils l'employent à dormir & à des choses inutiles; après vingt campagnes ils sont aussi capables de commander que le premier jour, au lieu d'acquérir de la gloire, ils n'ont acquis que le mépris de toute l'Armée. Mais, Monseigneur, quand vous seriez le plus grand Capitaine de votre siècle, je ne serois pas encore content; il faut, s'il vous plaît, que vous en soyez le plus honnête homme. La valeur & la science de la guerre, peuvent vous faire craindre & vous faire admirer, mais je ne crois pas qu'elles vous fassent ai-

mer, non pas même des gens de guerre, dont vous ne gagnerez pas l'affection si vous n'êtes doux, civil, humain, modeste & libéral; c'est une grande méprise de croire que l'esprit, la naissance & le courage, doivent être accompagnés de fierté; pour moi je croirois qu'elle ne sied bien qu'à ceux qui ont l'épée à la main, & qui vont combattre leurs ennemis, l'incivilité n'est guère différente du mépris, & il est incompatible d'avoir de l'affection pour ceux qui nous méprisent; si l'humanité est si nécessaire aux particuliers, & si elle est un des principaux liens de la société, combien est-elle plus nécessaire aux Princes & aux Généraux d'Armée qui ont la force en main, & qui sont maîtres de la vie & des biens d'une infinité de gens! Il y a une grande différence entre la guerre que fait un

Prince juste & humain, & entre celle que fait un Prince injuste & cruel : le premier garde des mesures avec ses ennemis, il ne fait que le mal qu'il est contraint de faire, pour mettre en sûreté ceux dont il entreprend la défense, ou pour faire des conquêtes légitimes; l'autre pense moins à mettre son pays en repos, qu'à exterminer ceux contre qui il va combattre, il donne continuellement des exemples pernicieux à des gens, qui ne sont déjà que trop disposés à commettre toutes sortes de crimes; son Armée porte la désolation dans tous les lieux où elle passe, & on peut le regarder comme l'ennemi du genre humain. Il est vrai que les actions de la guerre donnent un grand éclat à la vie d'un Prince, qu'il est obligé d'en aimer le métier, & d'employer tous ses soins pour le bien apprendre: mais, Monseigneur,

gneur , il est encore plus obligé de n'aimer pas la guerre pour la guerre ; un Prince qui cherche la véritable gloire , doit penser non à répandre du sang , à ruiner des Villes , à désoler des Provinces ennemies , mais à conserver la vie , les biens , & le repos de ceux à qui il doit sa protection ; je vous ai déjà dit , Monseigneur , dans une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire , que la valeur doit être accompagnée de bonté & de modestie ; l'importance de la chose m'engage à vous le redire , la vanité & la véritable vertu ne se trouvent point ensemble ; un Prince qui se donne des louanges , & qui en veut de tous ceux qui l'approchent , ne s'attirera que du mépris & de la moquerie , il n'aura point d'amis , il n'aura que des flatteurs. Mais s'il s'applique à connoître les gens de mérite , à faire valoir

leurs actions , s'il leur accorde  
 sa protection , & qu'il contribué  
 à leur fortune , il sera comblé de  
 loüanges , & gagnera l'estime &  
 l'affection de l'Armée & de la  
 Cour. La familiarité des Princes  
 a de grands charmes ; ceux à qui  
 vous accorderez la vôtre s'en  
 tiendront fort honorés , & s'ils  
 trouvent en vous les qualités qui  
 conviennent à un grand Prince ,  
 ils vous respecteront très-sincé-  
 rement , mais s'ils découvroient  
 du dérèglement dans votre vie ,  
 de la malignité & de la bassesse  
 dans vos sentimens , je ne sçai ce  
 qui en arriveroit ; je croi toute-  
 fois que les moins discrets man-  
 queroient au respect qu'ils doi-  
 vent à votre naissance , & que les  
 plus sages , en sauvant les appa-  
 rences concevroient un grand  
 mépris pour vous.

Souvenez-vous , Monseigneur ,  
 je vous en supplie , qu'un Soldat ,

un Officier blessé, ou malade, a droit de vous demander du secours, vous en êtes chargé; vous serez plus aimé d'avoir sauvé la vie à un de vos soldats, que de l'avoir ôtée à plusieurs des ennemis.

Vous sçavez assez, Monseigneur, qu'on n'est point aimable sans libéralité, & particulièrement les Princes, qui ne sont pas dignes de la place qu'ils occupent, s'ils ne sont bienfaisans; cette vertu n'est pas moins nécessaire aux Généraux d'Armée, les gens de guerre ne sont peut-être pas plus désintéressés que les autres, mais au moins ils le paroissent, ils dépensent leur argent avec plus de facilité, & se le prêtent les uns aux autres presque sans précaution; on ne peut nier qu'en général cette confiance réciproque ne prévienne en leur faveur, & ne fasse honneur à l'humanité. Un Géné-

ral trop ménagé, seroit mal placé à la tête de tant de gens qui font profusion de leur bien, & qui le partagent si volontiers avec ceux qui en ont besoin ; regardez, Monseigneur, à quoi vous êtes obligé, vous qui êtes Prince de la première Maison du monde, & qui selon toutes les apparences, serez bientôt Général ; quand vous commanderez, ne souffrez pas, autant que vous le pourrez, qu'il y ait des malheureux dans votre Armée ; ne laissez pas sans secours un honnête-homme, qui auroit perdu son équipage par malheur, je dis par malheur, car si c'étoit la débauche, la négligence, ou la passion du jeu qui l'eut mis en cet état, il ne mériteroit pas votre attention.



---

---

## LETTRE III.

**L**A Campagne finira bien-tôt, MONSEIGNEUR, & j'aurai la joie de vous voir revenir avec la réputation qui doit le plus vous flater. L'on me mande de l'Armée que vous avez été familier avec dignité, & civil avec discernement, que vous avez parlé dans les Conseils avec esprit & avec fermeté, en vous soumettant néanmoins aux sentimens de ceux qui avoient le plus d'expérience. Vous avez sauvé la vie à un misérable qui n'étoit pas indigne de votre compassion, qui n'avoit déserté que par foiblesse, & qui ne connoissoit point la grandeur de sa faute. Je suis presque assuré, que la Cour vous sera

aussi favorable que l'Armée, & j'ai remarqué que les Courtisans sont très-bien disposés pour vous; cependant, Monseigneur, ne prenez pas trop de confiance en eux, la Cour est le lieu des changemens, j'y ai vû mépriser des personnes que l'on y avoit, peu de tems auparavant, comblées de toutes sortes de louanges: votre jeunesse, votre naissance, des manieres agréables, ont suffi pour satisfaire le monde, à présent que l'on attend de vous de grandes choses, & que vous êtes obligé de les faire, on vous examinera à la rigueur, & vous serez observé par des gens qui ont de bons yeux & qui n'ont guères de bonté: tachez donc, Monseigneur, à trouver les moyens de fixer l'inconstance de la Cour, & d'arrêter la malignité des Courtisans: j'en connois un que je vous garantis infailible, c'est

d'être parfaitement honnête-homme. Depuis qu'il y a des hommes, les plus sages & les plus habiles sont convenus que rien n'est plus aimable, plus digne d'estime & de respect que l'exakte probité : la plus sûre voie pour l'acquérir, c'est d'en avoir une grande envie, de chercher & d'attirer auprès de vous ceux qui ont la meilleure réputation ; de les faire parler, de tirer d'eux tout ce qu'ils sçavent, & d'avoir un grand desir d'en profiter ; si vous pratiquez cela, & que vous passiez votre vie avec des personnes intelligentes & pleines de probité, vous prendrez leurs sentimens & leurs manieres, & vous irez toujours en augmentant. Vous voyez, Monseigneur, qu'il est très-important de bien choisir ses amis ; ce n'est pas assez qu'ils aient de bonnes intentions, s'ils n'ont pas l'esprit bienfait, ils vous

tromperont sans en avoir envie ;  
 ils vous donneront de fausses  
 idées de toutes choses , & vous  
 gâteront l'esprit. N'abandonnez  
 pas les Livres , s'il vous plaît ,  
 lisez pour vous divertir , & pour  
 vous embellir l'esprit , mais atta-  
 chez-vous particulièrement aux  
 Livres qui vous apprendront à  
 vous connoître , & à connoître  
 les autres : la principale science  
 d'un Prince , c'est de connoître  
 les hommes , de sçavoir vivre  
 avec eux , de sçavoir s'en faire  
 aimer & estimer , & démêler  
 exactement à quoi on les peut  
 employer ; sur-tout qu'il ne se  
 méprenne pas jusqu'au point de  
 confondre l'honnête-homme avec  
 celui qui ne l'est pas , en le trai-  
 tant sans aucune distinction. C'est  
 une faute qu'on ne pardonne point  
 à un Prince , & cependant c'est  
 peut-être de toutes la plus com-  
 mune. Un Prince qui ne se rend  
 pas

pas difficile sur le choix de ceux à qui il accorde sa familiarité, se fait plus de tort qu'il ne pense. Elle perd tout ce qu'elle a de flatteur pour les honnêtes gens, sitôt qu'il la prodigue à de viles créatures. Si j'osois, Monseigneur, je dirois qu'un Prince sans discernement ne sçauroit avoir une conduite raisonnable, il ne met rien dans sa place, il donne aux uns ce qui appartient aux autres, & distribué sans choix les graces & les récompenses. Enfin il me semble que c'est mettre à la Lotterie, que de servir & des'attacher à un tel Prince. Un homme qui a de la raison ne mettra jamais à ces sortes de Lotteries, il hazarderoit trop en hazardant son tems, sa vie, & ses soins; un Prince qui mériteroit ces reproches, ne seroit guères propre à la conversation, il seroit plus disposé à s'ennuyer avec la meil-

leure compagnie , à demeurer froid & insensible aux choses les mieux pensées , & à rire de bon cœur , quand on lui diroit quelque mauvaise plaisanterie ; j'en ai vû plusieurs très-embarrassés , après avoir entendu la lecture de quelque Ouvrage d'esprit , ils étoient contraints de chercher dans les yeux de la compagnie ce qu'ils en devoient juger ; une telle grossiereté seroit honteuse au moindre Gentilhomme. La parfaite honnêteté que je vous desire , Monseigneur , consiste dans la bonté de l'esprit , dans la bonne disposition du cœur , & dans la connoissance entiere des bienséances & des véritables agrémens ; je vous ai déjà dit , & je ne sçaurois assez vous le dire , qu'on ne peut l'acquérir que par une grande application , par la lecture des meilleurs Livres , & le commerce des plus

honnêtes gens. Si vous négligez ces conseils, quelque heureuse naissance que vous ayez, vous ne ferez pas de grands progrès; vous n'aurez pas ce bon esprit qui est si nécessaire, & qui consiste à voir les choses comme elles sont en elles-mêmes, à en connoître la valeur, à les mettre dans leur ordre, & à bien juger de celles qui méritent la préférence. Sans cette intelligence fine & exacte vous ne sçauriez être habile ni entendre vos véritables intérêts; sans la bonne disposition de cœur, vous n'aurez pas cette ferme & constante résolution, de faire en toutes occasions ce que la raison demande de vous, ainsi votre probité sera fort incertaine; & sans une parfaite connoissance des bienséances & des véritables agrémens, vous seriez grossier & de mauvaise compagnie; toutes vos pa-

roles & vos actions s'en ressentiroient, elles n'auroient pas ces graces, & ces beautés qui donnent la dernière perfection à la vie d'un honnête-homme. Un Prince sage ne pense point à être plaissant, ce seroit en quelque façon se dégrader, il doit souhaiter d'être agréable; & moi je lui souhaite de la gayeté, & du jeu dans l'esprit, & que le tout soit réglé par le bon sens, qui plaît toujours & qui ne lasse jamais. Il est difficile de plaire, si on ne s'accommode pas à ceux que l'on veut entretenir, & si on veut être sçavant avec ceux qui ne le sont pas, & gai avec des gens accablés de douleur. Les Princes, aussi-bien que les particuliers, sont obligés, s'ils ont dessein d'être agréables, de prendre l'air de ceux qu'ils veulent honorer de leur conversation. Enfin, Monseigneur, un Prince seroit

trop aimable, si ayant tant d'avantages il ne s'en paroît pas à contre-tems, & qu'il conservât des manieres simples & naturelles; tout le monde, & particulièrement les Dames, vous ont exhorté à être poli; ce conseil est très-raisonnable, mais peut-être qu'il n'est pas si aisé à suivre. J'ai vû beaucoup de gens qui croyoient être polis & qui ne l'étoient pas, ils sçavoient quelques cérémonies que l'usage a introduites, mais ils ne sçavoient pas que la véritable politesse c'est de mettre à leur aise ceux que l'on entretient, de leur dire ce qui leur convient, & de les rendre contents de nous, & d'eux-mêmes, & cela suppose de grandes connoissances.

Vous êtes persuadé, Monseigneur, que toutes les vertus vous sont nécessaires, & que c'est l'union de toutes les vertus qui fait

les hommes extraordinaires ; je ne les examinerai pas toutes , cela iroit trop loin , d'ailleurs je croi-  
vous avoir assez parlé dans mes autres Lettres des principales vertus & des plus éclatantes. Il y en a dont je vous ai dit peu de choses , qui ne sont pas moins essentielles , & qui sont d'un usage continuel. On ne pourroit pas être content d'un homme , quelques merveilleuses qualités qu'il eût , s'il n'étoit pas véritable , fidèle , secret , capable d'amitié & de reconnoissance. Peut-on être à son aise avec un homme qui ne dit jamais la vérité ? peut-on avoir quelque liaison avec un homme infidèle , qui manque à toutes ses promesses & à tous ses engagemens , qui est incapable de garder aucun secret , & qui publie sans discrétion , les plus importantes affaires qu'on lui a confiées , comme les plus indifféren-

tes, & ce qui est de plus étrange, qui se sert de la confiance qu'on a prise en lui, pour perdre d'honneur & de réputation les personnes qui se sont mises entre ses mains ?

Il ne seroit pas moins difficile de conserver de l'estime & de l'amitié, pour une personne qu'on ne peut gagner ni par les services, ni par la plus tendre & plus respectueuse amitié, qui oublie ses plus fidèles serviteurs en les perdant de vûë, soit par légèreté, soit par dureté de cœur; ou par un orgueil qui lui persuade qu'il ne doit rien à personne, & que l'on doit tout à sa naissance, & à la bonne opinion qu'il a de son mérite. Voilà les dispositions qui mettent un Prince à la discrétion des flatteurs; lorsqu'il est entre leurs mains, il est presque impossible de l'en retirer; les gens sincères & de bonne foi pour-

roient venir à son secours ; mais il a de l'éloignement pour eux, il n'écoute plus que ceux qui le trompent, qui lui cachent les défauts, & qui lui donnent des vertus qu'il n'a pas. Vous en trouverez , Monseigneur , de ces gens-là , qui en feignant de vous aimer , seront vos plus cruels ennemis , qui penseront à vous être agréables , & point du tout à vous servir ; pour mieux s'insinuer , ils ne vous parleront que de plaisirs , ils vous en procureront , & même des plus honteux , si vous étiez capable de les aimer ; rien ne les arrêtera pour les rendre maîtres de votre esprit , & pour vous faire servir à leur vanité & à leurs intérêts ; ayez donc , s'il vous plaît , une grande application à connoître ces gens-là , à démêler leurs desseins & à les éloigner de vous ; haïfsez-les , comme des personnes qui

ne pensent qu'à vous tromper, méprisez-les comme des personnes pleines de finesse & d'artifice, qui sont des marques très-assurées de la bassesse de leur cœur & de leur esprit. Si vous leur donnez quelque créance, ce ne sera pas assez pour eux de vous avoir gâté l'esprit, ils tâcheront par leurs médisances, & par leurs railleries, à vous rendre suspects & ridicules les plus honnêtes gens ; pour n'être point découverts, ils vous préviendront contre eux, & sans retour, s'ils le peuvent.

Que la prévention est à craindre dans les personnes de votre qualité, & à combien d'injustices elles les engage ! Si par malheur vous avez condamné quelqu'un sans assez de précaution, ne craignez point, Monseigneur, de vous en dédire, c'est en ces occasions que la fermeté est

moins estimable que le changement.

Je ne vous exhorte point à chercher des richesses , quoiqu'elles soient nécessaires à un grand Prince , pour mettre dans leur jour toutes ses bonnes qualités ; la nature vous ayant fait si aimable , & la fortune vous ayant donné une si grande naissance , vous n'en manquerez pas , particulièrement si vous cherchez la gloire qui est fondée sur le mérite , & qui seule est digne de tous vos soins : la plus grande que vous puissiez désirer , c'est d'être agréable au Roi , qui n'approuve que ce qui mérite d'être approuvé ; & ce qui fait votre plus grand bonheur , c'est que vous plairez infailliblement au Roi , si vous plaisez à Dieu , & qu'il ne vous demandera jamais rien , que ce que la piété & la raison demandent de vous. Vous êtes dans une

heureuse situation, Monseigneur, d'avoir toujours devant les yeux un modèle si accompli, & tant de grands exemples que Monsieur & Madame vous donnent continuellement. J'étois à l'Armée quand Monsieur fit sa première Campagne; jamais valeur n'a été sitôt, & si bien connue que la sienne, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus véritable: son intrepidité a toujours si fort animé les troupes, quand il les a commandées, qu'elles en sont devenues invincibles; sa douceur & son affabilité, ont gagné le cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur de lui parler: les personnes à qui il permet de le suivre à Saint-Cloud, qui le voyent à toutes les heures, trouvent en lui une bonté & une égalité qui ne se démentent jamais. Ceux qui ont l'honneur d'approcher Madame, conviennent qu'elle a l'esprit

grand & élevé, qu'elle est ferme dans ses résolutions, constante dans ses amitiés, ennemie déclarée de la finesse & de l'artifice, libérale & bienfaisante au-delà de ce que l'on a jamais vû. Voilà, Monseigneur, de grands secours, voilà de grands modèles, le chemin est trop bien tracé pour craindre que vous ne le suiviez pas. Il me resteroit à vous entretenir d'une chose beaucoup plus importante, que toutes celles dont je vous ai parlé : mais je n'ai pas les graces & les lumieres dont j'aurois besoin, pour une si grande entreprise, pour vous faire bien connoître la grandeur de la Religion, & pour vous inspirer l'amour & l'attachement que vous devez avoir pour elle. Ne faites pas, je vous en conjure, Monseigneur, comme la plupart des gens de la Cour, qui ont de l'éloignement pour les personnes

de piété, & soyez persuadé qu'il n'y a point de commerce plus utile, & plus agréable que celui d'un véritable Chrétien ; vous en trouverez au milieu de la Cour, qui vous feront connoître le néant du monde, qui vous apprendront qu'il n'y a de véritable grandeur qu'en Dieu, qu'un Prince sans Religion est peu de chose, que la vertu qui n'est conduite que par la raison est incertaine & mal assurée, & que les seules règles que la Religion nous enseigne, sont infaillibles.



---

---

## LETTRE IV.

*Cette Lettre est écrite à Monseigneur DE CHARTRES, après le combat de Sternquerque, qui fit secourir tous les blessés après le combat.*

**M**ONSEIGNEUR, je crains fort d'avoir mal fait pour avoir eu trop d'envie de bien faire. J'avois prié M. de V. de vous faire connoître l'extrême joie que j'avois ressentie, en apprenant que vous étiez en bonne santé, après avoir été exposé à de si grands périls, & en être sorti si glorieusement; je m'étois adressé à lui, parce qu'il connoît mieux que personne l'attache-

ment que j'ai pour vous , & la passion que j'ai pour votre gloire & pour votre service. Il a l'honneur d'être auprès de vous , il a beaucoup d'esprit , & d'envie de me faire plaisir , & cela me faisoit espérer qu'il prendroit un tems favorable , pour se faire entendre quand il vous parleroit de moi. Pour vous parler , Monseigneur , avec sincérité , je craignois que ma Lettre n'arrivât dans de certains momens fâcheux que je connois , dans lesquels , soit par distraction ou par indifférence , vous n'ouvrez pas les Lettres que l'on vous rend , ou si vous les ouvrez , vous n'achevez pas de les lire , ainsi elles ne servent qu'à faire jouer votre petite chienne ; j'avoue , Monseigneur , que cette imagination m'avoit fort blessé ; j'ai dit ces raisons à beaucoup d'honnêtes gens qui les ont trouvées bonnes ; cependant ils

croient, que je ferai mieux de vous représenter moi-même mes véritables sentimens. Je vous assurerai donc, Monseigneur, que le plus heureux tems de ma vie, a été celui où j'ai appris ce que vous aviez fait au dernier combat, qui vous a attiré les louanges de toute l'Armée, de tout le Royaume, & même du Roi, qui a fait votre éloge en écrivant à Monsieur. Vous ne m'avez pas surpris, Monseigneur, j'attendois cela de votre courage, mais je ne sçavois pas que la fortune, vous seroit aussi favorable qu'elle l'a été; je ne sçai que trop par mon expérience, que les plus aimables Princes du monde, n'en sont pas toujours les plus heureux. Enfin, Monseigneur, voilà mes souhaits accomplis, vous n'avez pas seulement montré une fermeté inébranlable, mais vous avez encore fait voir, que vous aviez autant  
de

de bonté & d'humanité que de courage. Aussi-tôt que les ennemis n'ont plus paru, vous n'avez pensé qu'à donner du secours à ceux qui en auroient besoin, vous n'avez pas examiné, si les blessés étoient amis ou ennemis, vous avez cru que c'étoit assez d'être affligé & malheureux, pour mériter tous vos soins; c'est cela, Monseigneur, qui est héroïque, & si vous n'aviez témoigné que de la hardiesse, plusieurs soldats auroient partagé cet honneur avec vous; c'est une erreur bien commune de croire, qu'un Prince intrépide est un Héros; je sçai qu'il ne sçauroit l'être sans une grande fermeté, mais je sçai encore mieux, qu'un Prince ne l'est pas s'il n'est juste, doux, humain, & bienfaisant, & s'il ne joint à toutes ces qualités, de la sagesse, de la raison, &

D

une grande capacité pour la guerre, vous avez fait paroître que vous possédiez une grande partie de toutes ces vertus, vous acquererez bientôt les autres, qui ne dépendent que de l'application & de l'expérience; alors, Monseigneur, tous les honnêtes gens seront contents de vous; & j'aurai la joie de vous voir parfaitement heureux.



---



---

## L E T T R E V.

*A M<sup>R</sup>. \* \* \**

**J'**AI toujours été malade, & je n'ai pû vous rendre plutôt graces des choses honnêtes & obligeantes qui étoient dans votre dernière Lettre, ni répondre à ce que vous désirez; sçavoir, si je suis encore auprès de Monseigneur le Duc DE CHARTRES: ces attachemens doivent durer autant que la vie, & je crois être obligé, tant que je serai au monde, de ne perdre pas une occasion de lui rendre service; il est vrai que mon âge m'empêche de le suivre à l'Armée, mais la fantaisie du monde m'empêche encore davantage de le suivre à Versailles. Le monde veut qu'un

D ij

Prince de dix-huit ans soit sur sa foi, que ceux qui ont eu soin de son éducation, ayent peu ou point de commerce avec lui, & que les mêmes personnes qui ont été commises pour le corriger & pour l'instruire, s'éloignent de lui, dans le tems qu'il en auroit le plus de besoin, que ses passions sont les plus vives, & qu'il commence à être obligé d'entreprendre, & exécuter des choses grandes & difficiles. Il faut que la Cour, pour juger raisonnablement, soit persuadée que l'ouvrage est achevé, que le Prince n'a plus besoin d'aucun secours, ou que ceux que l'on avoit mis auprès de lui étoient mal choisis; j'avouë que s'ils étoient mal choisis, qu'on ne sçauroit l'en séparer trop promptement; il n'y a rien de si méprisable, qu'un Gouverneur qui entreprend de former un Prince, sans avoir l'intelli-

gence, & les qualités qui sont nécessaires pour un si grand dessein, qui ne connoît ni les hommes ni les Livres, qui confond les gens de mérite, avec ceux qui n'en ont que l'apparence, enfin qui n'a aucune idée de ce qui peut rendre un Prince parfait; on fait très-sagement d'écarter un si indigne Gouverneur : mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on ne traite guères mieux les Gouverneurs les plus sages & les plus capables; si on ne les éloigne pas, on consent qu'ils se retirent, & qu'ils laissent le jeune Prince dans une entière liberté. Socrate, qui avoit été un assez bon Gouverneur, ne seroit pas traité plus favorablement, s'il revenoit au monde; il n'est pas difficile de connoître la cause de ces désordres, ils viennent de l'inclination que les jeunes Princes ont pour les plaisirs, & de

l'opposition qu'ils ont aux conseils , & à ce qui a la moindre apparence de contrainte. Les jeunes Courtisans , qui sont dans les mêmes dispositions , se moquent volontiers avec le Prince , de ceux qui n'approuvent pas leur conduite ; les autres Courtisans , à qui , hors leurs intérêts , tout est indifférent , qui sont accoutumés à la flatterie , & à la complaisance , continuent leur métier & se mettent du côté des plus forts ; les Dames se joignent au parti , & ce sont elles qui lui donnent sa principale force ; il n'est pas possible qu'un jeune Prince puisse résister aux insinuations de tant de gens , qui tâchent à lui persuader qu'il n'est fait que pour les plaisirs , que la sagesse ne lui convient pas encore , & qu'à son âge il lui seroit honteux de la suivre ; ses propres inclinations , tout ce qui l'approche , la for-

tune même , conspirent contre lui , en lui faisant connoître la facilité qu'il aura de satisfaire ses desirs ; & pour comble de misère , ceux qui ont de l'autorité sur lui , consentent que ceux qui l'ont élevé , & qui pourroient lui inspirer quelque retenue , ne prennent plus de part à sa conduite ; il arrive de-là que la plûpart des Princes , oublient facilement les sages conseils qu'on leur a donnés , & qu'en se laissant aller à leur pente naturelle , ils commencent & finissent leur vie dans le dérèglement , & qu'ils contractent des habitudes qu'ils ne sçauroient plus vaincre , ou plutôt ils n'y travaillent pas ; ils se contentent d'avoir quelque réputation du côté de la guerre , pour les autres qualités qui sont nécessaires à un honnête-homme , ils ne les connoissent pas , ou ils les regardent avec indifférence ;

J'ai connu très-particulièrement un jeune Prince qui s'étoit garanti de tous ces reproches ; il avoit si bien connu la fidélité, & l'affection de ceux qui l'avoient servi dans sa jeunesse, qu'il n'a jamais rien entrepris d'important sans les consulter ; il a même déclaré plusieurs fois, que cette précaution lui avoit été très-utile, & lui avoit fait éviter beaucoup de choses fâcheuses ; il avoit passé sa première jeunesse auprès d'une mere qui étoit un modèle de sagesse & de piété, & qui avoit plus d'esprit & d'agrément que personne n'en a jamais eu ; joignez à cela une naissance heureuse qui lui donnoit une grande envie de bien faire, & une grande facilité à écouter la raison, & à l'écouter avec attention ; sa bonté & sa douceur naturelles, étoient répandues dans toutes ses actions, les amis n'ont  
jamais

Jamais trouvé d'inégalité , ni ses domestiques de difficulté dans son humeur; son entrée dans le monde étonna les plus habiles Courtisans , & leur fit dire qu'il auroit peu de chose à apprendre à la Cour , & rien du tout à oublier; tout le monde desira son amitié ; non-seulement les plus jeunes & les plus aimables, mais encore les plus sages & les plus sérieux. M. le Prince , M. le Cardinal de Retz , M. de Turenne, furent ses premiers amis avec lesquels il passoit une grande partie de sa vie. Il est vrai qu'il aimoit les plaisirs , mais il aimoit davantage la gloire , & il sçavoit parfaitement en quoi elle consiste ; il en acquit une grande dans sa premiere Campagne , & ce qu'il fit au siège de Tournai , est quasi sans exemple ; il fit connoître qu'il n'y a rien qui accompagne mieux la valeur la mieux

éprouvée , que la bonté & la modestie , qui lui faisoient souffrir avec embarras les louanges que l'on donnoit à son courage , & avec impatience les reproches que l'on faisoit à celui des autres ; quoiqu'il me fît l'honneur d'avoir de la confiance en moi , il a fait une infinité d'actions de bonté & de libéralité dont il ne m'a jamais parlé , & j'en découvre tous les jours , dont je n'avois aucune connoissance. La paix étant faite en France , & n'ayant pas encore vingt ans , au lieu de s'abandonner au repos , & aux plaisirs qui le sollicitoient de tous côtés , il résolut d'aller en Candie , avec ce qu'il put ramasser de ses amis , & de ses serviteurs , pour voir s'il pourroit donner quelque secours aux Assiégés , ou s'instruire au moins dans son métier , en voyant une place qui se défendoit depuis

trois ans , contre toutes les forces de la plus redoutable puissance du monde : il étoit difficile qu'il rencontrât une occasion plus favorable pour exercer ses grandes qualités , il les fit connoître avec tant d'éclat , qu'il donna de l'admiration à tous ceux qui en furent les témoins ; sa sagesse parut dans les Conseils où il étoit toujours appelé , sa bonté dans les soins qu'il prenoit de prévenir , de terminer les querelles , & d'entretenir l'union des François avec tant de gens, de Nation , & d'humeur différente ; il étoit à toutes les sorties , & sa valeur le mettoit toujours à la tête de ceux qui entreprenoient quelque chose pour éloigner l'ennemi ; & je puis dire sans exagération , qu'il fit paroître autant d'intrépidité qu'on en attribue aux Héros qui sont faits à plaisir : il tenoit une grande table pour ceux qui l'avoient suivi ; il avoit

ordonné à ses gens de les assister, d'avoir soin des blessés, & des malades, comme de lui-même, & de donner de l'argent à ceux qui en demanderoient. Il étoit venu au secours de Candie des gens de toutes les Nations qui concurrent le mérite de ce jeune Prince & qui répandirent sa réputation dans toute l'Europe. Le seul Royaume qui peut choisir ses Rois jeta les yeux sur lui, esperant que par son esprit il remettroit l'ordre dans un Etat qui en avoit un extrême besoin, & que par sa valeur & sa bonne conduite, il le mettroit à couvert des entreprises, & des infidélités de tant de Nations barbares qui l'environnent : mais la fortune, sans laquelle les plus grands hommes ne vont pas loin, l'abandonna, & tant de belles esperances finirent en un instant avec sa vie.

---



---

# LETTRE VI.

AU MESME.

**J**E suis très-aïse que vous soyiez content des Lettres que je vous ai envoyées, & que vous jugiez raisonnables les conseils que j'ai donnés à Monsieur le Duc DE CHARTRES; vous trouvez qu'ils conviennent assez à un Prince qui entre dans le monde, & qui doit passer sa vie à la Cour & à l'Armée; vous m'en demandez davantage, vous souhaitez que je vous explique la maniere dont il faudroit élever un Prince dès son enfance, jusqu'à ce qu'il sorte des mains de ses Gouverneurs; cette entreprise est trop grande pour moi, & je ne sçai, s'il y a quelqu'un au monde qui pût s'en

E iij

acquitter parfaitement. J'ai entendu toute ma vie parler d'éducation, mais je n'en ai jamais vu dont j'aie été content. Plus un enfant est grand par sa naissance, plus on l'environne de gens pour l'instruire; c'est à mon gré, un des plus grands obstacles à la bonne éducation, parce que ce sont assez souvent des gens ramassés sans choix, qui n'ont aucune connoissance du métier qu'ils entreprennent, qui n'ont que des vûes basses, qui ne pensent qu'à établir leur fortune, qui étudient les inclinations du Prince, plutôt pour les favoriser, que pour les corriger; qui sont pleins de jalousie contre ceux qui sont plus capables de le bien servir; qui en les décriant détruisent ce qu'ils ont établi, & disposent le Prince à écouter la médifance, & à juger mal de ceux qui l'approchent. Voilà une partie des in-

convéniens qui naissent du mauvais choix des personnes que l'on met auprès des Princes. Que seroit-ce, si je voulois vous les représenter tous ? vous suppléerez aisément aux choses que je ne dis pas , & vous comprendrez sans peine , les tristes effets d'une si grande méprise. Sur les bonnes qualités qui sont nécessaires aux Gouverneurs , j'avouë qu'il est difficile de les trouver. Je ne sçai même , s'il y a beaucoup de gens qui ayent l'idée d'un Gouverneur parfait ; qui sçachent qu'il n'y auroit rien de si rare , & de si admirable qu'un *Faiseur d'honnêtes gens* ; qui seroit un modèle perpétuel , dont toutes les paroles mériteroient d'être cruës , & toutes les actions d'être imitées. La diversité des opinions sur les connoissances nécessaires à un Gouverneur est grande. Les uns demanderoient qu'il sçût

E iij

l'Histoire & les Mathématiques, les autres qu'il fut homme de guerre, & qu'il eut bien fait ses exercices, ces connoissances conviennent assez à un Gouverneur; mais si c'étoient-là ses principales qualités, il me semble qu'il ne seroit guères bien choisi, & qu'un Gouverneur sans reproche, doit être un parfaitement honnête-homme, & cela comprend bien des choses. Je l'ai déjà dit dans une de mes Lettres à M. le Duc DE CHARTRES, & il me paroît qu'on peut le redire dans cet endroit; l'honnêteté consiste dans la bonté de l'esprit, dans la bonne disposition du cœur, & dans la connoissance des bienséances & des véritables agréemens. Le Gouverneur ne sera pas en état de former son élève à tous ces égards, s'il ne connoît pas les hommes, s'il ne sçait pas quels sont leurs

devoirs & leurs obligations , & particulièrement celles d'un Prince , dont il entreprend la conduite ; s'il ne lui fait pas voir les choses comme elles sont en elles-mêmes , s'il ne lui en montre pas la valeur , s'il ne lui apprend pas à les mettre dans leur ordre , c'est-à-dire à bien juger de celles qui méritent la préférence ; c'est par ces secours qu'il l'instruira de ses véritables intérêts , & qu'il le rendra très-habile. Mais il ne faut pas qu'il en demeure là , il doit travailler de toute sa force à le rendre homme de bien , en lui inspirant une résolution constante , de faire en toutes occasions ce que la raison & la Religion demandent de lui. Telle doit être son occupation principale & continuelle , & dont il ne lui est pas permis de se relâcher , s'il a dessein de rendre son Prince accompli. En cultivant

toutes ces qualités essentielles, il ne doit pas négliger celles qui sont nécessaires pour plaire : il tachera de lui montrer clairement, que c'est à parler & à agir toujours à propos, que consistent les bienséances & les véritables agréemens. Ainsi on pourroit être content des soins d'un Gouverneur, s'il avoit contribué à rendre son Pupile habile, homme de bien & aimable.

Un enfant tire de grands avantages de l'éducation, mais il faut que la nature l'ait rendu capable de la recevoir; pour y réussir il faut tacher de s'en faire aimer, rien ne donne plus de force aux conseils, & ne rend les corrections plus supportables, que la persuasion d'être aimé; un enfant le croira aisément, si on s'attache à lui, si les avis qu'on lui donne sont accompagnés de douceur : si on ne le tient pas dans une

trop grande contrainte, & qu'on entre dans ses plaisirs quand ils sont honnêtes, qu'on réserve la sévérité pour les fautes remarquables, & qu'on feigne de ne voir pas celles qui ne sont que légères; qu'on louë avec chaleur le bien qu'il aura fait, & qu'on tempère les reproches qu'il mériteroit par un air de douceur & d'affection, qui lui fasse sentir qu'ils ne partent que de l'intérêt qu'on prend à lui: il faut surtout bien prendre garde de leur donner lieu de soupçonner que l'on agit par humeur. Les enfans sont plus clairvoyans, & pénètrent mieux qu'on ne pense les défauts de leurs Gouverneurs; & c'est celui de tous qui les révolte le plus. En effet celui qui n'est pas capable de se commander, n'est pas fait pour les conduire.

Il me semble qu'on devroit commencer, par leur donner une

grande idée de Dieu, & de la Religion, & leur inspirer de l'horreur pour le mensonge, qui deshonne ceux qui y sont sujets, & qui anéantit tout ce qui pourroit d'ailleurs les rendre recommandables; l'opiniâtreté est très-pernicieuse aux enfans, puisque c'est par la docilité qu'ils peuvent recevoir de l'instruction; je n'ai jamais vû personne que l'on ait laissé faire ses volontés dans son enfance, qui n'ait été dans la suite un homme fâcheux, difficile, & presque incapable de recevoir conseil. Je croi que ce sont là les premiers défauts qui paroissent dans les enfans.

D'ordinaire ils sont encore sujets à la colére, qui est très-dangereuse dans les personnes de grande qualité. Je n'entre point dans le détail de toutes les fautes que peuvent commettre les enfans, elles ne se font que trop.

connoître; mais il faut avec douceur leur faire comprendre, & la difformité de leurs défauts, & l'intérêt qu'ils ont de les éviter. Le Gouverneur réglera sa conduite sur les changemens qu'il remarquera dans le jeune Prince, & proportionnera ses instructions aux lumieres qu'il découvrira dans son esprit : quand il aura dix ou douze ans, si le Gouverneur a de bons yeux, il verra quelles seront un jour les bonnes & les mauvaises qualités, il en appercevra dans son ame les germes tout prêts à se développer. Alors il observera son Pupile avec grande attention, pour démêler sagement ce qu'il faut fortifier ou affoiblir en lui, & même, s'il est permis de parler ainsi, ce qu'il faut arracher. C'est ainsi qu'un Jardinier habile observe de près un jeune Arbrisseau, & retranche ces branches inutiles ou

nuisibles, qui ne font que dévorer la substance de celles qui doivent fructifier. Si le Gouverneur découvre dans le cœur du Prince des dispositions à l'orgueil & à l'avarice, s'il apperçoit qu'il peut devenir injuste & cruel, je crois n'avoir pas besoin de lui recommander de s'opposer de toute sa force à des commencemens si dangereux, & de ne perdre pas une occasion de les combattre. Il doit tout faire pour étouffer les germes de ces vices, qui ne prennent que trop aisément racine dans le cœur de l'homme, & qu'on n'en peut plus arracher. pour peu qu'ils s'y soient fortifiés. Cependant il doit ménager ses conseils, & ne les donner pas à contretems, de crainte de les rendre ennuyeux, & par conséquent inutiles : le Gouverneur alors a de quoi employer son discernement, puisque c'est

dans ce tems-là qu'il jette les fondemens d'un si grand ouvrage , & qu'il se met en état de l'achever dans la suite ; je souhaiterois qu'il eût assez de facilité dans l'humeur & dans l'esprit , pour s'accommoder aux enfans qu'il veut instruire , qu'il descendît jusqu'à eux pour les ramener plus facilement à lui ; qu'il leur rendît sa conversation aimable , qu'il eût du badinage & de la gayeté dans l'esprit , & qu'en leur inspirant la vertu , il leur donnât de l'agrément , qui est si nécessaire à tous les honnêtes gens , & particulièrement aux personnes de grande qualité , qui sont exposées aux yeux de tout le monde.

Il est une façon de corriger les enfans qui m'a toujours paru très-utile , c'est de leur faire remarquer le ridicule qui est dans leurs actions , & dans leurs discours , & dans ceux des autres , en riant

& en badinant avec eux ; on leur donne ainsi d'excellentes leçons, n'y ayant rien que les hommes craignent davantage que la moquerie. Il est nécessaire qu'ils sçachent , que si on leur apprend à connoître le ridicule, que c'est seulement afin qu'ils puissent l'éviter , & non pas pour leur rendre méprisables ceux en qui ils le découvriront. La bonté & la discrétion d'un Prince doivent toujours être plus grandes , que les défauts qu'il remarque dans les autres.

Quand le Prince aura quatorze ou quinze ans , le Gouverneur aura besoin de toutes ses lumières , & de toute sa sagesse. C'est alors que l'esprit s'ouvre , que les bonnes & les mauvaises inclinations commencent à se développer ; c'est alors qu'on lui peut faire connoître par raison , l'importance & l'utilité des conseils qu'on

qu'on lui donne , & arrêter ses passions , qui n'ont pas acquis toutes leurs forces. C'est un grand secours pour un Gouverneur , que de trouver dans le jeune Prince un grand desir pour la gloire , & une grande crainte pour les reproches ; ce sont des dispositions qu'il doit fortifier autant qu'il le pourra , en louant avec chaleur ce qui demande des louanges , & blâmant de même ce qui mérite d'être repris. Mais il faut qu'il lui marque très-clairement la différence de la véritable gloire & de la fausse , qu'il lui fasse sentir , que les louanges fondées sur la vertu , sont les seules qui méritent d'être recherchées ; qu'un Prince qui se repose sur sa qualité & sur ses richesses , ne s'attirera jamais , ni estime ni respect. Si on peut lui persuader ces vérités , on lui élèvera l'esprit & le cœur , & on le garantira de

l'orgueil & de la vanité , qu'il font d'ordinaire le malheur des Princes , & des honnêtes gens qui dépendent d'eux ; il est aisé & utile , de leur faire voir qu'ils font des hommes foibles , & misérables comme les autres ; que s'ils ont une grande naissance , ils ne la tiennent pas de la nature ; ces avantages ayant été donnés à leurs Ancêtres pour le bonheur des particuliers , & pour le maintien de la société , qui ne se conserve que par une subordination bien entendue , qui met dans les premières places ceux qui en sont les plus dignes. Ils connoîtront par-là l'obligation qu'ils ont d'être vertueux , comme l'ont été leurs prédécesseurs ; que la grandeur ne s'est établie que par le mérite , & qu'elle ne se peut conserver que par le mérite. Je ne veux pas dire qu'on puisse dégrader les Princes , ni qu'on puisse

ôter aux grands Seigneurs les biens , & les titres dont ils ne sont pas dignes ; il faut s'affujettir aux Loix , qui ont préféré la succession à l'élection , qui seroit la meilleure si les hommes étoient raisonnables , & qu'ils eussent le cœur & l'esprit moins corrompus ; ils demeurent donc en apparence dans leur place , ces grands Seigneurs indignes ; on leur rend quelques honneurs où le cœur n'a point de part , ils sont regardés comme des possesseurs injustes , du respect & de la déférence que l'on a pour eux :: aussi-tôt que l'on en est éloigné , on se dédommage de la contrainte que l'on a soufferte en les honorant , & on goute avec plaisir la liberté de les juger & de les mépriser. Si l'on représentoit vivement aux Princes toute l'humiliation & toute la honte de cet état , je ne doute pas qu'ils n'en fussent

frappés , & qu'ils ne sentissent que la naissance, l'autorité & les richesses , sont des avantages de la fortune , qui ne sont estimables que par le bon usage que l'on en fait , & qu'enfin l'on ne peut attendre de véritable gloire que par ses bonnes qualités.

Le Gouverneur doit sçavoir quelles sont ces bonnes qualités ; il mettra une grande différence entre celles qui sont essentielles , & celles qu'on ne doit regarder que comme agréables. Il préférera la raison , l'amour de la vérité , la justesse d'esprit , la bonté , la liberalité , & toutes les autres vertus , à des connoissances curieuses & stériles , à la danse , aux autres exercices du corps. Je dis toutes les vertus , car le Gouverneur ne réussira pas dans ce qu'il entreprend , s'il ne les connoît pas , s'il ne sçait pas les pratiquer & les conseiller à son

Pupile dans les occasions qui se présenteront; s'il n'est pas convaincu que les vertus morales sont mal assurées, quand elles ne sont pas soutenues par les chrétiennes, & qu'il n'y a qu'un fondement aussi solide, qui puisse les rendre durables & constantes. Il n'appartient qu'à un homme de bien d'être toujours sincère dans ses paroles, fidèle dans ses promesses, ennemi déclaré des fausses vertus, & de faire voir dans toute la conduite qu'il a un amour continuel de l'ordre & de la justice, enfin il n'appartient qu'à un véritable Chrétien, d'être un parfaitement honnête-homme.

Vous voyez quelle perfection demanderoit un si grand emploi, dans ceux principalement qui élèvent des enfans, dont l'éducation peut faire le bonheur ou le malheur d'un grand Roy aume

&c. quelquesfois de toute l'Eu-  
 rope ; cependant par quels en-  
 droits , avec quelle précaution ,  
 &c. avec quel discernement sont-  
 ils choisis ? Je le répète encore ,  
 cette négligence cause plus de  
 désordres dans le monde qu'on  
 ne pense , n'y ayant rien de si  
 naturel , qu'un enfant mal élevé  
 devienne un homme très-impar-  
 fait , non-seulement incapable de  
 remplir une grande place , mais  
 très-propre à renverser ce qu'il  
 doit maintenir. Il seroit donc à  
 desirer , qu'un Gouverneur sçût  
 parfaitement quelles connoissan-  
 ces & quelles qualités , sont les  
 plus nécessaires à un Prince , &c.  
 qu'à proportion de leur impor-  
 tance , il redoublât ses soins pour  
 les imprimer dans son cœur &c.  
 dans son esprit. Je l'ai déjà dit ,  
 & je ne sçauois trop le redire ,  
 attendu l'importance de la ma-  
 tiere , la véritable science d'un

Prince est de connoître les hommes, de sçavoir s'en faire aimer & estimer, & de démêler exactement à quoi on les peut employer. Rien ne fait mieux connoître les Princes, que le choix des personnes dont ils se servent; s'ils ne sçavent pas assortir les hommes avec leurs emplois, ils ne donneront pas une grande opinion de leur sagesse, ils seront mal servis, & ne rendront pas justice à ceux à qui ils doivent leurs soins & leur protection. Un Prince doit outre cela, avoir une grande attention à ne fâcher personne, à faire plaisir à tout le monde, & particulièrement aux gens de mérite & d'esprit, qu'il est obligé par justice & par habileté de mettre dans ses intérêts. En apprenant cela à un Prince, on lui apprend toutes les vertus, qui non-seulement le rendent parfait, mais qui rendent heureux

ceux qui sont dans son commerce , & dans sa dépendance ; ce doit être la fin des lectures , des conversations & des réflexions qu'on fait devant lui , ce qui n'a point de rapport à cela est d'une petite considération : je sçai que d'apprendre ces choses à un Prince , fait moins de bruit que de lui apprendre l'Histoire Grecque ou Romaine ; j'ai vû des personnes qui pour de pareils services ont reçu de grandes louanges , & de grandes récompenses ; peu de gens connoissent l'honnêteté , & le progrès qu'y fait un jeune enfant ; il leur faut des choses plus communes , & plus sensibles ; un Gouverneur homme de bien , négligera ces petits intérêts , & cette vaine réputation ; il se proposera un but plus sage , & ne pensera qu'à servir utilement son Prince , en lui découvrant qu'il y a des connoissances fort estimées ,

mées, qui ne demandent pas toute son application, qu'il y en a d'autres qui le sont peut-être moins, & qui la demandent toute entiere, qu'il peut être trop bon Philosophe, & trop sçavant Mathématicien, mais qu'il ne sçau-roit jamais être trop bon, trop juste, trop fidèle, ni trop recon-noissant; enfin il faut l'instruire de tous ses devoirs, & lui apprendre qu'il ne peut s'en acquitter avec trop de soin & d'exactitude, & que c'est le plus sûr moyen, & peut-être l'unique pour gagner l'estime & l'amitié de tous ceux qui l'approcheront. Si son esprit n'est pas assez éclairé pour lui donner des connoissances sur la guerre, & sur les affaires publiques, qu'il sçache au moins qu'il les doit acquérir quand il sera dans un âge plus avancé, & que s'il aspire à une réputation éclatante, que e'en est

le véritable chemin ; mais il ne faut pas remettre à un autre tems à lui apprendre qu'il ne sera pas aimé s'il n'a de la bonté , & à lui expliquer que celle qui n'est fondée que sur la facilité de l'humeur , n'est que foiblesse. On ne peut trop l'exhorter à être fidèle à ses amis , doux & humain pour ses domestiques , ferme dans ses résolutions , quand elles sont prises avec raison ; bien-faisant pour ceux qui l'aiment , & qui lui ont rendu tous les services dont ils ont été capables ; & on peut l'assurer qu'il n'y a rien de plus incompatible , que d'être ingrat & d'être aimable.

Je n'approuverois pas qu'on lui parlât des richesses ni d'établissement , cela ne convient pas à son âge , le monde ne lui apprendra que trop la recherche des choses utiles ; je tacherois plutôt à le convaincre que sa for-

tune consiste uniquement à être vertueux, à mériter & à conserver une bonne réputation; qu'il n'y a rien de si disproportionné qu'une grande qualité & un petit mérite; que les richesses sont un grand mal, quand la raison n'en dispose pas; c'est le sentiment de Bacon, qui me paroît aussi juste qu'ingénieusement exprimé : *L'argent est un bon serviteur, mais c'est un très-mauvais maître.* Un Gouverneur qui sçaura développer ces vérités, & les rendre sensibles à son Pupille, lui rendra des services les plus importantes. Mais pour s'en acquitter parfaitement, il doit connoître la mesure de son esprit, & jusqu'où va son intelligence; il en aura assez à quinze ans, pour lui pouvoir représenter, comme je viens de le dire, que tous les hommes ont des devoirs, & que l'accomplissement de ces devoirs fait la per-

fection de tous les hommes; s'il est Prince, que c'est pour procurer le bonheur des autres, & non pas pour s'abandonner aux plaisirs, ni pour dominer sur les particuliers avec orgueil & avec injustice: qu'on lui redise souvent qu'il n'aura d'autorité que pour maintenir l'ordre & la justice, & qu'il doit être persuadé, malgré l'artifice des flatteurs, qu'un Prince injuste est l'horreur du genre humain; s'il a des richesses qu'on lui en montre l'usage, qu'on lui apprenne qu'il ne les a pas pour vivre dans le luxe, mais pour soulager ceux qui en ont besoin, & pour récompenser le mérite, & les services qu'on lui a rendus; s'il a de l'esprit & des connoissances, qu'on lui persuade bien qu'il ne doit pas s'en servir pour mépriser ceux qui l'approchent, mais les employer pour conseiller & gouverner avec équité, ceux

qui lui seront soumis. Les hommes les plus éclairés, sont ceux qui sentent le mieux, combien nous avons besoin d'être indulgens les uns pour les autres, il en est ainsi de ses autres devoirs; si je voulois les examiner tous, cela seroit d'une trop grande étendue: le Gouverneur expliquera ces choses selon les occasions, & employera toute son industrie, pour convaincre son élève de la vérité de ces instructions, & que c'est dans l'observation de ces conseils, que consiste la véritable sagesse d'un Prince; sur-tout qu'il lui persuade qu'il ne les donne pas pour paroître habile, mais pour le rendre un Prince parfait. Il peut s'assurer que ses avis paroîtront sages, & ses intentions droites, s'il pratique lui-même ce qu'il enseigne, s'il ne donne aucune prise sur lui, & si ses paroles & ses actions, sont

conformes à ses maximes. Les enfans sont souvent eux-mêmes les juges de leurs Gouverneurs. C'est à leurs yeux une espèce de tyrannie , que de leur défendre ce qu'on se permet à soi-même. Du moins est-il sûr qu'on ne peut gagner leur confiance , sans se concilier leur estime & leur affection.

Le monde est rempli de gens qui ont l'esprit faux , & le cœur corrompu ; il seroit à desirer qu'un jeune Prince n'eut aucun commerce avec ces sortes de gens : mais si leur rang empêche qu'on ne les puisse éloigner , au moins qu'on leur fasse remarquer la fausseté de leurs raisonnemens , & la dépravation de leurs sentimens ; un des principaux soins de ceux à qui l'on a confié un jeune Prince , ce seroit de faire tous leurs efforts pour lui donner un discernement exact ; il est difficile

d'y réussir, si la nature n'a fait de grandes avances; & même quand il seroit né avec de la pénétration & de l'intelligence, il faudroit encore lui inspirer un grand amour pour la vérité, & lui donner des principes pour la découvrir. Sans ces secours, avec les meilleures intentions, sa conduite peut être très-mauvaise, & pour lui & pour les autres; il choisira mal ses amis, il placera mal ses bienfaits, il traitera avec égalité les personnes dont le mérite sera fort inégal; & voulant être juste il fera beaucoup d'injustice. Presque tout le ridicule roule sur l'homme trompé, plus il l'est sur les choses qu'il devroit le mieux sçavoir, plus il est moqué & méprisé. Ne se pas connoître, ni sa famille ni ceux avec qui l'on passe sa vie, ce seroit une ignorance qui rendroit un homme très-ridicule, & qui seroit

voir qu'il manqueroit tout-à-fait de discernement ; au contraire il n'y auroit point de louanges qui ne fussent dûës à un Gouverneur, qui garantiroit son pupille de toutes ces fautes ; qui le mettroit en état , quand il sera dans le monde , de ne se pas méprendre , de juger équitablement de lui-même , & des autres ; de ne rien perdre de ce qui se diroit en sa présence , de pénétrer dès les premières conversations l'esprit & la capacité de ceux qu'il entretiendrait.

Presque tous les hommes , particulièrement les jeunes gens , pensent plus à se divertir , qu'à s'instruire ; & si on ne vient à leur secours , ils préféreront aisément un misérable bouffon qui les fait rire , à l'homme le plus sage , & qui est le plus capable de les éclairer. Pour les préserver d'une si grande erreur , il est bon de leur

faire comprendre , que les plaisans de profession sont souvent très-méprisables par leur malice & par leur indiscretion , que le véritable agrément est dans le bon esprit ; qui sçait parler sagement & à propos de toutes choses. Il est certain que les Nations les plus polies , ont fait une vertu de l'agrément dans la conversation ; il est très-désirable d'avoir de la joye , & de l'inspirer à ceux que l'on entretient ; mais il faut se rejoûir comme font les honnêtes gens , qui ne mêlent rien dans leurs discours qui sente la bassesse , la malignité & le dérèglement.

Les jeunes gens craignent l'étude ; mais ne pourroit-on pas la leur rendre agréable ? il en seroit peut-être un moyen , ce seroit d'en bannir l'air de travail qui leur cause de si grands dégoûts , & d'y substituer la forme de con-

versation qui répugne moins à  
 leur paresse, & qui flatte davan-  
 tage leur amour-propre ; il me  
 semble que la chose ne seroit pas  
 impossible, & qu'un jeune Prince  
 ne s'ennuieroit pas au milieu d'u-  
 ne bonne compagnie, composée  
 de ceux qui doivent être auprès  
 de lui, s'ils avoient assez péné-  
 tré la portée de son esprit, ses in-  
 clinations, & quelles lectures lui  
 font le plus de plaisir ; s'ils avoient  
 assez de discrétion pour ne le  
 pas fatiguer en parlant trop long-  
 tems, & trop souvent sur un mê-  
 me sujet ; par la diversité ils ré-  
 veilleroient son attention, &  
 avec ces précautions ils pour-  
 roient lui parler de choses raison-  
 nables & sérieuses, lui faire con-  
 noître la raison, & la lui rendre ai-  
 mable ; ils y mêleroient des choses  
 vives & gayes, qui lui donneroient  
 le goût de la bonne plaisanterie ; il  
 sçauroit rire à propos, & il se

trouveroit instruit de ce qui convient à un honnête-homme.

Cette maniere d'élever les enfans, ne vous paroîtroit-elle pas aussi bonne que celle qui est en usage? quand ils sçavent un peu de Latin, qu'ils expliquent quelques Auteurs, autant par mémoire que par intelligence, qu'ils ont quelque teinture de l'Histoire, de la Géographie, des Mathématiques, on croit qu'ils ont été bien élevés; cependant ils peuvent être très-impertinens avec toutes ces connoissances, & souvent, si vous me permettez de le dire, il n'y a rien de plus inepte qu'un enfant qui sort des mains de ses Gouverneurs; il entend peut-être la Langue de la vieille Rome, & ne sçait presque pas la sienne. Il a lû les Lettres de Cicéron, & ne sçait pas écrire le moindre compliment; il a entendu parler de César &

de Scipion , à peine on lui a nommé le Roi de Suède , M. le Prince , & M. de Turenne : il ne sçait pas vivre avec les hommes , & confond presque toujours les gens d'esprit avec ceux qui n'en ont point. Croyez-vous qu'il fût inutile de lui faire connoître le monde présent : de lui apprendre à juger de ceux qui le composent , de l'informer de tout ce qui arriveroit , de l'engager à en dire son avis , & en même-tems de l'aider à former ses jugemens avec justesse , & ses sentimens avec honnêteté ? le meilleur moyen pour réussir à tous ces égards , ce seroit de parler toujours devant lui le plus raisonnablement que l'on pourroit , des choses qui regardent l'esprit , & le plus sagement de celles qui regardent les mœurs & la conduite de la vie. Il est certain que les hommes ressemblent à ceux avec

qui ils passent leur vie, sans s'en appercevoir on prend leur ton, leurs manieres, leurs sentimens même. Les jeunes gens font plus, ils imitent de propos délibéré, ceux en qui ils trouvent des qualités qui leur paroissent désirables. Ils ont envie d'être hommes, & pour le paroître, ils cherchent à ressembler à ceux qu'ils choisissent pour leurs modèles. Ainsi il seroit à souhaiter que l'on pût attirer auprès du jeune Prince, des gens qui fussent dignes de lui en servir; c'est en parlant en sa présence sur toute sorte de sujets qu'on lui inspireroit insensiblement ce qu'il doit penser de chaque chose. Quand la conversation méritoit qu'on s'en souvint, on lui en feroit rendre compte, pour voir s'il auroit eu de l'attention, s'il auroit bien jugé, & remarqué les meilleurs endroits; c'est ainsi que

petit à petit , on lui formeroit l'esprit & le goût. J'oubliois une chose qui est de la plus grande conséquence c'est de lui faire comprendre , combien la civilité , la douceur , & l'égalité de l'humeur , sont nécessaires à un Prince qui veut se faire aimer ; un Gouverneur qui a ces bonnes qualités , les inspirera à son pupille par son exemple , en lui faisant voir que beaucoup de gens qui ont de l'esprit , sont regardés comme fâcheux , & passent souvent pour extravagans , à cause de leur incivilité & de leurs caprices.

Je n'ai garde de mépriser le Latin , le parti de ceux qui l'estiment est trop fort pour ne le pas ménager ; souvenez - vous seulement , qu'on employe huit ou dix ans à montrer une Langue que les enfans n'ont guères envie d'apprendre , cela fait une occupation

pénible , qui éloigne de l'étude & de la lecture la plûpart des enfans pour toute leur vie. La grande raison de ceux qui soutiennent le Latin , c'est qu'il est une Langue universelle , qui donne le moyen de lire les Originaux qui sont plus beaux , & plus instructifs que les Traductions ; je n'entreprendrai pas de combattre cette raison : je sçai seulement que les meilleurs Livres Latins sont fort bien traduits , qu'il y a peu de Princes qui lisent les Livres Latins , quand ils sont sur leur foi. Feu M. le Prince ne les lisoit point , lui qui avoit autant lû qu'aucun Prince du monde , & qui avoit acquis une infinité de connoissances. Après huit ou dix ans d'application quelqu'un se trouvera peut-être en état de lire Virgile , Horace , & quelques autres Auteurs ; mais sans le secours des Commentaires & des

Traductions, il auroit encore assez de peine à les entendre. Croyez-vous que ce tems-là soit utilement employé, & qu'il n'y ait pas des choses plus importantes à leur apprendre ? je ne voudrois pas que l'on exclut tout-à-fait le Latin ; mais je ne voudrois pas aussi, que l'on en fit le fonds de l'éducation d'un Prince : l'on pourroit y employer une heure par jour, & on connoîtroit bientôt quelle seroit sa capacité & son inclination pour cette sorte d'étude ; mais sans rien examiner les Précepteurs les pressent, & les importunent jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge qui les tire de cette contrainte, dont ils sortent avec un extrême plaisir, & avec une grande aversion pour le Latin, qu'ils oublient fort promptement. Je suppose qu'un jeune Prince eût une grande envie & une grande facilité à l'apprendre :

il

il me semble qu'un Précepteur raisonnable devroit ménager cette inclination, & se souvenir qu'il faut une grande partie de la vie, pour connoître les finesſſes & les beautés de cette Langue; & que les Princes ſont deſtinés à de plus grandes choſes. La lecture des Poètes, des Histoſiens anciens & modernes eſt très-utile; mais de la façon dont on la fait, il ſemble qu'on penſe à remplir la mémoire des enfans, & point du tout à leur former l'eſprit & le cœur: on leur apprend des faits, ſans leur faire remarquer ce qu'il y a d'honnête & d'habile, & la part que la fortune a dans ces grands événemens. Au contraire ce n'eſt qu'en leur faiſant faire des réflexions, & en les faiſant avec eux, qu'on peut leur apprendre à bien faire & à bien juger.

Il me ſemble qu'il y a des choſes d'une ſi grande conféquence,

H

qu'on ne fçauroit assez les éclaircir, & que pour le bien faire il ne faut pas craindre les redites : pardonnez-moi donc, s'il vous plaît, celles que j'ai faites, je vous demande encore grace pour celle-ci. Pour conclusion, je voudrois qu'un jeune Prince commençât dès ses premières années une étude qu'il est obligé de faire pendant toute sa vie, & qu'un sage Gouverneur lui apprit insensiblement ce que c'est que le monde, ce qu'il a de bon & de mauvais, ce qu'il doit suivre & ce qu'il doit éviter. Pour le conduire à cette perfection, ce n'est pas assez que le Gouverneur ait un bon esprit, de bonnes intentions, & qu'il ait toujours les yeux ouverts sur le Prince pour le conseiller à propos : il faut encore qu'il lui inspire de l'amour pour les Livres, en commençant par ceux qui le divertiront, il l'accoutumera à la

lecture , & il arrivera peut-être qu'il ne pourra plus s'en passer; les Livres lui parleront avec sincérité , & sans aucun ménagement de ce qu'il doit faire , & de ce qu'il doit juger de ceux dont il remplit la place ; outre qu'ils l'instruiront , ils le retireront d'une inutilité qui lui causeroit de grands ennuis , ils l'empêcheront de vivre dans cette ignorance honteuse , & si peu convenable aux personnes de grande qualité , puisqu'elle les rabaisse encore plus que leur naissance ne les élève. Mais le plus grand service qu'un Gouverneur puisse rendre à un jeune Prince , ce seroit de lui donner un grand goût pour la bonne compagnie ; le commerce des honnêtes gens l'instruira plus que les Livres ; la meilleure & la plus facile étude pour un Prince , c'est la conversation , si on lui apprend à en ti-

rer tout le profit qu'il en pourra tirer ; c'est je pense , le moyen le plus propre de le rendre un Prince accompli. Le Gouverneur aura beaucoup fait , s'il le rend capable de ces vérités ; mais son ouvrage ne sera pas achevé , il ne peut pas même espérer qu'il soit durable , s'il ne fortifie le jeune Prince contre les flatteurs , qui l'attendent quand il sortira de ses mains ; il est obligé de lui faire connoître leur malice & leurs artifices , de lui faire sentir que sous une apparence d'estime , ils cachent un grand mépris pour ceux à qui ils donnent tant de louanges ; étant certain que très-souvent elles sont plus fondées sur la foiblesse , que sur le mérite de ceux qu'ils louent avec tant d'affectation. Il convaincra le jeune Prince par mille expériences dont les Histoires sont remplies , que la flatterie a corrompu

les meilleurs & les plus grands Princes, en leur insinuant que la fierté & les dédains, augmentent l'éclat d'une grande naissance, & que le bonheur des personnes qui ont du pouvoir & de l'autorité, consiste à contenter tous leurs desirs, sans être obligés de les régler, ni d'avoir aucuns égards, ni de souffrir la moindre contrainte; voilà d'où naissent les violences & les injustices qui deshonnorent les Princes, & qui font tant de malheureux.

Plus je fais d'efforts pour satisfaire à ce que vous m'avez ordonné, & moins je suis content de mon travail: vous voulez que je vous donne l'idée d'une éducation parfaite, cela est au-dessus de mes forces; on peut imaginer quelque chose sur cette matière, mais il est presque impossible de la réduire en pratique. Où sont

les enfans qui répondent aux soins qu'on prend de les conduire ? où sont les Gouverneurs pareils à ceux que je vous ai représentés ? où sont enfin les peres & les meres qui les cherchent, & qui les connoissent, qui leur donnent assez d'autorité pour appeler ceux qui pourroient les seconder dans un si grand dessein, & pour éloigner ceux qui seroient capables de le traverser ? en vérité, je suis étonné qu'on puisse trouver des Gouverneurs ; c'est l'intérêt, l'ignorance, & la présomption qui en fournissent le monde avec tant d'abondance ; s'ils se connoissoient, & les difficultés qui accompagnent un tel emploi, ils seroient plus disposés à refuser, qu'à accepter une charge si pénible. J'ai toujours été persuadé, qu'il n'y a rien de plus difficile que d'élever un jeune Prince, ni qui demande un

plus honnête-homme ; j'ai toujours été aussi persuadé, qu'il n'y a rien qui convienne moins à un honnête-homme.

Les Gouverneurs sont exposés aux caprices, & à la censure de tout le monde ; ceux qui s'y connoissent le moins, sont ceux qui parlent le plus haut, & qui souvent sont les mieux écoutés. Si les enfans font bien, on l'attribue à leur bonne naissance, s'ils font mal au peu de soin & de capacité des Gouverneurs ; les peres & les meres qui ont trop d'amour pour leurs enfans, & pour eux-mêmes, en jugent volontiers ainsi, & prennent le parti de ceux qui les condamnent ; les enfans qui sont naturellement ennemis de la contrainte, s'éloignent de leurs Gouverneurs, & se tournent du côté de ceux qui ne leur parlent que de plaisirs, qui cherchent le ridicule

de leurs Gouverneurs , & qui en inventent quand ils n'en trouvent pas ; c'est l'application de la plupart de ceux qui approchent les jeunes Princes.

Je ne finirois pas , si je voulois vous parler de tous les dégoûts , auxquels un Gouverneur honnête-homme est exposé ; il y en a un très-grand qu'on ne sçauroit éviter , c'est d'avoir pour compagnons des gens qu'on n'oseroit qualifier , qui ignorent parfaitement ce qu'ils veulent apprendre aux autres , & qui par leur incapacité rendent le métier méprisable. Examinez les Gouverneurs que vous connoissez , à l'exception d'un très-petit nombre , & jugez des traitemens que mériteroit l'extravagance de ceux qui les ont choisis , & la présomption de ceux qui ont accepté ce choix , qui entreprennent de faire un honnête-homme , qui est le plus

plus parfait ouvrage du monde , sans être honnêtes gens , & sans avoir la moindre idée de l'honnêteté. Ils ressembloient assez à un Auteur qui entreprendroit de faire un Livre qui comprendroit toutes les sciences , & qui ignoreroit jusqu'aux moindres principes de toutes ces sciences. Les Princes qui sortent des mains de ces indignes Gouverneurs , étoient destinés pour être les premiers de leur siècle , & ils en deviennent les derniers ; ils sçavent faire une révérence , & les autres choses de cette importance , mais ils ne sçavent ni penser d'une manière convenable à leur rang , ni agir conformément à leurs devoirs. L'ignorance leur fait haïr les Livres , & les rend mal-propres à la conversation ; ils tombent dans un ennui , & dans une inutilité qui dure souvent autant que leur vie ; quelques-uns s'oc-

cupent de la chasse, les autres de leurs bijoux & de leurs équipages, ils ne vont guères plus loin : & quand ils ont fait quelques Campagnes, ils demeurent tranquilles, & croient que la possession de ces choses fait le bonheur des personnes de grande qualité, & que c'est par-là qu'ils se distinguent des particuliers. Je vous ai déjà dit que l'ignorance de leurs devoirs fait un grand renversement dans leur conduite : comme ils ne sçavent pas qu'ils sont faits pour les autres, les respects qu'on leur rend, leur persuadent aisément que les autres sont faits pour eux ; & voilà la source de l'orgueil, de l'injustice, & de la dureté des Grands.

Quoique je vous aie représenté les difficultés qui s'opposent à une bonne éducation, il ne faut pas néanmoins perdre courage ;

il est vrai qu'elle est difficile ,  
 mais peut-être qu'elle n'est pas  
 impossible ; le Roi a réuni tout  
 ce qui peut contribuer à cette  
 bonne éducation ; outre qu'il a  
 trouvé dans Messieurs ses en-  
 fans des dispositions heureuses,  
 il a choisi pour les élever des per-  
 sonnes à qui les plus honnêtes  
 gens auroient accordé leur suf-  
 frage ; cela donne de grandes es-  
 pérances pour la félicité des Prin-  
 ces, & pour celle du Royau-  
 me.

J'ai toujours ressenti un grand  
 plaisir, quand je me suis imaginé  
 un jeune Prince né assez heureu-  
 sement, pour aller au-devant des  
 conseils d'un Gouverneur sage  
 & habile, plein de probité &  
 d'affection ; un si beau naturel &  
 si bien conduit, le rendroit un  
 Prince excellent. Il ne se conten-  
 teroit pas des vertus apparentes,  
 dont le monde est rempli, il tra-

vailleroit avec une application entiere à devenir solidement vertueux; sa parole seroit inviolable, ses discours seroient vrais & sincères, & on ne remarqueroit dans sa vie ni artifice, ni ostentation; ceux qui sont touchés du mérite, & qui le cherchent, s'attacheroient à lui; il composeroient une Cour d'honnêtes gens, avec lesquels il meneroit une vie heureuse, qui lui donneroient mille loüanges, & qui engageroient le reste du monde à lui en donner continuellement; étant certain que les véritables honnêtes gens, sont les juges naturels & souverains de la gloire & de la réputation. Cependant il seroit encore fort éloigné de la perfection, si avec tous ces avantages il ne connoissoit point la Religion, & qu'il ne l'aimât pas, & si la piété n'étoit pas la règle de sa conduite. Un Gou-

verneur se feroit mal acquitté de ses obligations , s'il n'avoit pas appris au jeune Prince , que sa véritable grandeur est de s'anéantir devant Dieu , de reconnoître qu'il tient de sa bonté les biens , & les bonnes qualités qu'il possède, qui deviendroient pour lui, le plus grand de tous les malheurs, s'il ne les rapportoit pas à Dieu, & qu'il ne les employât pas pour son service, & pour sa gloire.



---

---

*LETTRE VII.**A MADAME \*\*\**

**V**OUS m'ordonnez, MADAME, de donner mes conseils à un Gentilhomme qui veut s'attacher à la Cour: s'il n'a pas de grandes dispositions à devenir un très-honnête homme, le meilleur que je pourrois lui donner, ce seroit de ne la voir qu'en passant, il en seroit peut-être moins agréable, il parleroit avec moins de grace, & ne connoîtroit pas si finement les bienséances & les ridicules; peut-être aussi qu'en s'éloignant de la Cour, il acquerreroit & conserveroit avec plus de facilité les qualités essentielles, & sans lesquelles il ne peut être

ni aimé , ni estimé ; on ne va guère à la Cour que pour s'élever , pour obtenir des emplois , des richesses , & des dignités ; les Courtisans desirent ces choses avec beaucoup d'ardeur , & ce n'est pas toujours à force de bien faire qu'on les obtient ; un homme qui est incessamment occupé de ses desseins , & qui veut fortement arriver à ses fins , prend d'ordinaire toutes les voyes qui peuvent l'y conduire : la finesse , l'artifice , la flatterie , l'application à servir les passions de ceux qui gouvernent , sont les chemins les plus battus , & qui menent plus promptement où l'on veut arriver. Vous voyez , Madame , à quoi l'on expose un jeune-homme qu'on engage à la Cour : outre la corruption de son cœur , l'exemple des plus qualifiés , & de ceux qui réussissent le mieux dans leurs desseins , & qui par-là

ont la réputation d'être les plus habiles les jettent dans un péril presque inévitable. Un homme qui a de l'esprit & de l'ambition, est sollicité par tous ses amis de suivre la Cour; ils le regardent comme un homme capable de faire de grandes choses; cependant il est presque certain, qu'il se servira moins de son esprit pour vivre sagement, & pour régler ses passions, que pour les satisfaire; & s'il obtient ce qu'il recherche avec tant d'empressement, & qu'il appelle son bonheur, ce sera le malheur de tous ceux qui auront à traiter avec lui, & qui seront dans son commerce, & dans sa dépendance. J'ai vû beaucoup de gens deyenir riches & puissans; mais je n'en ai guéres vû qui en soient devenus meilleurs & plus tranquilles. Je vous ai déjà dit, Madame, que les biens de la fortune sont fort à

craindre pour ceux qui n'en sçavent pas le véritable usage, & qu'il n'y a que ceux qui le connoissent qui doivent les souhaiter. En vérité, la fortune fait un mauvais présent à ceux qu'elle semble favoriser, en ne leur donnant que les moyens de faire paroître leurs ridicules, leur dureté, leur orgueil, & leur injustice. La Cour est remplie de gens qui se plaignent d'être malheureux, il est vrai qu'ils le sont beaucoup d'être dans un si grand aveuglement; comment seroient-ils contents? Leur conduite est un égarement continuel, ils croient que les richesses, les charges, & les dignités, sont les seuls biens desirables: ils n'ont pas la moindre idée de la vertu; ils ne voyent pas assez loin, & ne pénètrent pas, que tous ces avantages sont les suites naturelles de la vertu, & qu'elles en devroient être la ré-

compense. Ceux qui ne sont pas dans ces sentimens , quoi qu'il puisse leur arriver , meneront toujours une vie inquiète & malheureuse. Si je rencontrois un jeune Gentilhomme qui eut beaucoup d'esprit & de raison , qui eut les intentions droites , & un grand desir de bien faire , qui fut fortement persuadé que la fortune d'un Gentilhomme consiste à être parfaitement honnête homme , je l'exhorterois à ne quitter jamais la Cour , & j'espérerois même qu'il arriveroit aux plus grands honneurs , & que les plus sages viendroient à son secours , parce qu'ils seroient persuadés que les avantages qu'on lui procureroit , seroient plus pour les gens de mérite que pour lui-même ; il y a grande apparence qu'il employeroit ses richesses à soulager ceux qui en seroient dignes , son autorité à protéger le mérite.

& l'innocence, & son habileté, qui augmenteroit tous les jours par le commerce du monde, à donner de sages conseils à ceux qui auroient recours à lui; il s'acquitteroit exactement des devoirs de la société, n'y ayant rien qui lie si fortement les hommes que la pratique de toutes les vertus. Ce seroit un Courtisan accompli, si Dieu lui faisoit la grace de lui donner la charité, qui unit non-seulement les hommes avec les hommes, mais qui unit étroitement les hommes avec Dieu, & qui les rend en quelque façon des hommes divins. Ce n'est donc que faute d'esprit, & pour ne pas entendre les véritables intérêts, qu'on n'est pas homme de bien; il est de malhonnêtes gens qui en ont, mais ils ne le seroient pas, s'ils en avoient encore davantage. Nous avons même plusieurs exemples, que la probité

n'est pas toujours inutile pour la fortune. Vos bonnes qualités vous avoient procuré l'amitié & la confiance de la plus estimable Personne du Royaume, & si votre sagesse & votre profession, ne vous eussent pas fait mépriser la fortune, la vôtre n'auroit point eu de bornes; il est donc certain, Madame, que tout ce que je vous ai dit n'est pas une exagération, & qu'il y a un mérite victorieux à qui rien n'est difficile, votre amie nous en donna de grandes preuves : elle ne voit rien au-dessus d'elle, parce qu'il n'y a point de mérite qui ne soit au-dessous du sien. Le hazard a bien moins de part à son élévation que la raison & la justice. Un homme de grande qualité qui a été comblé de biens & d'honneurs par le Roi, & si j'osois le dire, associé dans sa famille, pour donner à un jeune Prince des choses

plus grandes & plus estimables que la naissance, quoiqu'elle soit la premiere du monde : celui qui le seconde dans une si grande entreprise, a tout ce qui est nécessaire pour remplir parfaitement la place qu'il occupe, & pour obtenir infailliblement les plus considérables de sa profession.

---

## LETTRE VIII.

A LA MESME.

**P**ERMETTEZ-MOI de vous dire, MADAME, que les louanges que vous me donnez sont trop grandes, & croyez, s'il vous plaît, que ce n'est point par une fausse modestie que je vous parle ainsi. Si j'étois aussi habile que vous le pensez, j'avoue que ce seroit une chose très-surpre-

nante. Vous voulez sçavoir l'éducation que j'ai reçue. J'étois un cadet que l'on avoit tout-à-fait abandonné, à qui on n'a donné aucun avis, qui n'a ni étudié, ni vécu avec des gens qui pussent suppléer à une si grande négligence. Il est vrai que dans la suite j'ai passé une partie de ma vie à la Cour, où j'ai trouvé des Gouverneurs qui ont aidé à m'instruire : ce sont les mocqueurs, qui sans aucune bonne intention, m'ont donné quelque connoissance de ce qui rendoit les hommes ridicules. Voilà tous les secours que j'ai trouvés, car pour des gens charitables je n'en ai guères rencontré. Jugez, Madame, après cela, si je dois croire que je puisse donner des instructions, il est vrai que j'en ai écrit quelqu'unes pour Monseigneur le Duc de Chartres : mais mon devoir, & la passion que j'ai pour

son service, m'ont engagé à l'en-  
 treprendre, Dieu veuille que mes  
 intentions aient été heureuses.  
 C'est à vous à qui il est particu-  
 lièrement réservé de parler des  
 mœurs; outre que vous avez un  
 très-bon esprit, l'application  
 continuelle que vous avez eüe à  
 découvrir en quoi consiste une  
 bonne éducation, & les soins  
 que vous avez pris d'élever tant  
 de jeunes personnes, vous ont  
 mise en état de décider, sans que  
 personne ose raisonnablement  
 vous contredire; mais, Madame,  
 s'il est difficile de pouvoir donner  
 des conseils, il ne l'est pas moins  
 de trouver des personnes capa-  
 bles de les recevoir; ce seroit une  
 chose heureuse, pour une per-  
 sonne qui auroit acquis quelques  
 connoissances par ces réflexions,  
 & par son expérience, d'en faire  
 part à ceux qui en auroient be-  
 soin; elle sçait que les hommes

sont obligés de se rendre des offices mutuels, & sur-tout dans ce qui regarde les mœurs, qui devroit être la grande affaire de tous les hommes; cependant c'est particulièrement sur cet article qu'on ne veut point de conseils: les plus sages n'ont pas assez d'adresse & de discrétion pour les rendre agréables, ni même supportables, aussi-tôt qu'on a les yeux ouverts, on n'entend parler que de richesses & de plaisirs; dans un âge plus avancé, on voit que tout le monde les recherche avec ardeur, & que dans les conversations on ne s'entretient que du bonheur des gens riches, & de l'état heureux où ils se trouvent de pouvoir contenter tous leurs desirs. Ces préventions jointes aux inclinations naturelles, rendent presque tous les hommes incapables d'entendre la vérité, & de connoître le véritable mérite;

un

un Gentilhomme qui a quelque esprit, du courage, & de l'ambition, est regardé de la plûpart du monde, comme un homme qui donne de grandes esperances; j'avoue que je n'en fais pas grand cas, s'il n'est convaincu qu'il doit préférer sa conscience & son honneur à toutes choses; & s'il ne va à l'Armée seulement que pour acquérir des richesses & des dignités. J'ai vû des personnes qui sont parvenuës par la guerre aux plus grands honneurs, qui cependant ont laissé une mémoire qui deshonne leur vie, qui ont amassé de grandes richesses, dont la prompte dissipation a donné de la joie à tous les honnêtes gens.

Malgré la corruption du monde, il y a un certain nombre de gens qui jugent sainement, qui sont persuadés, que ceux qui s'abandonnent à l'avarice, doivent

renoncer à la gloire. Il n'y a guères dans notre Histoire de plus belles Vies , que celles du Chevalier Bayar & de M. Delanouë. Il est vrai qu'ils avoient les vertus morales & militaires , mais ils avoient sur-tout une grande indifférence pour les richesses ; cette grande réputation qu'a laissée M. de Turenne vient de son esprit, de son courage , de sa capacité pour les affaires & pour la guerre ; mais son grand désintéressement y avoit beaucoup contribué. Il l'a empêché de faire des bassesses , & de s'avilir devant ceux qui ne méritoient pas d'être respectés.

La pauvreté ne doit pas abattre le courage d'un Gentilhomme ; elle est honteuse , quand on y est tombé par sa mauvaise conduite ; mais qu'elle lui seroit glorieuse , si elle étoit l'effet de la bonté , de la modération , &

de son désintéressement; il n'y a guères de grandes fortunes innocentes: il est périlleux de les faire, & presque impossible de s'en bien servir. Si j'avois été en état d'y prétendre, ce qui m'en auroit dégoûté, c'est que je vois peu de personnes qui sçachent user avec sagesse de leurs biens, & de leur autorité; qu'elles seroient bien placées entre les mains d'un homme de bien, qui les auroit acquises sans violence & sans artifice! Il est certain qu'il n'y a point de place trop élevée pour le véritable mérite, & que si la vertu, qui est sage & bienfaisante, dispoſoit de toutes choses, qu'elle rendroit le monde parfaitement heureux. Mais, Madame, parlons, s'il vous plaît, de votre Gentilhomme, dont vous desirez régler la conduite, s'il peut obtenir des biens & des honneurs par des voies honnêtes,

qu'il les reçoive avec joie ; il est bien vrai qu'elles devroient être la récompense naturelle des bonnes actions , mais qu'il prenne garde de n'en souhaiter qu'à ces conditions , ce seroit une chose merveilleuse , de voir un Gentilhomme qui rempliroit exactement tous ses devoirs , qui se souviendrait que sa naissance lui donne de grands avantages , qu'il les doit soutenir par une bonne conduite , plutôt que par la dépense , qui engage souvent à de grandes injustices ; je voudrois qu'il ne pensât à aller à l'Armée , que pour servir son Pays , qui est la première obligation d'un Gentilhomme , qu'il ne perdît pas une occasion de donner des marques de sa probité , de sa fermeté , & de son désintéressement ; qu'il eut une fidélité inviolable , un amour pour la vérité & la sincérité , qui lui donnât non-seule-

ment de l'éloignement pour la flaterie , mais de l'horreur pour la bassesse , & l'injustice des flateurs , qui ne pensent en effet qu'à gâter l'esprit & le cœur des gens , qu'ils feignent d'aimer & de respecter , & de qui ils attendent des bienfaits. Il ne tient pas à eux que le monde ne soit renversé , puisqu'ils ne travaillent qu'à corrompre ceux qui le gouvernent , je veux dire , ceux qui ont le plus de crédit , & de naissance. Enfin je voudrois qu'il connût toute l'infamie de ce vice détestable , afin que sa mauvaise fortune ne lui donnât pas la moindre tentation de s'y abandonner. Un Gentilhomme qui auroit ces sentimens , seroit de tous les hommes le plus heureux & le plus estimable. Que sa vie donneroit d'admiration à ceux qui en seroient les témoins , & qu'elle seroit préférable à celle des con-

querans , qui ont fait tant de bruit dans le monde , qui ont exercé leur valeur aux dépens de toutes les autres vertus , & qui en augmentant leurs conquêtes , ont augmenté les malheurs de ceux qu'ils ont assujettis.

Ce n'est pas assez que la raison ait conduit notre Gentilhomme pendant qu'il a été à la guerre , il faut encore qu'elle ne l'abandonne pas dans la paix. Lorsqu'il sera avec ses voisins , je souhaiterois qu'il eut plus de douceur que de fierté , qu'il ne parlât pas à contretems de ses exploits , & de ce qu'il a vû à l'Armée , & qu'il se contentât de répondre avec modestie aux questions qu'on lui feroit. Je voudrois que dans sa famille , il employât tous ses soins à bien vivre avec sa femme , à bien élever ses enfans , à traiter ses domestiques avec humanité.

A l'égard de la femme, il n'ignore pas que la société fait la plus grande partie de notre bonheur, qu'il n'y en a point de plus parfaite que celle d'un bon mariage, & qu'ainsi il ne doit rien négliger afin de rendre le sien heureux. Si la femme étoit incapable d'entendre la raison, qu'il la regarde avec compassion, plutôt qu'avec colère; qu'il imite Socrate, qui en souffrant avec patience une femme fâcheuse, a mérité d'être déclaré le plus sage de tous les hommes.

Il n'y a personne qui ne convienne de l'obligation des peres à bien élever leurs enfans; en s'y appliquant soigneusement; ils travaillent pour leur repos, & pour celui du Public. La nature les a si étroitement liés avec leurs enfans, qu'ils partagent avec eux les louanges & les reproches qu'ils reçoivent; un pere peut-il

croire qu'il aura de la tranquillité, & que l'on aura bonne opinion de lui, s'il a négligé ses enfans, & s'il ne leur a pas donné par ses avis, & par son exemple, les secours qui leur étoient nécessaires? La négligence des peres cause presque tous les malheurs du monde, ils pensent uniquement à ce qu'on appelle l'établissement de leurs enfans, ils les laissent dans une ignorance profonde des devoirs de la vie, & c'est cette ignorance qui les rend pernecieux au Public, & très-incommodes aux particuliers.

Je ne sçauois assez m'étonner de l'inhumanité de la plupart des maîtres à l'égard de leurs domestiques, au lieu de travailler à les rendre capables de bien servir, & à s'en faire aimer, ils oublient que ce sont des hommes, & les traitent plus durement que les bêtes; s'ils sont incapables de correction,

rection, ils feront sagement de les éloigner. Mais s'ils les gardent, ils sont obligés de les traiter avec douceur, & de n'employer la sévérité, que lorsqu'il n'y a point d'autre remède; il n'y a pas une distance infinie entre les maîtres & les domestiques, & c'est une grande méprise de mettre tant de différence, entre des choses que la nature rend souvent assez égales. Il est vrai que la fortune y met de grandes distinctions, mais il ne faut pas l'en croire, puisqu'elle ne gouverne pas toujours le monde avec assez de sagesse. Celui qui abuse avec tant de hauteur de l'Etat qui lui donne le commandement, n'a pas quelquefois une seule des vertus, qui pourroient le rendre supportable dans celui où il faut obéir.

Un Gentilhomme qui observeroit ces règles, ne seroit pas trop à plaindre, sa fortune ne seroit pas

mal faite; je trouverois sa condition meilleure, que celle des plus grands Seigneurs, à qui toutes ces bonnes qualités manqueroient. Je ne croi pas qu'il y ait quelqu'un assez déterminé au mal, ou assez attaché aux choses de la terre, pour ne pas avouer que le plus vertueux homme du monde en feroit le plus heureux; s'il est donc constant que la vertu est le véritable bien des hommes, s'il est en leur pouvoir de l'acquérir, pourquoi abandonnent-ils des biens réels & solides, pour courir après ceux qui n'en ont que l'apparence, qui sont dans la disposition d'autrui, & dont par conséquent l'acquisition est incertaine, la possession mal assurée, & qui n'a jamais rendu une personne raisonnable parfaitement contente ?

---



---

## LETTRE IX.

A M. LE COMTE DE \*\*\*.

**V**OUS voulez ſçavoir ce que je penſe de la vie de la Cour, & vous deſirez que je vous parle avec ſincérité; je vous dirai donc ingénuement, puisſque vous me l'ordonnez, qu'elle ne me plaît pas: ce n'eſt pas qu'elle n'aye ſes agrémens, mais je la trouve trop périlleuſe pour la conſcience, & pour le repos. Je ſçai que les perſonnes qui ont de grands biens & une grande naiſſance, ne peuvent pas y renoncer. Il n'eſt guères permis en France, d'aller demeurer dans ſes Terres, & de venir rarement auprès du Roi: les grands Seigneurs ſont plus aſſujettis qu'ils ne l'ont jamais été,

L ij

& la grande autorité du Roi , a fort diminué celle de tous ceux qui en avoient avant son Regne ; ils sont donc obligés à se montrer, mais s'ils ont plus de sagesse que d'ambition, ils s'exempteront des contraintes , qui rendent la vie de la Cour si pénible & si dangereuse. J'en dis autant de ceux dont les affaires sont en bon état , ils peuvent choisir leurs occupations , aller à l'Armée , acquérir une bonne réputation , sans laquelle il est difficile de vivre agréablement ; ils peuvent aller à la Cour & à Paris , voir la bonne compagnie qui s'y rencontre , qui contribuera à les rendre plus honnêtes gens , & par conséquent plus heureux. Il ne reste plus qu'à parler de ceux qui ont une grande ambition , ou dont les affaires sont mauvaises , qui n'ont point d'inclination pour l'Armée , & qui croient que la Cour est la

voie la plus facile , & la plus agréable pour s'élever. Peut-être qu'ils se méprennent, que la guerre conduit à de plus grands honneurs, & qu'elle donne une subsistance plus honorable : mais si leur prévention les entraîne à la Cour, je n'ai point de conseils à leur donner, il n'y a guères d'apparence qu'ils les écoutassent. Comment leur persuader d'être sages, & de se contenter de peu ? ce seroit cependant le moyen le plus assuré, pour mettre leur honneur & leur conscience en sûreté. Pourroit-on esperer cette modération dans un Courtisan, qui passe sa vie au milieu de tant de gens, dont les prétentions, ou tout au moins les desirs, ne sont jamais bornés ? qui ne soutiennent les peines infinies que la Cour entraîne nécessairement, que par des imaginations & des souhaits mal réglés, qui n'ont

aucune proportion avec leur mérite & leurs services. Je les exhorterois seulement avant que de s'abandonner à la fortune, d'examiner avec attention, ce qu'elle leur demande & ce qu'elle leur fait espérer : ils connoïtroient bientôt que les peines sont plus grandes que les récompenses, qu'il faut entrer dans une dépendance entière, renoncer à sa volonté, & à ne faire aucun usage de sa liberté. Ce sont les dispositions où doit être un homme qui se dévoue à la Cour, & ce n'est qu'à ces conditions qu'il peut attendre d'en recevoir quelques graces, & ces graces sont des biens éloignés qui dépendent d'autrui, & dont l'acquisition est fort incertaine. Un jeune homme n'écouterà guères ces raisons, & s'il a de l'esprit & de l'agrément, il croira plutôt que la Cour est le lieu où il pourra les em-

ployer utilement pour ses plaisirs  
 & pour sa fortune. Quand on  
 demeure à la Cour, il est vrai  
 qu'on trouve plus d'occasions de  
 changer sa fortune, & de la ren-  
 dre meilleure. Quand on est de  
 bonne compagnie, il est encore  
 vrai, que les personnes que l'on  
 divertit, se trouvent naturelle-  
 ment disposées à favoriser les des-  
 seins de ceux qui les ont rejouis:  
 ils croient travailler en quelque  
 façon pour eux-mêmes, en tra-  
 vaillant pour ceux qui leur ont  
 donné de la joye. Voilà les avan-  
 tages que la Cour promet, &  
 qu'elle ne tient pas toujours. Ne  
 pourroit-on pas en trouver de  
 plus grands & de plus assurés,  
 dans une vie sage & retirée, qui  
 ne seroit occupée que du soin de  
 régler ses mœurs & ses affaires.  
 Mais je craindrois qu'elle ne con-  
 vint guères à un homme qui au-  
 roit du penchant pour la Cour,

& qu'elle ne le jettât plutôt dans une langueur & dans un dégoût qui lui deviendroient insupportables. Cependant elle le conduiroit plus sûrement à son véritable bonheur, puisqu'elle lui aideroit à passer sa vie dans l'innocence, & qu'elle lui feroit attendre la mort avec tranquillité. D'ailleurs il entend de tous côtés que la Cour est le véritable séjour des honnêtes gens : il est vrai qu'on y voit beaucoup de personnes qui en ont toutes les apparences, mais ce n'est pas assez pour leur donner une qualité si estimable : on ne la donne avec justice, qu'à ceux qu'on croit tout-à-fait raisonnables, & il me semble que les Courtisans ne font pas pour l'ordinaire un grand usage de leur raison, & qu'elle est moins la règle de leur conduite, que les fantaisies de ceux à qui ils ont dessein de se rendre agréables. Ils

voyent par expérience qu'il n'y a rien qui lie plus étroitement les hommes que la conformité des sentimens, ainsi ils ne prennent & ne montrent, que les sentimens qu'ils remarquent dans les personnes qui peuvent leur être utiles. Ils sçavent qu'il n'y a rien qui gagne plus sûrement les hommes que les louanges, & c'est ce qui engage les Courtisans à les donner avec tant de profusion. Ceux qui sçavent les bien placer s'y conduisent avec plus de retenue; ceux qui ont moins de goût & de finesse dans l'esprit, les donnent à contre-tems & sans relâche, mais tous ont le même dessein; ils veulent plaire à ceux qu'ils flattent, en déguisant les vices qu'ils ont, & en leur attribuant les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, voilà une triste occupation pour un homme qui auroit du mérite. Représentez-vous un homme

qui veut s'attacher à la Cour, il est certain qu'il pense à s'élever, à acquérir du bien & de la considération. S'il découvroit que le mérite fût la meilleure voie pour y parvenir, il y a grande apparence qu'il la prendroit : mais il s'apperçoit bientôt que la flatterie, les bassesses, & même les infidélités, sont d'ordinaire mieux traités que la vertu. Comment un homme qui entre dans le monde sans fortune & sans établissement, pourroit-il résister à des tentations si violentes ? Il se voit entre deux grandes extrémités, entre une grande pauvreté, & une complaisance sans bornes, qui est terrible à un homme dont les inclinations sont honnêtes. Il voit qu'il est bon d'éviter une grande misère, mais il voit qu'il est encore meilleur de ne pas blesser la sincérité, & de ne pas passer sa vie dans un

déguisement continuel. Il voit encore que les plus grandes fortunes sont quelquefois les récompenses des plus grands crimes. Voilà des grandes raisons de fuir la Cour, & de s'en éloigner pour toute sa vie. Si malgré ces raisons il s'opiniâtre à la suivre, je le trouve fort à plaindre, particulièrement s'il a de l'esprit, du courage, & de cette élévation qui accompagne naturellement le mérite. Il se trouvera souvent renfermé dans une anti-chambre avec mauvaise compagnie, & auprès d'un maître dont le discernement ne sera peut-être pas fort exact, & qui souvent ne connoît ceux qui s'attachent à lui, que par leurs assiduités, sans pouvoir démêler les différences que la nature & la vertu ont mises dans ceux qui composent la Cour. Il ne leur parle que rarement, il ne sçait point de quoi

ils sont capables , il ne leur donne pas les emplois qui leur conviennent. Ainsi ils languissent long-tems entre la crainte & l'esperance , & sans avoir rien fait pour leur fortune , ils se trouvent à la fin de leur vie pauvres & méprisés. Voilà une partie des maux qui menacent les Courtisans. Il y en a plusieurs autres qui accompagnent la servitude , & peut-être qu'elle les entraîne tous avec elle. Un Courtisan est exposé à la vanité , à la dureté , à l'avarice , & au caprice de celui auprès duquel il s'est attaché , qui souvent joint tous les défauts de la grandeur , à ceux qui se trouvent dans les autres hommes : il pourroit même arriver que le Courtisan auroit toutes les bonnes qualités , & le Prince toutes les mauvaises : alors le mal est sans remède , il n'y a que la séparation qui puisse lui rendre la vie

supportable. Si tous les Courtis-  
sans n'éprouvent pas les peines  
que je viens de vous représenter,  
ils en rencontrent plusieurs au-  
tres qu'on ne sçauroit presque  
éviter : ce sont les dédains & l'in-  
différence de ceux qui sont dans  
les premières places. Un homme  
de mérite qui donne son tems,  
sa vie & ses soins, pourroit es-  
perer d'être bien traité, puisque  
toutes les récompenses, sans les  
bons traitemens, ne sçauroient  
contenter un honnête homme;  
avec quelques paroles obligean-  
tes on adouciroit ses peines, on  
lui donneroit de la considération,  
& on le mettroit en état de ren-  
dre sa fortune meilleure & plus  
agréable. Au contraire les Rois  
& les Princes, au milieu de leurs  
Courtisans, ne pensent qu'à les  
mettre dans l'incertitude de ce  
qu'ils jugent d'eux, & même c'est  
assez de s'être attachés à leur ser-

vice pour en être regardés avec quelque sorte de mépris. Ils craignent de donner des marques d'estime à des personnes dont ils craignent d'augmenter les espérances. Ce n'est pas assez d'avoir examiné toutes les rigueurs de la dépendance, il faut encore penser aux désagréments & aux périls qui accompagnent le commerce des Courtisans, avec lesquels il est souvent dangereux d'avoir trop de franchise, & avec lesquels par discrétion, il faut renoncer aux plus grands plaisirs de la société, qui consistent dans l'amitié & dans la confiance de ceux avec qui on est obligé de vivre. J'avoue que je ne sçaurois regarder sans étonnement, & sans compassion, un homme qui sacrifie tout à ses intérêts, il ne se conduit plus par les règles établies du consentement des gens sages & éclairés. Il n'écoute plus ni la

morale, nī la Religion, il s'attache uniquement à connoître & à suivre le goût de ceux dont il attend sa fortune; il a la même soumission pour un homme très-imparfait, qu'il devroit avoir pour Dieu à qui il est si redevable, & qui seul le peut combler de biens infinis. Il est vrai qu'un jeune homme qui auroit de grandes dispositions à bien faire, seroit trop heureux s'il rencontroit un Prince qui connût le mérite, & qui l'aimât. Alors il seroit très-desirable d'être Courtisan, il n'auroit pour devenir honnête homme, qu'à observer & à suivre les volontés d'un Prince si estimable, qui en l'honorant de ses bonnes graces, lui donneroit davantage, que s'il lui accordoit tout ce que les Courtisans recherchent avec tant d'ardeur.

---

## LETTRE DE MILTON,

*Où il propose une nouvelle maniere  
d'élever la Jeunesse d'Angle-  
terre, écrite environ l'an 1650.  
à Mr. Hartlib.*

MR. HARTLIB,

**J**E suis persuadé depuis long-  
tems, que l'amour de Dieu, ou  
celui du genre humain, sont les  
plus puissans motifs pour nous  
exciter à écrire des choses dignes  
de passer à la postérité, ou à faire  
des actions qui méritent d'être  
imitées : cependant vos pressan-  
tes instances, m'ont seules déter-  
miné à écrire sur la maniere de  
réformer l'éducation de notre  
Jeunesse

Jeunesse, quoique ce soit en effet un dessein des plus grands, & des plus nobles qui puissent entrer dans l'esprit humain, & que notre Nation périclite par trop de négligence à cet égard.

Je suis à présent occupé à examiner quelques opinions, dont la connoissance & la pratique, ne peuvent qu'être très-utiles à la recherche de la vérité, & à la maniere de bien vivre : & les loix d'aucune amitié particuliere, ne m'auroient pû engager à laisser là mon projet, ou du moins à partager mon tems, si je ne voyois que la Providence semble vous avoir envoyé ici exprès de quelque Province éloignée, pour m'inspirer ce dessein, & être par là l'occasion & l'encouragement d'un grand bien pour cette Isle.

Dans les entretiens que nous avons eus ensemble sur cette matiere, vous m'avez inspiré pour

M

vous la plus haute estime, & j'ai appris depuis que vous ne vous en êtes pas moins acquis, auprès des Personnes renommées par leur mérite, leur sagesse, & le crédit qu'ils ont dans notre Nation. Je ne parlerai pas des correspondances que vous avez avec les Sçavans des Pays Etrangers, & des recherches extraordinaires que vous avez faites sur cette matiere, tant ici qu'au-delà des Mers, soit par la volonté spéciale de Dieu, qui l'ordonnoit ainsi, soit qu'en cela vous ayez suivi le penchant de votre nature, qui est aussi l'ouvrage de Dieu; ainsi je ne puis penser, qu'avec la réputation & les talens que je vous connois, vous ayez voulu, contre vos propres lumieres, me charger d'un fardeau si pesant, & si au-dessus de mes forces: je crois plutôt que le plaisir, que vous dites que nos entretiens fa-

miliers vous ont fait, vous a persuadé que ce que vous exigez de moi, je ne le puis, ni ne le dois différer plus long-tems, attendu l'occasion favorable qui s'offre d'écrire sur cette matiere, & le besoin extrême qu'en a cette Nation.

C'est pourquoi, sans examiner si l'obligation que vous m'imposez est divine, ou humaine, je n'y résisterai pas plus long-tems; & pour vous satisfaire, je vais coucher sur le papier les idées qui se sont souvent présentées à mon esprit, d'une éducation beaucoup meilleure, d'une plus grande étendue, & d'une utilité plus sûre, que celle qui a été jusqu'ici mise en pratique, quoi qu'en même tems infiniment plus courte. Je tacherai moi-même d'être très-court, car je ne prétends que mettre les esprits sur la voye. Je ne vous dirai donc pas, ce qu'en

cela j'ai profité dans la lecture des anciens Auteurs , & quant aux modernes , que j'ai autrefois plus lûs que je ne les lirai jamais ; mon inclination ne me porte pas à chercher ce qu'ils ont écrit sur cette matiere ; mais si vous voulez recevoir ces courtes observations , le fruit de plusieurs années d'étude & de réflexions , passées dans la recherche des connoissances Civiles & Religieuses , & telles qu'elles vous ont plû dans nos entretiens , je vous les abandonne entierement , pour en disposer comme vous le jugerez à propos.

La fin de toutes nos études doit être de réparer les pertes que nous avons faites par la chute de nos premiers Peres , c'est-à-dire les ténèbres de notre entendement , & la corruption de notre cœur , en acquérant une juste connoissance de Dieu , afin de parvenir

par cette connoissance à l'aimer,  
à l'imiter, & à lui ressembler;  
ce que nous ne pouvons faire  
qu'en ornant notre ame de la  
vraie vertu, qui unie à la grace  
céleste de la Foi, nous élève au  
plus haut point de perfection.  
Mais parce que notre entende-  
ment ne scauroit arriver à la con-  
noissance de Dieu, & des choses  
invisibles, que par les choses visi-  
bles & les créatures inférieures,  
il faut suivre la même méthode  
dans une étude prudente.

Chaque Nation ne fournit pas  
assez d'expérience & de tradition  
pour toutes les sortes de science:  
delà vient qu'on nous enseigne  
principalement les Langues de  
celles, qui en quelque tems que  
ce soit, se sont le plus appliquées  
à la recherche de la sagesse. Ainsi  
une Langue étrangere, n'est que  
l'instrument qui nous mène aux  
choses qu'il nous est utile de con-

noître : & quoiqu'un homme pût s'enorgueillir de posséder toutes les Langues, qui de la Tour de Babel se sont répandues dans le monde, s'il n'a pas étudié les choses aussi-bien que les mots, il n'a pas plus de titres pour mériter le nom de sçavant, qu'un Payfan, ou qu'un Marchand suffisamment instruits de leur seule Langue naturelle. Cela fait voir les erreurs grossieres qui ont rendu la science généralement si désagréable, & si peu profitable.

Premierement, nous nous faisons une loi, de passer tristement sept ou huit ans à nous farcir l'esprit, d'autant de Grec & de Latin, que nous en pourrions apprendre avec plaisir dans une année par une autre méthode : & ce qui retarde si fort notre avancement, est le tems que nous perdons, soit par de trop fréquentes vacances, que l'on donne aux Ecoles & aux

Universités, soit par un travail au-dessus de nos forces qu'on nous impose hors de saison, obligeant des enfans dont l'esprit est foible, à composer des Themes, des Vers & des Oraisons, qui sont les productions de l'esprit le plus mûr, & le dernier ouvrage d'une tête remplie par une longue lecture, & des réflexions fréquentes, soit de maximes élégantes, soit d'une grande invention. Ce ne sont pas là des matieres pour exercer de jeunes enfans : c'est aller contre la nature ; & quand on force un arbre à porter des fruits avant sa saison, il n'en porte que de mauvais & on le fait périr. D'ailleurs ils contractent une mauvaise habitude de faire des barbarismes contre l'Idiome Grec ou Latin, par leurs Anglicismes perpétuels, qui choquent à la lecture, & que cependant on ne peut éviter, sans converser continuellement & avec

jugement, avec les Auteurs qui ont purement écrit, & qu'ils ne sont pas en état de goûter. Au lieu que si après leur avoir fait faire une certaine provision de mots, qu'on auroit bien gravé dans leur mémoire, on leur mettoit entre les mains quelque Livre court qu'on leur expliqueroit avec soin, on pourroit alors les avancer davantage, & leur enseigner en tems & lieu, les Arts & les choses curieuses, ce qui les rendroit bientôt maîtres de toute la Langue.

C'est-là, je crois, la maniere la plus raisonnable & la plus utile d'étudier les Langues, & par laquelle nous pouvons rendre à Dieu un meilleur compte de notre jeunesse que nous y employons.

Pour la maniere ordinaire d'enseigner les Arts, je la regarde comme une vieille erreur des Universités, qui ne sont pas encore trop revenues de la grossiereté scholastique

Scholastique des siècles d'ignorance. Au lieu de commencer par les Arts les plus aisés ( tels que ceux qui se présentent le plus à nos sens ) ils donnent d'abord à leurs jeunes élèves , les abstractions intellectuelles de la Logique & de la Méthaphysique ; de sorte que ces pauvres malheureux , à peine échappés des écueils de la Grammaire , où on les avoit exposés mal à propos , pour leur apprendre à construire quelques misérables mots , sont tout à coup transportés dans une mer plus dangereuse , pour y être agités & tourmentés sans relâche , & leur esprit encore mal pourvû , se trouve livré à des controverses perpétuelles , & qui sont aussi futiles qu'embarrassantes. Aussi quel profit en retirent-ils ? d'ordinaire le mépris & la haine de la science , ou ce qui n'est pas moins dangereux , au lieu d'un fonds de

connoissances utiles & agréables,  
des notions fausses & un babil  
ridicule.

Cependant le besoin où d'autres raisons les appellent malgré eux, à leurs différentes Professions, & avec l'aide de quelques amis ils deviennent, ceux-ci des Ecclésiastiques ambitieux, ou mercenaires, ceux-là des Théologiens également fanatiques & ignorans. D'autres prennent une autre route, & s'adonnent aux Loix, non par une sage & prudente contemplation de la justice, qu'on ne leur a jamais enseignée, mais attirés les uns par l'appas des termes litigieux, & du jargon de la chicane, les autres, & c'est le plus grand nombre, par l'esperance de beaucoup de procès, & d'un salaire souvent aussi considérable que peu mérité, qu'ils appellent du beau nom d'*Honoraires*. D'autres s'ingèrent

des affaires de l'Etat , mais avec si peu de principes de vertu , & d'une bonne & généreuse éducation , que la flatterie , la politique de la Cour , & les maximes tyranniques , leur paroissent la plus haute sagesse , & remplissent leur cœur d'un esclavage scrupuleux , si , comme j'aime mieux le croire , il n'est pas affecté. D'autres enfin , dont l'esprit est plus vif , & plus porté aux plaisirs , ne voyant rien de mieux à faire , ne recherchent que la jouissance de leurs aises , ne songent qu'à satisfaire leurs desirs , & passent ainsi toute leur vie , dans les fêtes & la joye , dans les divertissemens & la mollesse , ce qui de toutes ces façons de vivre , à moins qu'on n'y entre avec plus d'intégrité , est encore la plus raisonnable. Et tels sont les fruits du mauvais usage que nous faisons de notre jeunesse , aux Ecoles

& aux Universités, soit en n'y apprenant uniquement que des mots, soit en n'y apprenant que des choses qu'il vaudroit mieux ignorer.

C'est un fait si sûr, & une vérité si bien démontrée, au jugement de tous ceux qui pensent, que je ne m'y arrêterai pas davantage. Ainsi je vais vous tracer tout de suite, le plan d'une vertueuse & noble éducation. Le sentier à la vérité, est d'abord un peu difficile, mais il devient bientôt après si aisé, si agréable, si parsemé de fleurs, qu'il est impossible qu'on ne s'y plaise, dès qu'on s'y est une fois engagé. Je ne doute pas même, que nous n'ayons moins de peine à conduire notre jeunesse lente & paresseuse, par le desir d'une nourriture si excellente, que nous n'en avons à présent à traîner les esprits qui promettent le plus, à ces routes

& à ces chardons qu'on leur offre d'ordinaire, comme l'unique aliment de leur âge tendre & facile, & qui ne conviennent, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qu'aux animaux qui les en nourrissent.

J'appelle donc une éducation généreuse & parfaite, celle qui met un homme en état de remplir avec justice, avec sçavoir, avec magnanimité, tous les emplois publics & particuliers, soit de la paix, soit de la guerre. Et voici comment on peut former ainsi des enfans, depuis l'âge de treize ans, jusqu'à celui de vingt, tems beaucoup plus court que celui qu'on employe maintenant aux vetilles grammaticales, & aux bagatelles sophistiques.

Premierement, il faut trouver un terrain convenable à leurs exercices, & une Maison spacieuse, & propre pour loger une

Académie, assez grande pour cent cinquante personnes, dont vingt ou environ, seront les Domestiques sous le gouvernement d'un seul, que l'on croira d'une capacité suffisante pour tout faire, ou pour sagement conduire tout.

Cette Maison sera en même tems Ecole & Université, sans qu'on aye besoin d'aller à un autre, à moins que ce ne soit à quelque Collège particulier de Loix ou de Médecine, où on leur en enseignera la pratique; mais pour ces études générales, qui absorbent le tems de la jeunesse, cette Maison suffira. Sur ce modèle, on pourra destiner à cet usage, autant d'édifices qu'il sera nécessaire dans chaque ville, ce qui contribuera beaucoup à répandre par tout le sçavoir & la civilité. Ce nombre ainsi rassemblé, de façon qu'on en puisse faire, tantôt une Compagnie de gens de

piéd, & tantôt deux troupes de Cavalerie, on divisera leurs journées en trois parties, dont l'une sera employée à l'étude, une autre à l'exercice, & une autre aux repas.

Pour les études, on les leur fera commencer par les règles principales, & nécessaires de quelque bonne Grammaire, soit de celles qui sont maintenant en usage, soit de quelqu'autre meilleure. Et cependant on tachera de leur former la voix à une prononciation claire & distincte, approchante, autant qu'il sera possible, de la prononciation Italienne, pour les voyelles surtout; car le froid qu'il fait au Nord, où nous sommes placés nous autres Anglois, nous empêche d'ouvrir assez la bouche, pour donner de la grace à une Langue du midi, & les autres Nations observent que nous par-

lons trop en dedans. Ensuite pour les rendre experts dans les points les plus importants de la Grammaire, & en même tems leur orner l'esprit, & leur inspirer l'amour de la vertu & du travail, avant que quelque séduction flatteuse, ou quelque faux principe ne les en écartent, il faut leur mettre entre les mains quelque Traité d'Education, agréable & aisé à lire: les Grecs en ont des Magasins, & tels sont Cebès, Plutarque, & tant d'autres Ecrits des Philosophes de l'Ecole socratique. Mais en Latin, il ne nous en reste point de propres aux enfans, si ce n'est peut-être les deux ou trois premiers Livres de Quintilien, & quelques autres Pièces prises ailleurs. Mais en ceci, le point principal sera d'entrecouper, quand l'occasion s'en présentera, de semblables lectures par des réflexions qui les y fassent

prendre du plaisir , & qui leur inspirent tout à la fois , & du goût pour la science , & de l'admiration pour la vertu.

Le moyen le plus sûr d'exciter en eux de pareils sentimens , c'est de leur faire sentir le bonheur qu'il y a de vivre en bons Citoyens , & en dignes Compatriotes , en hommes vertueux , & chéris de Dieu , utiles un jour à leur Patrie , & fameux dans tous les âges : une si haute esperance , leur fera quitter , & mépriser des inclinations puériles ou basses , pour se livrer à des exercices plus nobles , & plus dignes d'eux. Celui qui aura l'art & l'éloquence nécessaires , pour faire naître en eux de semblables desirs , soit par une douce persuasion , soit par l'aiguillon de quelques craintes , s'il est nécessaire , mais principalement par son propre exemple , celui-là , dis-je , peut dans un

court espace de tems , en les rendant actifs & courageux , entretenir dans leurs jeunes seins une noble & généreuse ardeur , qui ne manquera pas d'en faire un jour des hommes illustres , qui seront en même tems , & la gloire & l'appui de leur Nation.

En même tems à quelque autre heure du jour , on peut leur enseigner les Régles de l'Arithmétique , & bientôt après les Elémens de la Géométrie , & cela en leur faisant de ces études un objet d'amusement , comme c'étoit l'ancienne maniere. Après les repas jusqu'à ce qu'ils se couchent , on pourra les entretenir des principes les plus faciles de la Religion. Delà on les conduira aux Auteurs qui ont traité de l'Agriculture , Caton , Varron & Columelle , car la matiere est très-aisée , & si le langage est un peu difficile , tant mieux , ce n'est

pas une difficulté au-dessus de leurs forces. La lecture de ces Auteurs donnera occasion de leur recommander, & de les mettre en état de perfectionner dans la suite, la culture de leur pays, d'améliorer les mauvaises terres, & de réparer ainsi le dégât qui se fait des biens que les meilleures produisent, car c'étoit-là une des louanges qu'on donnoit à Hercule.

Avant que la moitié de ces Auteurs soient lûs (ce qui se fera bientôt avec une attention assidue & journalière) ils entendront aisément la Prose ordinaire, de sorte qu'alors il sera à propos de leur apprendre, dans quelque Auteur moderne, l'usage des Globes & des Cartes; premièrement avec leurs anciens noms, ensuite avec les nouveaux, ou bien on peut leur faire lire quelque Méthode succincte de la Phi-

Philosophie Naturelle : & en même tems on peut les initier dans la Langue Grecque , de la même maniere que nous avons prescrite pour la Langue Latine , par où les difficultés de la Grammaire étant bientôt surmontées , toute la Physiologie historique d'Aristote & de Socrate , pourra leur être expliquée , de façon qu'ils pourront également tirer usage de l'une ou de l'autre Langue.

Il ne sera pas plus difficile de leur expliquer Vitruve , les Questions Naturelles de Sénèque , Méla , Celse , Plin , ou Solinus , & ayant ainsi passé les principes de l'Arithmétique , de la Géométrie , de l'Astronomie , & de la Géographie , avec un système général de Physique , on pourra les conduire aux Mathématiques , & d'abord à la science instrumentale de la Trigonométrie , & ensuite aux Fortifications , à l'Ar-

chitecture, au Génie, & à la Navigation. Delà on passera à la Philosophie Naturelle, par l'Histoire des Météores, des Minéraux, des Plantes, & des Créatures vivantes; en leur faisant faire l'Anatomie de chacune. On pourra aussi leur lire en passant les principes de la Médecine, tirés des Auteurs les moins diffus, & les moins ennuyeux, afin qu'ils puissent connoître les tempéramens, les humeurs, & les saisons, & comment se gouverner dans un cas d'indigestion. Car celui qui a ces connoissances, & qui sçait en faire un bon usage, est non-seulement un grand Médecin pour lui, & ses amis, mais peut aussi dans l'occasion, par cette pratique frugale, & qui ne coûte rien, sauver toute une Armée, & ne pas laisser de jeunes gens robustes & courageux, périr sous son Commandement,

faute d'observer cette discipline. Ce qui excite la pitié de tout être sensible, & est un des plus grands sujets de reproche pour un Général d'Armée.

Pour avancer leurs progrès dans l'étude de la Physique Naturelle, & des Mathématiques, rien n'empêche qu'on ne les aide aussi souvent qu'il sera nécessaire, des utiles expériences des Chasseurs, des Pêcheurs, de ceux qui gardent les troupeaux, des Jardiniers, & des Apoticaire, & dans les autres Sciences, des Architectes, des Ingénieurs, des Mariniers, & des Anatomistes, qui ne demanderont pas mieux que de communiquer leur sçavoir, les uns pour en tirer une récompense, & les autres uniquement pour favoriser des études d'une si grande espérance. Et ainsi ils prendront une telle teinture des connoissances naturelles,

qu'ils ne les oublieront jamais, & qu'au contraire ils se feront toujours un plaisir d'en acquérir de nouvelles. Alors l'intelligence des Poètes, qui d'abord auroit été trop difficile pour eux, leur deviendra aisée & agréable, & ce sera pour eux un amusement que de lire Orphée, Hésiode, Théocrite, Aratus, Nicandre, Oppien, Dyonisius; & parmi les Latins, Lucrece, Manilius, & les Géorgiques de Virgile.

Pendant ce tems, les années & de bons principes généraux, leur auront formé le jugement, & ils seront en état de réfléchir sur le bien & le mal; alors il faudra redoubler ses soins pour leur en donner de justes idées, & les instruire plus amplement dans la connoissance de la vertu, & la haine du vice; & tandis que leurs affections sont encore jeunes & faciles, il faudra les y conduire par la

lecture des ouvrages de Morale de Platon & de Xénophon, de Ciceron & de Plutarque : ce sera alors aussi le tems de les entretenir aux études du soir qui finiront leur journée, de quelques passages pris de David, de Salomon, ou des Ecrits des Apôtres & des Evangelistes.

Etant parfaitement instruits de leurs devoirs personnels, ils pourront commencer l'étude de l'Economie, & apprendre la langue Italienne à quelque heure perdue, à moins qu'ils ne l'aient déjà fait. Bientôt après on pourra leur faire lire quelques Comédies choisies, Grecques, Latines ou Italiennes, & ces Tragédies aussi qui traitent des affaires domestiques, comme celles qui sont intitulées *Trachinæ*, *Alceſtis*, & autres semblables; mais cette lecture ne doit se faire qu'avec beaucoup de prudence & de surs  
ridotes

ridotes contre ce que ces Pièces  
 peuvent avoir de dangereux.  
 Maintenant il est tems de leur faire  
 étudier la Politique, & de leur  
 en faire connoître l'importance,  
 ainsi on leur apprendra le com-  
 mencement, la fin, & les rai-  
 sons des Sociétés Politiques, afin  
 que dans quelque trouble dange-  
 reux de l'Etat, ils ne soient pas  
 des roseaux foibles & chancel-  
 lans, comme plusieurs de nos  
 Grands ont été, mais de fermes  
 colonnes qui soutiennent les in-  
 terêts de leur Patrie. Après quoi  
 il faudra leur faire approfondir le  
 fondement des Loix, d'abord dans  
 celles de Moyse, qui sont les Loix  
 de Dieu même, & ensuite dans  
 ces fameux restes des Législateurs  
 Grecs, Lycurgue, Solon, Zaleu-  
 cus, Charondas, mais avec les  
 précautions que la prudence de-  
 mande. Delà on passera successi-  
 vement aux Loix des Douze Ta-

bles, & aux autres Loix de Rome, aux Edits des Empereurs Payens & Chrétiens, & enfin aux Loix des Saxons, & aux Loix Communes de l'Angleterre.

Les Dimanches seront destinés aux plus hautes matieres de Théologie, & de l'Histoire de l'Eglise ancienne ou moderne; & avant ce tems on aura eû soin à une heure établie, de leur apprendre la langue Hebraïque, pour les mettre en état de lire à présent, les Ecritures dans leur propre Original, à quoi il ne seroit pas impossible, d'ajouter la connoissance des Dialectes Syriaques & Chaldéens.

Après qu'ils se seront ainsi acquittés avec fruit de tous ces emplois, ils se trouveront en état de lire les Histoires, les Poèmes héroïques, & les Tragédies qui traitent du Gouvernement & de la Royauté, de même que les fa-

meuses Oraisons écrites sur la même matiere. Et si, non content de les leur faire lire, on leur en fait apprendre quelques-unes par cœur, en les leur faisant prononcer avec le véritable accent, & les graces, & le ton qui leur conviennent; on les remplira eux-mêmes de l'esprit, & de la force de Demosthene ou de Ciceron, du feu & du génie de Sophocle & d'Euripide.

On finira par lire avec eux, les Ouvrages qui apprennent à parler & à écrire purement, clairement & élégamment, tantôt du style le plus noble & le plus élevé, tantôt du style plus familier & plus simple, selon les matieres dont on traite. On pourra ensuite leur enseigner ce que la Logique, toute sèche qu'elle est, a d'utile; jusqu'à ce qu'il soit tems de leur apprendre à orner leurs discours des fleurs, & des graces de la Rétorique,

par les règles de Platon, d'Aristote, de Phalere, de Ciceron, d'Hermogene & de Longin. Il sera même à propos de les instruire auparavant dans l'Art Poétique, comme étant moins subtile, & moins recherché, & n'étant presque fondé que sur le sentiment & les passions. Je ne prétends pas parler ici de la versification, dont ils n'auront pû s'empêcher d'apprendre les règles parmi celles de la Grammaire. Je parle de cet Art sublime, qui apprend quelles sont les Loix du véritable Poëme Epique, quelles sont celles du Dramatique & du Lyrique, ce que c'est que la vraisemblance & la bienséance, qu'il faut absolument observer en toutes sortes de Poëmes; & c'est ce qu'enseignent la Poétique d'Aristote, celle d'Horace, les Commentaires Italiens de Castel Vetro, du Tasse, de Mazone, & d'autres. Par-là ils

appercevront bientôt quelle sorte de misérables créatures ce sont, que nos Auteurs de théâtre, & nos Rimeurs ordinaires. Par-là ils verront quel usage noble, magnifique & religieux, on pourroit faire de la Poësie dans les choses divines & humaines. Alors, & non auparavant, ce sera la saison de les former à devenir d'habiles Auteurs, & de sages Ecrivains dans toute sorte de sujets excellens; lorsqu'ils seront ainsi pourvus d'une connoissance suffisante de toutes choses. Ainsi soit qu'un jour, ils aient à parler dans le Parlement ou dans le Conseil, ils seront sûrs d'être écoutés, & de se faire également estimer & applaudir. Alors aussi nous verrons dans nos Chaires, des personnes d'une autre étoffe que celles qui les remplissent, qui la plupart par leurs discours également ignorans, diffus & extravagans, nous

font mettre à l'épreuve la patience qu'ils nous prêchent.

Telles sont les études où notre Jeunesse noble & généreuse, doit appliquer son tems d'une maniere reglée, depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de vingt, à moins qu'ils n'aiment mieux se contenter d'être héritiers du nom de leurs ancêtres, sans l'être de leurs vertus. Maintenant, voyons quels exercices & quelles récréations peuvent s'accorder avec ces études.

Le cours d'étude que j'ai tracé ici en bref, est, autant que je puis le conjecturer par les recherches que j'ai faites, à peu près le même que ceux qui se pratiquoient dans ces anciennes & fameuses écoles de Pithagoras, de Platon, d'Isocrate, d'Aristote, &c. d'où sont sortis un si grand nombre d'hommes illustres, Philosophes, Orateurs, Historiens, Poètes, & Prin-

ces qui se sont répandus dans la Grèce, l'Italie & l'Asie, sans parler des écoles florissantes de Cyene & d'Alexandrie; mais celles que je propose, surpasseront ces anciennes écoles en un point, & remédieront à un défaut aussi grand que celui que Platon a remarqué dans la République de Sparte, où presque toute la jeunesse étoit élevée pour la guerre : comme dans les Académies, & dans le Lycée, elle n'étoit élevée que pour la robe. Le projet d'éducation que je trace ici, les mettra en état de servir également leur Patrie, soit dans la paix, soit dans la guerre. C'est pourquoi tous les jours avant midi, & le tems de leur dîner, on leur accordera une heure ou deux pour leurs exercices, & quelque tems ensuite pour se reposer, mais il faut que ce tems soit plus long ou plus court, selon l'heure où ils se sont levés.

Le premier exercice que je leur recommande est celui des armes, il leur conservera la santé, les rendra actifs & forts, & les tiendra toujours en haleine. C'est aussi le moyen le plus sûr de les faire devenir gros & grands, & de leur inspirer un courage mâle & intrépide, qui étant temperé par de sages lectures, & par des préceptes de la vraie force, & d'une patience à toute épreuve, se changera dans une valeur naturelle & héroïque, & leur fera haïr la poltronerie & l'injustice.

Il faudra aussi les instruire dans cet Art où notre Nation excelle aujourd'hui, l'Art de la Lutte, & leur en apprendre tous les exercices; ils sont d'un si grand avantage dans toutes les sortes de combats, soit de terre, soit de mer, qu'on ne peut les y rendre trop habiles, & les y exercer trop souvent. Le tems qui leur sera nécessaire pour prendre

prendre quelque repos avant le dîner, peut être employé d'une manière qui leur soit utile, & même agréable en même tems, à récréer & rasseoir leurs esprits agités par les charmes de la Musique : soit qu'on la leur fasse apprendre, soit qu'on se contente d'exécuter devant eux les morceaux les plus capables de leur plaire ; tantôt sur une orgue avec toute la symphonie, tantôt choisissant une belle voix, qui accompagnée du Luth, ou de quelques autres instrumens, fasse ressentir les louanges de la Religion, de la sagesse, & de la vertu. Par-là des maximes religieuses ou civiles, mariées aux charmes de la Musique, font de profondes impressions sur les esprits, modèrent le frein des passions, adoucissent les mœurs, & leur font perdre cette rudesse grossière, si contraire à toutes

les sociétés politiques & civiles.

Les mêmes moyens seront aussi très-convenables après le dîner, pour assister & soulager la nature dans la première digestion, & renvoyer ainsi leurs esprits à l'étude dans une meilleure disposition. Après que sous des yeux vigilans, ils y auront été employé toute l'après-dînée : deux heures avant le souper, une alarme soudaine où le mot du guet les appellera à leurs exercices militaires, à couvert ou en plein air, suivant la saison, ainsi que cela se pratiquoit chez les Romains.

On commencera par les exercices de l'Infanterie, & quand l'âge le permettra, on leur apprendra ceux de la Cavalerie; afin qu'ayant ainsi, par des revûes journalières, fait avec exactitude, quoiqu'en s'amusant, leur apprentissage mi-

litraire, dans la science de ranger en bataille, de marcher, de camper, de fortifier, d'assiéger, avec l'aide des stratagèmes anciens, ou modernes, & la connoissance des principes, & de toutes les machines de la guerre, ils puissent en effet, comme s'ils avoient servi long-tems dans les Armées, devenir dans ces exercices de braves & parfaits Généraux, pour le service de leur Patrie. Alors, si on leur confie une belle & florissante Armée, ils ne la laisseront pas périr, faute d'une juste & sage discipline, ils ne souffriront que des Colonels inutiles de vingt hommes, mettent à part les gages d'une fausse liste qu'ils produisent, & diminuent encore ceux des pauvres malheureux qu'elle contient, ils ne se laisseront pas gouverner par une vingtaine d'ivrognes, la seule garde qui les environne, & ne conniveront en au-

cune manière à leurs rapines & à leurs violences. En effet, s'ils connoissoient leur devoir, & s'ils scavoient ce qu'il convient à des hommes vertueux, & à de sages Gouverneurs de scavoir, ils ne souffriroient pas de tels abus.

Mais pour retourner à notre propos, outre les constans exercices à la maison, il y a une autre occasion de s'instruire au dehors, & qui ne devient pas une moindre source de plaisir. Dans ces belles saisons de l'année, où l'air est calme & agréable, ce seroit manquer à ce qu'on se doit, & à la nature même, que de ne pas sortir pour voir ses richesses, & partager avec le Ciel & la terre ses charmes & ses bienfaits. Ainsi après un fonds de deux ou trois ans d'étude, je ne leur persuaderois pas de s'y appliquer beaucoup alors, mais de monter à cheval tous ensemble avec des guides

sages & éclairés, & de visiter toutes les Provinces du Pays, s'instruisant par tout, & observant les Places fortes, les commodités des bâtimens, les avantages du terrain pour les Villes, la qualité des terres pour la culture, les Havres & les Ports convenables pour le commerce; quelquefois même il sera à propos de les faire embarquer pour examiner nos vaisseaux, & apprendre la connoissance pratique de la navigation, & celle d'un combat naval. Ce seront autant de manieres d'éprouver leurs talens naturels, & s'il s'en trouve de dominans parmi eux, ils paroîtront infailliblement, & on aura ainsi occasion de les cultiver. Ce qui sera d'un grand avantage au bien de la Nation, & ramenera de nos jours ces qualités admirables de nos ancêtre, avec bien plus d'utilité maintenant dans la pureté du Christianisme.

Alors Paris & les amusemens, ne nous enleveront pas notre plus belle jeunesse, ils ne s'y épuiseront pas par leur prodigalité & leur libertinage, & n'en reviendront pas l'esprit rempli de jolies bagatelles, & ressemblant plutôt à des Comédiens, ou à des finges, qu'à des hommes raisonnables. Mais s'ils souhaitent de voir d'autres pays à vingt-trois ou vingt-quatre ans, non pour y puiser de nouveaux principes, mais pour augmenter leurs expériences, & faire de sages observations, ils feront alors tels, qu'en s'attirant toujours l'attention & l'estime de tous les hommes des pays par où ils passeront, ils s'acquerront la liaison & l'amitié des plus recommandables. Peut-être alors que les autres Nations feront bien aises de venir nous visiter pour leur éducation, ou du moins peut-être imiteront-elles la nôtre dans leur propre pays.

Enfin, pour les repas, je n'ai presque rien à dire sur ce sujet, excepté qu'il est plus à propos qu'ils les prennent dans la même Maison, car ils perdroient beaucoup de tems au-dehors & y contracteroient de mauvaises habitudes. D'ailleurs je suppose qu'il est hors de contredit, qu'il faut qu'ils soient simples, modérés & convenables à la santé.

Ainsi, Monsieur Hartlib, vous avez, comme vous l'avez désiré par écrit, un plan de ce dont j'ai souvent discouru avec vous, touchant la maniere la meilleure, & la plus noble d'élever les enfans. Je n'ai pas commencé cette méthode, comme les autres l'ont fait, dès le berceau, ce qui cependant auroit mérité mon attention, si la brièveté n'avoit été mon but. J'aurois pû aussi y ajouter beaucoup d'autres détails, mais ce plan tel qu'il est, suffira à ceux

qui auront les talens nécessaires  
pour les éclairer & les conduire.  
Seulement je crois que ce n'est  
pas un Aro, dont tout homme  
qui présume de ses forces, puisse  
tirer : celui-ci demande des nerfs  
presque aussi forts, que ceux  
qu'Homère donne à Ulysse. Ce-  
pendant je suis persuadé qu'à l'es-  
sai, on le trouvera & plus aisé,  
& plus avantageux qu'il ne le  
paroît dans l'éloignement où on  
le voit à présent.

F I N.



